Guignol : cinéma des enfants

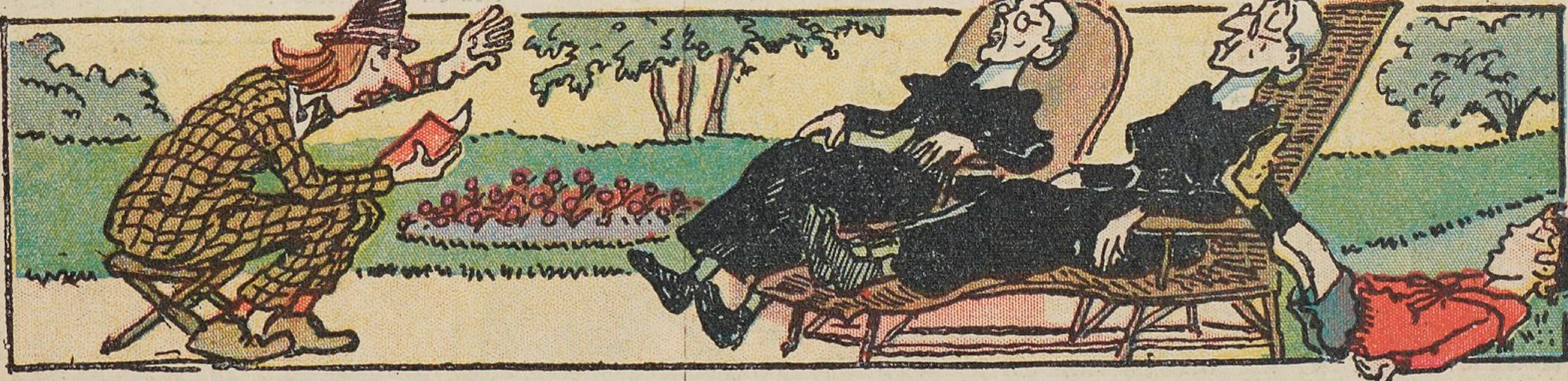


Nouvelle série N° 23. — BUREAUX : 5-7, RUE LEMAIGNAN, PARIS (XIVe)

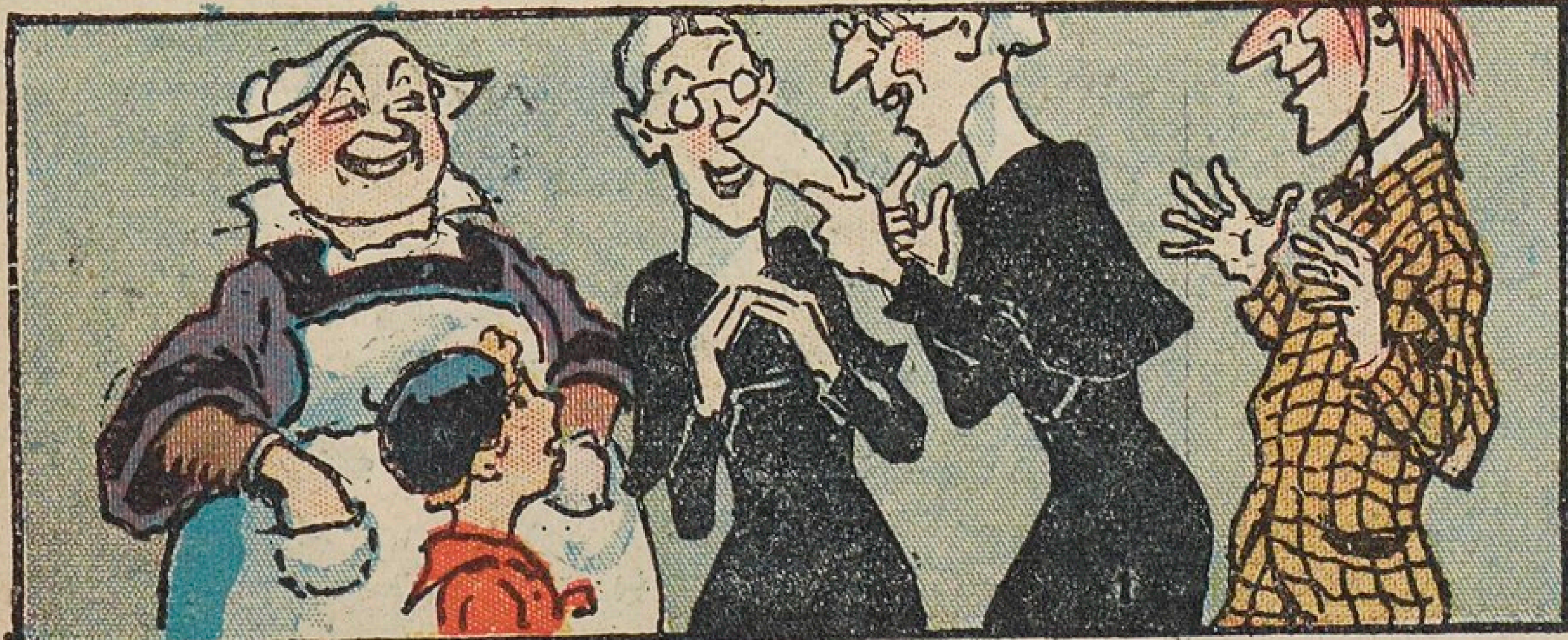
PROGRAMME DE CE NUMÉRO :



Dix-huitième Épisode.



M. Pif est philosophe. Il ne se frappe pas de l'attitude des Marsupiau. Il oublie les déboires que lui ont causés le tennis, le piano et l'aquarelle. Il se souvient qu'il est poète, aussi il espère que la poésie assagira Teuf-Teuf. En effet, chaque fois que M. Pif déclame ses vers, le jeune homme s'endort profondément. Les demoiselles Navet également. Excellent résultat après l'agitation des jours passés.



Sur ces entrefaites arrive une lettre de M. Briquet. Il a décidé d'emmener sa famille en Suisse. Il invite les tantes Navet à faire partie du voyage, et M. Pif aussi, pour le remercier de son dévoûment à Teuf-Teuf.



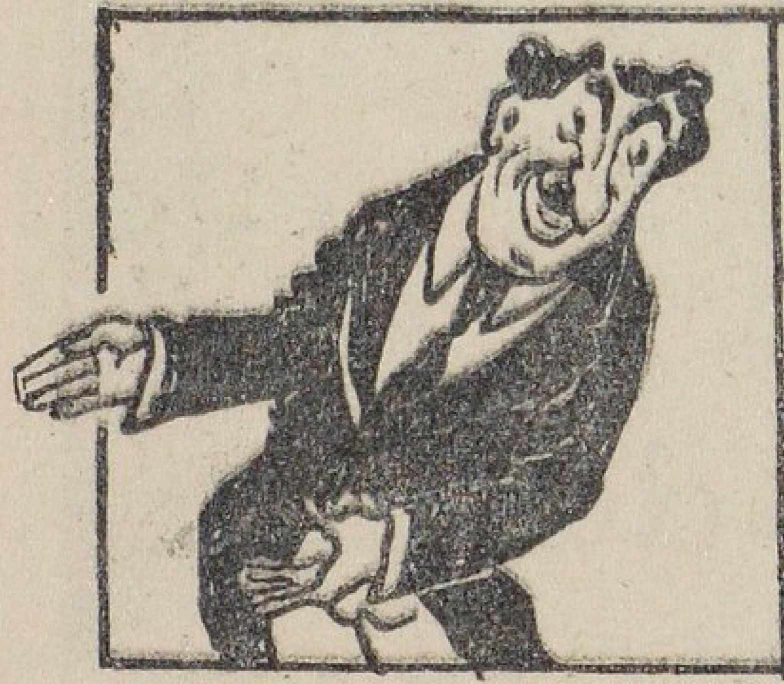
Cette perspective enchante le maître et l'élève au point que le second entraîne le premier dans une sarabande échevelée, trop échevelée même pour son goût.

TEUF-TEUF, Enfant Moderne.

(Suite.)



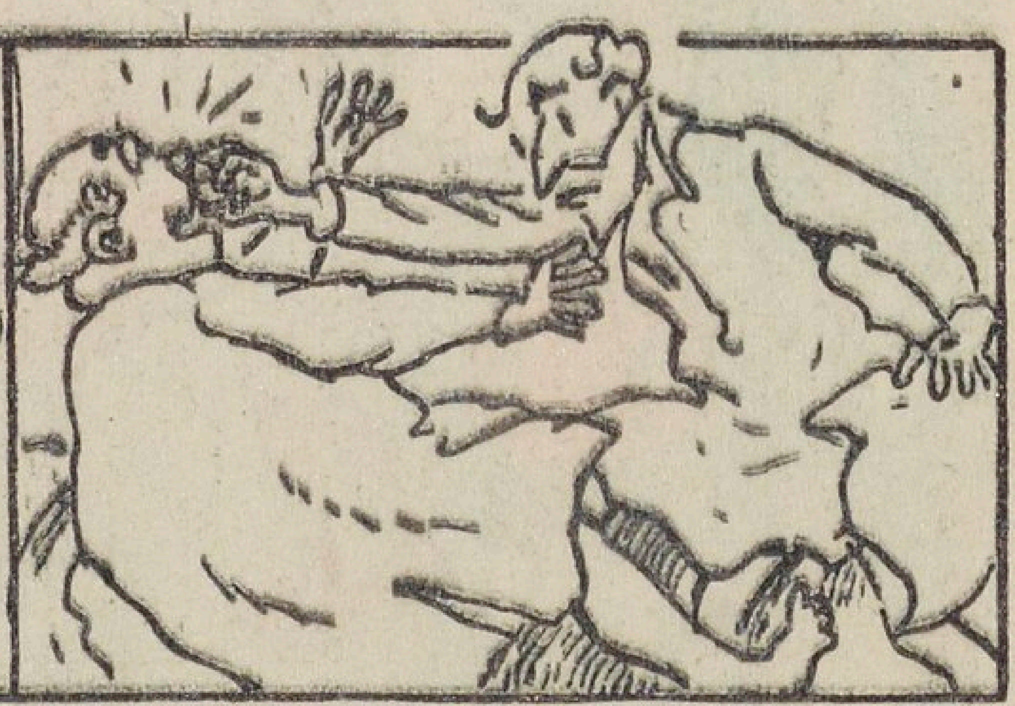
Immédiatement, les tantes Dorothée, M. Pif et Teuf-Teuf ont gagné Paris d'où la famille tout entière part pour la Suisse, sauf toutefois bonne-maman Briquet qui ne veut pas entendre parler des montagnes. Nos voyageurs prennent le train, chargés de bagages, mais le cœur léger. Teuf-Teuf est joliment fier ; on lui a fait cadeau d'une canne d'alpiniste.



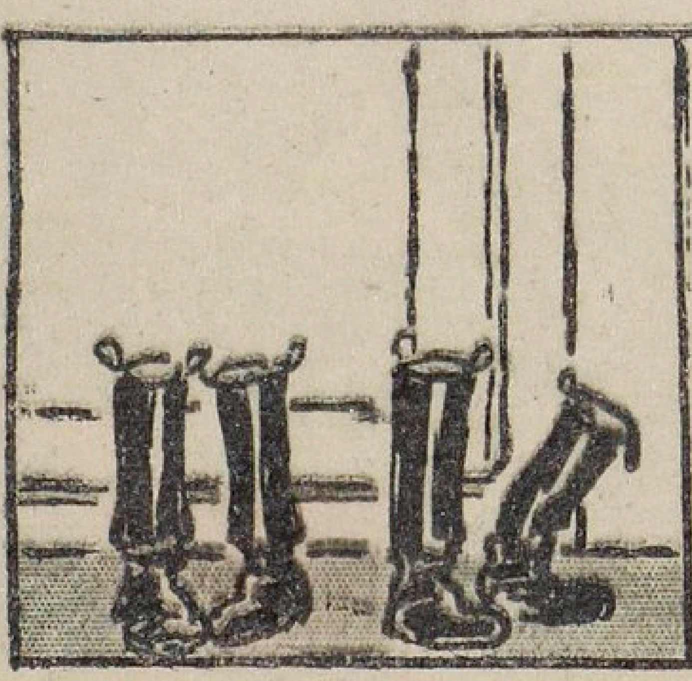
Ils descendent dans un hôtel au bord du lac des Quatre-Cantons dont le directeur les accueille avec le sourire.



Mais dès la première nuit surgit un incident fâcheux. Un voyageur s'est trompé de chambre. Et s'étant déshabillé à tâtons, il veut s'introduire dans le lit où repose le commandant.



Réveillé en sursaut et ayant fait de la lumière, il assomme l'intrus. Parfait, mais le lendemain il faut l'indemniser de son nez en marmelade.



Et voilà-t-il pas qu'on a changé les souliers Molière des tantes. Elles trouvent à la place deux paires...



...de bottes à l'écuyère. Le directeur, auquel elles se plaignent, n'est plus aussi gracieux. « Lisez l'affiche, dit-il, l'administration n'est pas responsable des chaussures laissées dans les couloirs de l'hôtel. »



C'est encore une autre affaire. M. et Mme Briquet, ainsi que Teuf-Teuf, ont été dévorés par les punaises. Ah ! les sales bêtes !



Ils sont défigurés. Alors, le directeur devient tout à fait grincheux. Il leur déclare, en vociférant, que ce sont eux qui ont apporté les punaises, qu'ils ont infecté sa maison et les somme de décamper dare-dare. Il les met dehors en les accablant d'injures malsonnantes. Les demoiselles Navet sont dans la nécessité de chausser les bottes à l'écuyère ! C'est navrant !

TEUF-TEUF, Enfant Moderne.

(Suite.)



« Nous ferions mieux, opine M. Briquet, de gagner les hauteurs plutôt que de rester dans la vallée. L'air y est plus pur et nous y trouverions quelque auberge rustique dont le tenancier sera mieux poli. »

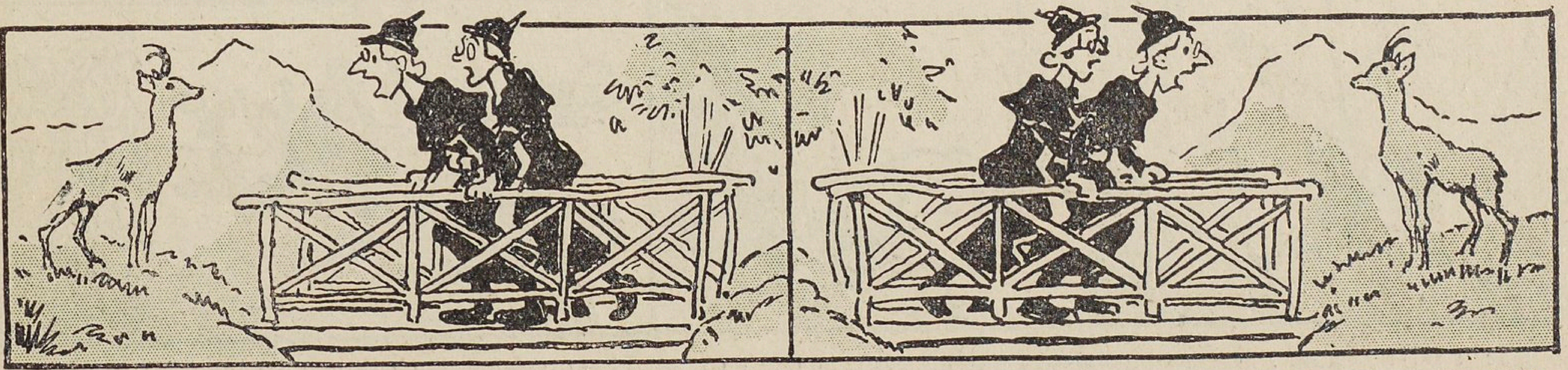
C'est ainsi qu'ils s'installent à l'hôtellerie du *Point-du-Jour*, en pleine montagne. On y vit simplement comme les gens du pays, mais le commandant Briquet trouve qu'on abuse...



...du fromage de chèvre, que son estomac digère sans enthousiasme. M. Pif, au contraire...

...est aux anges. Cette nature alpestre lui inspire des vers splendides, tandis que Teuf-Teuf, plein de sève, poursuit les lapins, et que...

...ces demoiselles Navet, qui n'ont pas le pied montagnard, surtout avec des bottes à l'écuyère, éprouvent par endroits les affres du vertige.



Il leur arrive même une aventure singulière. Comme elles débouchent d'un pont, elles se trouvent en présence d'une bête que, d'après ses cornes, elles jugent féroce et, voyez la fatalité...

...comme elles se retournent pour fuir, un autre animal identique apparaît devant elles. Il s'agit heureusement de deux inoffensifs chamois, qui, après un instant de réflexion, détalent à qui mieux mieux...



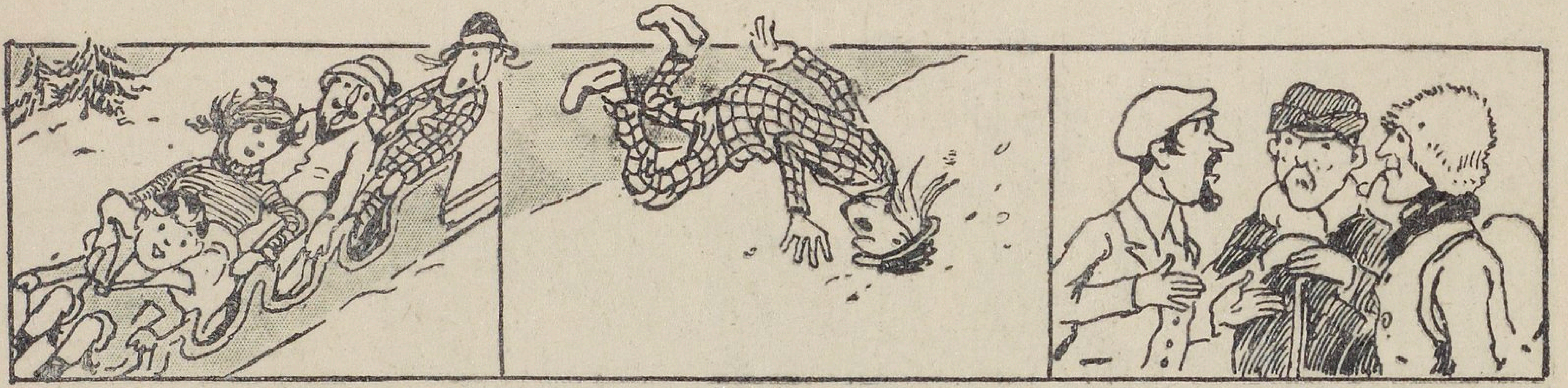
...d'autant plus que Teuf-Teuf survient à la rescousse, brandissant un pistolet automatique.

Il s'est mis merveilleusement à tous les sports de la montagne. Comme un fervent alpiniste, il dévale en ski les pentes neigeuses de la montagne.

M. Pif, qui a voulu aussi en essayer, les descend aussi, mais d'une manière qui n'est pas la bonne.

TEUF-TEUF, Enfant Moderne.

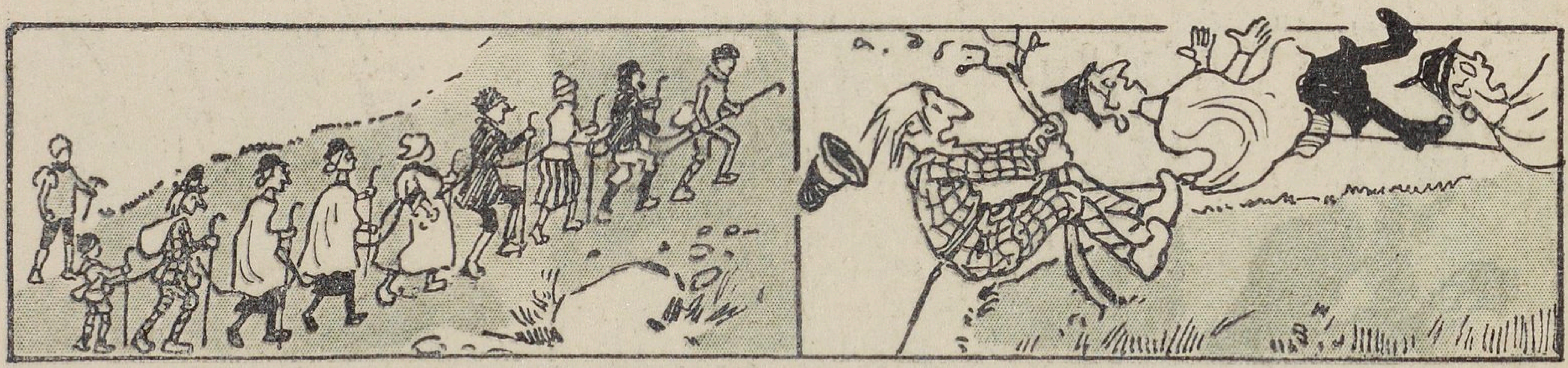
(Suite.)



Ah! pourquoi Teuf-Teuf l'entraîne-t-il dans des parties de luge, passe-temps périlleux, car, avec les tournants, on est...

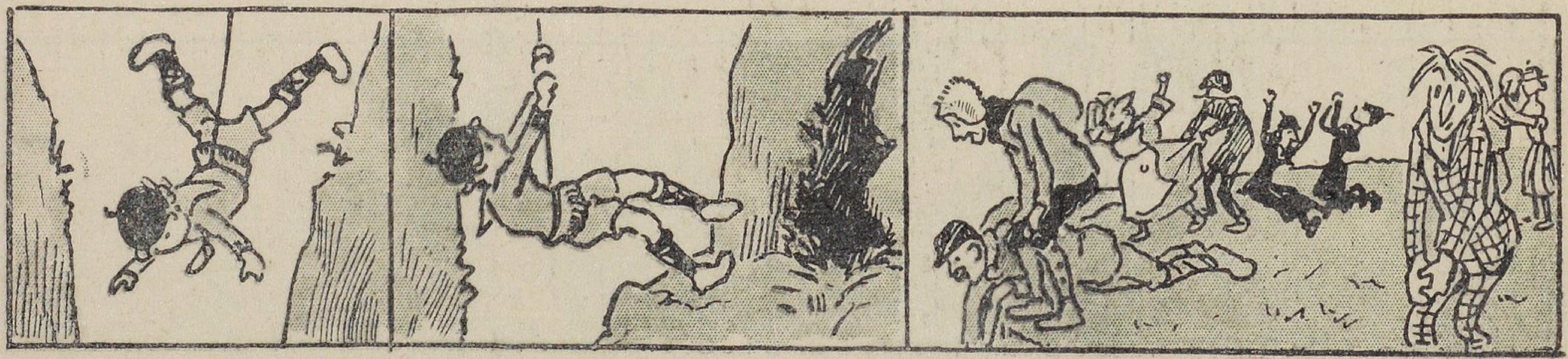
...exposé, si l'on n'a pas de dispositions, à piquer violemment une tête dans la neige, ce qui arrive continuellement à M. Pif.

Comme on est dans le voisinage d'un glacier, il va de soi qu'il faut en faire l'ascension. M. Briquet s'abouche avec deux guides...



...fort expérimentés et l'on s'en va, en file indienne, gravissant allégrement les premiers contreforts. Ça va devenir plus rude. On est attaché par une corde les uns aux autres, guide en tête. Il n'y a aucun danger.

— Ah bien, oui! Tout d'un coup une secousse violente se produit, suivie d'une attraction irrésistible et les derniers sont entraînés en arrière, vers un gouffre!!! Par bonheur, M. Pif peut se cramponner à un arbuste.



Que s'est-il passé? C'est Teuf-Teuf qui s'est trop approché du bord. Le pied lui a manqué et il dégringole!...

...Quelle chute affreuse, la tête en bas. Mais, attendez! Il est fort en gymnastique. Il se retourne souplement, se balance...

...et atteint une saillie du roc. Là, s'ouvre une grotte. Il s'y aventure et pendant que là-haut les guides et les malheureux parents sondent en vain l'abîme...



...et le croient perdu, il revient guilleret les surprendre. Quel enfant unique! Il affirme qu'il n'a pas eu peur et que la Suisse lui plaît beaucoup et qu'il y voudrait vivre! Son père le prend au mot. « Je vais t'y laisser en pension, lui dit-il, le climat est excellent. Tu vas entrer dans une école...

...d'où l'on sort ingénieur-agronome. Tâche de travailler pour rattraper le temps perdu. — Je le promets, » répond Teuf-Teuf, soudain transfiguré.

(La suite au prochain numéro.)



BERTRAND, LE CHEVRIER

par PAUL CERVIÈRES

— Voyons, mon garçon, décide-toi, et puisque M. l'instituteur s'intéresse assez à toi pour t'offrir désormais le gîte et le couvert, accepte sans fausse honte, tu es un brave garçon, Bertrand, et je ne doute pas que tu ne cherches à t'acquitter sans cesse de la bonté de M. Ledoux... tu peux te rendre utile...

— Je ne suis bon à rien, monsieur le curé, à part travailler la terre et garder les bêtes.

— Tu grandiras, mon enfant, et si tu n'acceptes pas l'offre si généreuse de M. Ledoux, où iras-tu, pauvre orphelin?

— J'ai perdu mon père et ma mère, c'est hélas vrai, monsieur le curé, cependant, je ne suis pas seul au monde, j'ai, à quinze lieues d'ici, la mère de mon père qui m'aime et me réclame auprès d'elle, c'est là que je veux aller; elle est seule, je suis seul, nous serons moins malheureux réunis, elle possède une chaumière, un petit lopin de terre que je cultiverai, et mes onze chèvres qui donnent un lait crémeux nous seront d'une grande ressource.

— Tu as peut-être raison, mon ami; va donc, et que Dieu te protège.

Cette scène se passait, un jour de mai, sur la place de l'église du petit village de Gisso, niché en pleine montagne, dans les Pyrénées. Quelques jours avant, Bertrand avait conduit au cimetière sa pauvre maman qui le chérissait et qu'il aimait tant. Le chagrin l'avait tuée. Depuis la mort de son homme, son cher Bertrand lui-même n'avait pu la faire sourire.

Comme dans tout le village on affectionnait la mère et l'enfant, les bons cœurs s'étaient émus de la détresse de l'orphelin et M. Ledoux, l'instituteur, qui était fier de Bertrand — son meilleur élève — proposait de le garder près de lui. Il l'instruirait et le mettrait en état de devenir son successeur.

Mais, bien que touché de cette proposition, Bertrand se souvenait des dernières paroles de sa mère :

— Tu rejoindras ta grand'mère Mazuret, vous parlerez de ton père et de moi.

Ainsi donc, ayant remercié et M. Ledoux et M. le Curé, Bertrand réunit ses onze chèvres, et chargé de tout son bien, — une besace de toile contenant quelques châtaignes, un grand morceau de pain bis, et un fromage de lait de chèvre, le dernier, hélas, qu'eût préparé sa mère, — son flageolet de cerisier et son bon bâton de bois dur, héritage paternel, il prit le chemin tortueux, taillé en plein roc, et qui devait le mener à la grand'route.

Il se sentait fort, plein de courage, si son cœur attristé par le deuil n'avait plus sa joyeuse insouciance d'autrefois, du moins était-il pur. Sans amertume et sans remords, Bertrand ignorait le mal.

— Allons, mes petites, allons...

De son bâton, Bertrand rappelle à l'ordre deux chèvres qui s'attardent auprès d'un pied de glycines dont elles dévorent les jeunes pousses, puis une autre de ses bêtes s'aventure sur une roche, au bord du précipice, il grossit la voix :

— Quoi donc, Bételle, toujours vagabonde... Ah çà! Cliquot, vas-tu me laisser faire ton ouvrage... Eh bien, qu'attends-tu?

Ces derniers mots s'adressaient à un bon chien blanc taché de roux, aux yeux expressifs. A l'appel de son maître, il s'élança vers Bételle, la plus indisciplinée du troupeau. Ses aboiements furieux eurent pour effet de ramener la chèvre au milieu de ses compagnes.

— Bien, fit alors Bertrand, flattant la tête de Cliquot, tu es un brave chien; vois-tu, la route est longue, nous en avons bien pour trois jours de marche, on n'avance pas vite dans les montagnes et je ne sais trop où nous passerons la nuit...

Cette pensée rendait Bertrand tout songeur. Il ne possédait pas la moindre pièce d'argent, à peine quelques sous... où trouver un gîte?... Où?... Il savait qu'à cinq kilomètres de là, se trouvait la ferme de Claudis, un ancien habitant de Gisso,

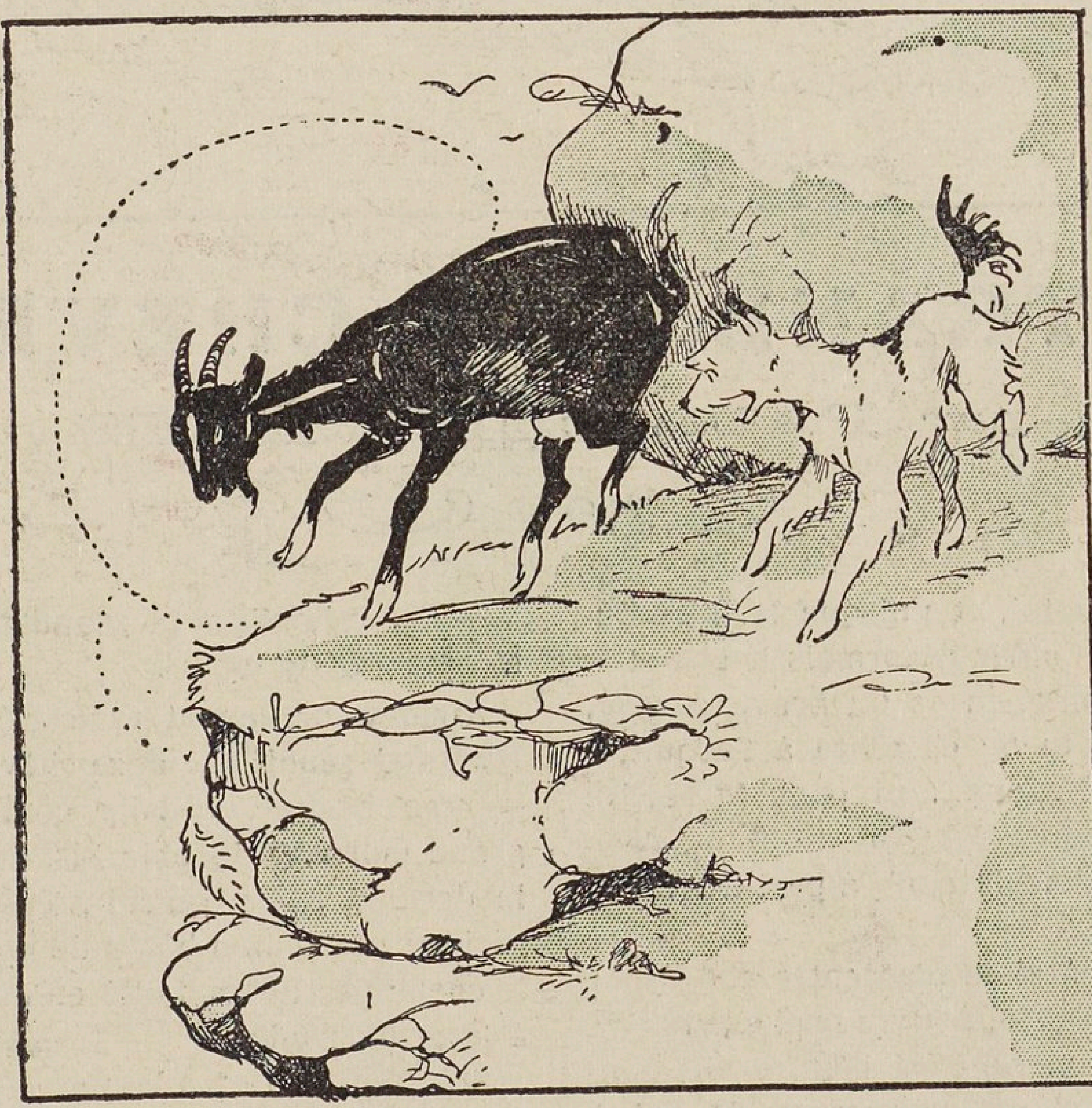
N° 23

qui, ayant hérité de ces terres, avait quitté le village. Bertrand connaissait Claudis et il lui donnerait volontiers l'hospitalité. Mais il fallait se hâter et jamais le troupeau n'avait été plus indocile, Cliquot s'épuisait à gauche, à droite, aboyant à s'enrouer. Bételle surtout le regardait d'un œil insolent où passaient des lueurs diaboliques. Malgré ses grognements furieux et les appels de Bertrand, elle grimpait et bondissait de tous côtés. Que faire pour apaiser l'humeur aventureuse de son troupeau? Le jeune garçon poussa un gros soupir. Bien que son cœur fût meurtri, il tira de sa besace un flageolet de cerisier. Hélas! il le fallait et il se mit à jouer un air connu de ses chèvres. Quelle magie! dociles, apaisées, elles marchaient en troupe serrée et Cliquot, la langue pendante et les flancs agités, mais rassuré et débonnaire, vient se ranger près de son maître.

D'ailleurs on quittait le chemin taillé aux flancs du roc pour s'engager maintenant sur une belle route en haut que bordaient des champs et des vergers. Bertrand n'était pas pour rien un enfant de la montagne; il chérissait cette nature grandiose; aussi, se retourna-t-il pour admirer une fois encore le magnifique panorama qui se déroulait autour de lui. Son étonnement fut extrême, de constater qu'il n'était pas seul. Deux hommes, d'une allure étrange, aux visages tourmentés, aux vêtements poussiéreux, aux chaussures éculées, débouchaient comme lui sur la route, mais par un chemin différent.

Bertrand ne s'en inquiéta guère. Ils poussaient devant eux quelques moutons et, bien qu'ils n'eussent pas l'allure de bergers, le jeune garçon les prit pour tels.

Occupé de ses chèvres, il ne prêta plus attention aux nouveaux venus. Ceux-ci parlaient entre eux, à voix basse.



Bételle s'aventure sur une roche, au bord du précipice.

— Je te dis qu'il a l'air nigaud à souhait... propose-lui la chose et il acceptera.

— Il ne faut pas toujours se fier aux airs innocents; s'il lui prenait fantaisie....

— Tu as des idées biscornues; tiens, laisse-moi faire, tu vas voir, ça ira tout seul...

Et, faisant autour de sa bouche un cornet de ses mains, il cria à pleins poumons :

— Holà, holà, le chevrier, arrête un moment, mon ami, nous avons à te parler.

Bertrand se retourna; les hommes se hâtaient vers lui; il attendit.

— Te plairait-il de gagner quelques sous, dit alors, quand il fut à ses côtés, celui qui l'avait appelé.

— Parbleu, répondit Bertrand, dont l'honnête visage s'éclaira d'un sourire; que faut-il faire pour cela?

— Tout simplement te charger de conduire au prochain village les cinq moutons que voici; mon compagnon et moi, nous avons à nous arrêter dans la montagne, tandis que tu suivras la route, nous, nous la reprendrons aux trois chemins... Mêle nos moutons à tes chèvres, traverse tout le village sans t'occuper de nous, tu nous retrouveras à l'entrée du petit bois de chênes verts qui se trouve à deux lieues d'ici... Alors, en reprenant nos moutons, nous te donnerons quinze beaux sous tout neufs et brillants comme de l'or.

Bertrand, je le répète, eût été bien heureux de gagner quinze beaux sous neufs et cependant il secoua négativement sa jolie tête brune et bouclée. Quel mystérieux instinct l'avertissait que ces hommes n'étaient pas d'honnêtes gens et qu'il y avait danger pour lui d'accepter leur proposition... Bertrand éprouvait pour eux une répulsion qu'expliquaient leurs visages durs, leurs yeux faux, leur tournure suspecte...

— Je ne puis pas me charger de vos moutons, dit-il d'une voix ferme, car je dois me hâter et j'ai peur qu'ils ne fassent pas bon ménage avec mes chèvres; je vais d'une traite plus loin que le prochain village et je compte bien traverser le bois de chênes verts avant la nuit... C'est à la ferme de Claudis que je me rends pour ce soir.

— Nos moutons sont très doux, ils te suivront...

— Non, je regrette, mais je ne peux pas.

— Regarde les beaux sous...

L'homme glisse sa main dans sa poche et en retire une poignée de sous neufs qui, selon son expression, brillent comme de l'or.

— C'est pour toi tout ça, si tu consens.

Mais Bertrand ne se laisse pas tenter.

— C'est impossible, vous ai-je dit... Adieu, je dois me hâter.

L'homme lança un mauvais regard au jeune chevrier, proféra quelques jurons, la bouche grimaçante, puis lança cette menace :

— C'est bon, on se retrouvera.

A grands pas, Bertrand, impressionné, s'éloigne. Il marche, il se presse, car le temps passe et tout à l'heure, à l'entrée du village, il devra accorder à ses bêtes un bon temps de repos, durant lequel il fera, en compagnie de Cliquot, un frugal repas. Vraiment son inquiétude augmente d'instant en instant, sera-t-il chez Claudis avant la tombée du jour? S'il n'y est pas, où passera-t-il la nuit?... Une angoisse le pince au cœur; pourtant les deux hommes qui l'ont inquiété tout à l'heure ont disparu dans la montagne.

Bertrand les oublie, il abat du chemin, mais il commence pourtant à sentir la fatigue et son troupeau n'avance plus avec le même entrain : il faut s'arrêter. Décidément, Bertrand ne pourra arriver chez Claudis pour y passer la nuit.

Quand il se remet en route, en effet, le jour décline rapidement.

Au premier hameau qu'il rencontre, Bertrand cherche un gîte, mais, hélas! il n'en trouve pas; alors, vaillamment, il s'enfonce dans le bois de chênes verts, poussant devant lui ses chèvres, un peu rassuré par la présence de son fidèle Cliquot.

Oh! mais voilà qui tombe bien. Une cabane apparaît sous les arbres, assez grande pour que Bertrand, son troupeau et son chien s'y blottissent à l'aise. Cette cabane, faite de planches

et de branches enlacées, offre un abri suffisant pour une nuit. Heureux de ce secours providentiel, notre jeune ami y pénètre. Un lit de feuilles mortes tapisse le sol. Il y dormira comme un roi.

— Allons, mon vieux Cliquot, couche-toi.

Mais le chien gronde sourdement sur le seuil de la cabane.

— Qu'as-tu, n'es-tu pas satisfait de ton logis?

Cliquot continue et, malgré sa fatigue, le petit chevrier se lève et promène, et fouille le bois, déjà noir d'ombre, d'un regard perçant.

— Tu es fou, Cliquot, dit-il rassuré — car il n'a rien découvert — allons, viens dormir, à l'aube nous nous remettrons en route.

Traînant le chien par son collier de cuir, il l'oblige à rentrer dans la cabane et, la joue sur la tête velue du fidèle animal, il s'endort en toute tranquillité.

Mais Cliquot veillait. Ce que Bertrand n'avait pas vu, c'étaient les deux hommes croisés quelques heures auparavant sur la route, les deux hommes qui n'étaient autres que des voleurs. Ayant dérobé les cinq moutons qu'ils conduisaient, ils ne s'étaient pas souciés de traverser le village, où on les eût remarqués.

Cela explique la proposition qu'ils avaient faite à Bertrand et que celui-ci avait si carrément refusée.

Il dormait à poings fermés, comme on dort quand on a la conscience tranquille, lorsque les aboiements furieux de Cliquot l'éveillèrent.

Il se frotta les yeux, se mit debout, sauta à la porte. Il faisait une nuit splendide; des millions d'étoiles illuminaient le ciel qu'avivait encore une pleine lune dans tout son éclat. Cette clarté, qui pénétrait entre les branches, permit à Bertrand de distinguer à quelques mètres de lui deux ombres pour l'instant immobiles.

— Qui va là? crie-t-il.

— On l'avait bien dit qu'on se retrouverait, lui répond-on.

Bertrand a devant lui les bandits de la route. L'un d'eux le prend brutalement par le bras.

— Hors d'ici et lestement, si tu tiens à ta peau.

Bertrand, épouvanté, balbutie :

— Laissez-moi emmener mes chèvres...

— Tes chèvres sont à nous, dépêche-toi de filer.

Comme il semble figé sur place, d'un bon coup de pied le bandit l'envoie rouler loin de lui.

C'en est trop pour Cliquot qui bondit à la gorge de l'homme et le mord si cruellement qu'il hurle de douleur. Aussi, furieux, il lève son bâton et cingle le chien auquel il brise une patte.

— Oh! mon pauvre Cliquot, gémit Bertrand.

— Veux-tu t'en aller, reprend le bandit, ou je t'en fais goûter aussi de mon bâton!

L'enfant comprend qu'il n'y a pas à lutter, et il s'éloigne, tenant dans ses bras la malheureuse bête.

Quelle désolation! De grosses larmes coulent sur le visage de Bertrand. Il sanglote. Ses chèvres, ses bonnes chèvres sont bien perdues pour lui désormais... Les voleurs les emporteront bien loin pour les vendre.

Bertrand s'éloigne à regret. A cinquante mètres à peu près de la cabane, déposant doucement Cliquot à terre, il grimpe sur une haute branche. Grâce à la lune on y voit comme en plein jour. Les voleurs, maintenant, se restaurent, boivent et mangent, boivent surtout, se passant et repassant une bouteille, aux flancs arrondis, et dont le contenu doit être exquis, tant ils enfoncent avidement son goulot dans leurs bouches.

Parbleu, c'est de l'alcool!

Aussi, bientôt entre eux le ton s'élève, ils discutent, ils s'injurient, ils en viennent aux coups.



Bertrand descend de son arbre.

Bertrant les voit se précipiter l'un sur l'autre, rouler à terre; ce qu'il ignore, c'est que nos bandits ne peuvent s'entendre pour le partage du butin, il y a cinq moutons et onze chèvres. Comment arranger ça, ni l'un, ni l'autre ne voulant prendre une chèvre à la place d'un mouton.

Après s'être assommés, ils s'endorment lourdement, comme des brutes.

Bertrand descend de son arbre.

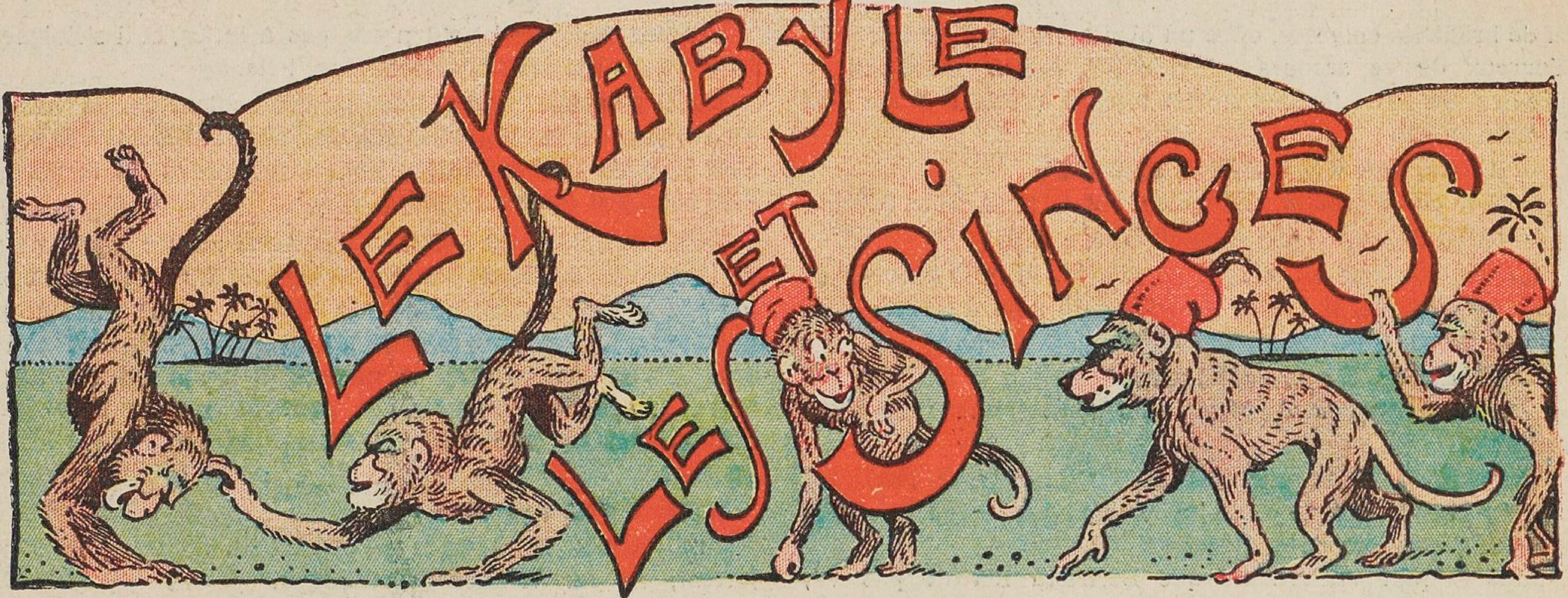
Il tire son flageolet de sa poche, et d'abord doucement, si doucement que ce n'est qu'un murmure, il joue l'air connu de son troupeau. Les bandits sont toujours inertes; alors, il s'enhardit, et va débarrer la porte de la cabane où ses chèvres sont enfermées. Docilement elles accourent, les moutons les suivent.

Bertrand les attire, peu à peu il s'éloigne et les bêtes lui font escorte. Plus loin, il charge sur l'épaule son cher blessé. Hardiment maintenant, il marche à travers le bois, puis sur la grande route et le jour commence à poindre lorsqu'il arrive à la ferme de Claudis. La première chose que fait le fermier, c'est d'aviser les gendarmes auxquels Bertrand conte son aventure, donne le signalement des voleurs et remet les moutons qui ne lui appartiennent pas.

Félicité pour sa présence d'esprit, Bertrand fut bien accueilli chez Claudis où il put se reposer en toute tranquillité. C'est là qu'il apprit l'arrestation des voleurs qui, menottes aux mains, durent traverser tout le village. Mais il ne s'y attarda pas longtemps, il avait trop de hâte de retrouver sa bonne grand'mère et c'est sous son toit, guidé par son expérience, protégé par sa tendresse, qu'il vécut désormais et devint ce qu'il promettait d'être, un homme probe, courageux et bon.

PAUL CERVIÈRES.

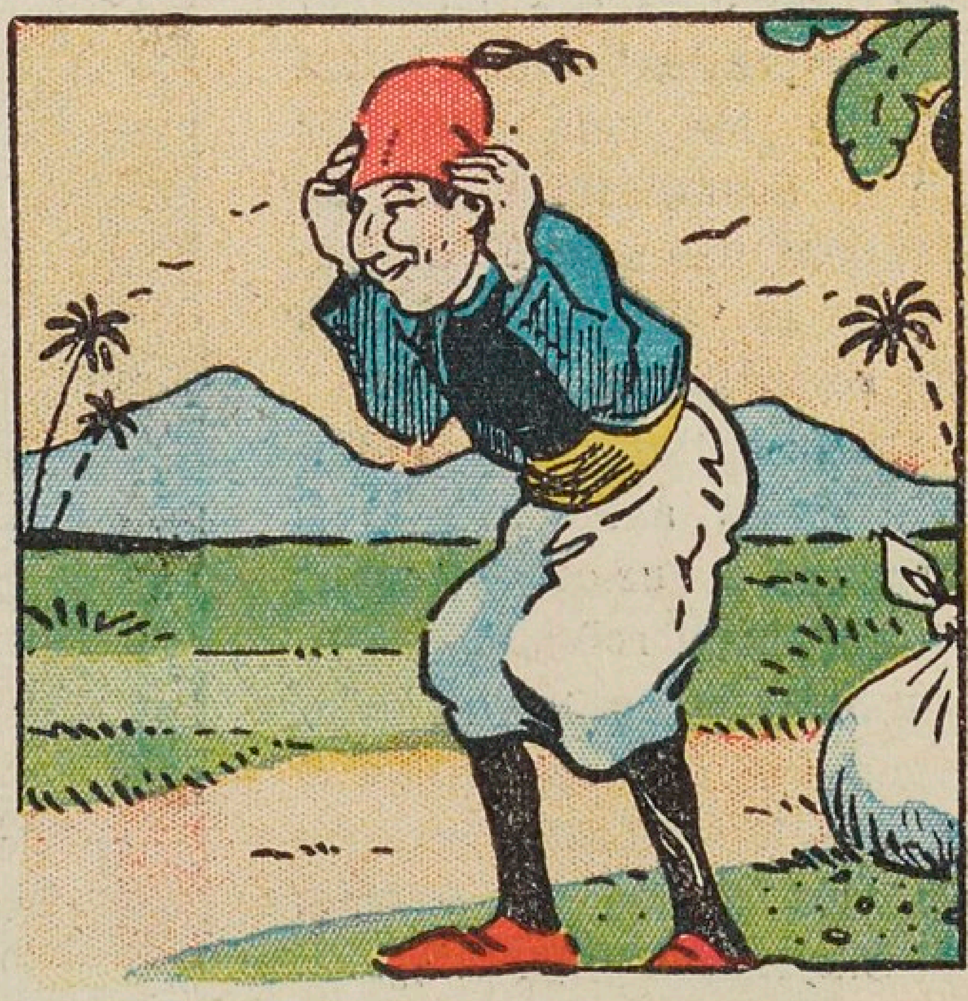
N° 23



par JEAN D'AURIAN



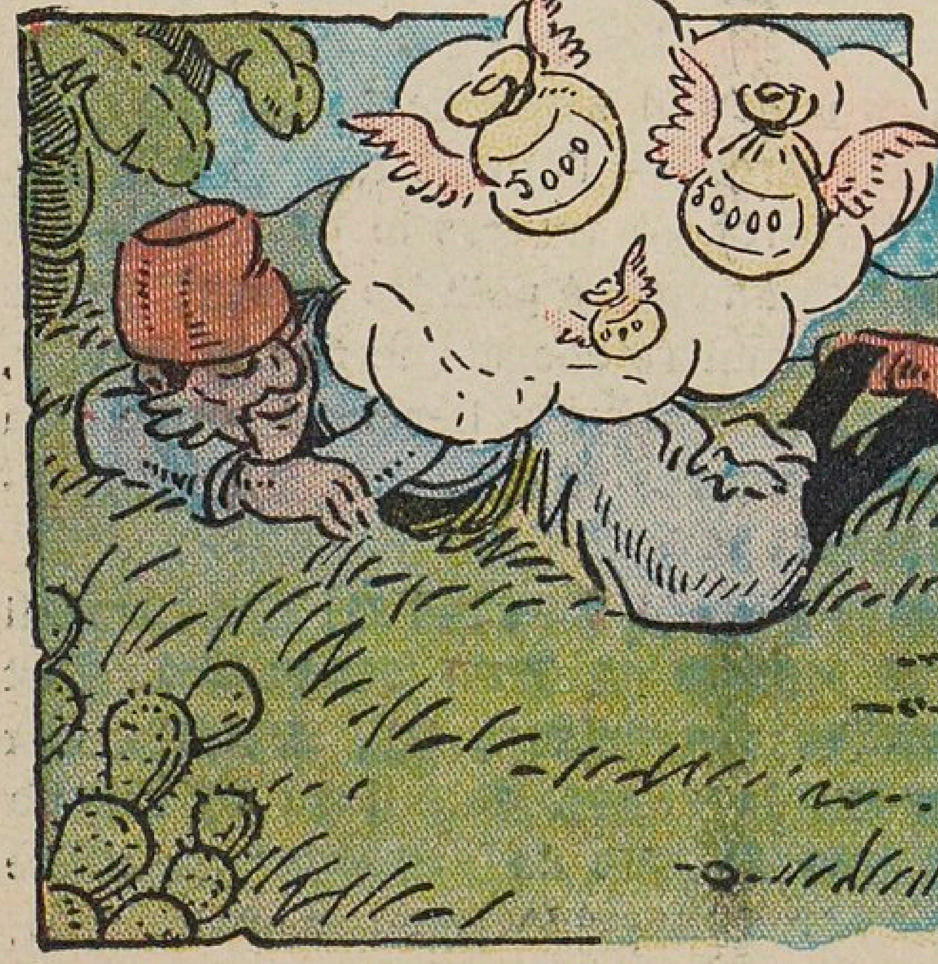


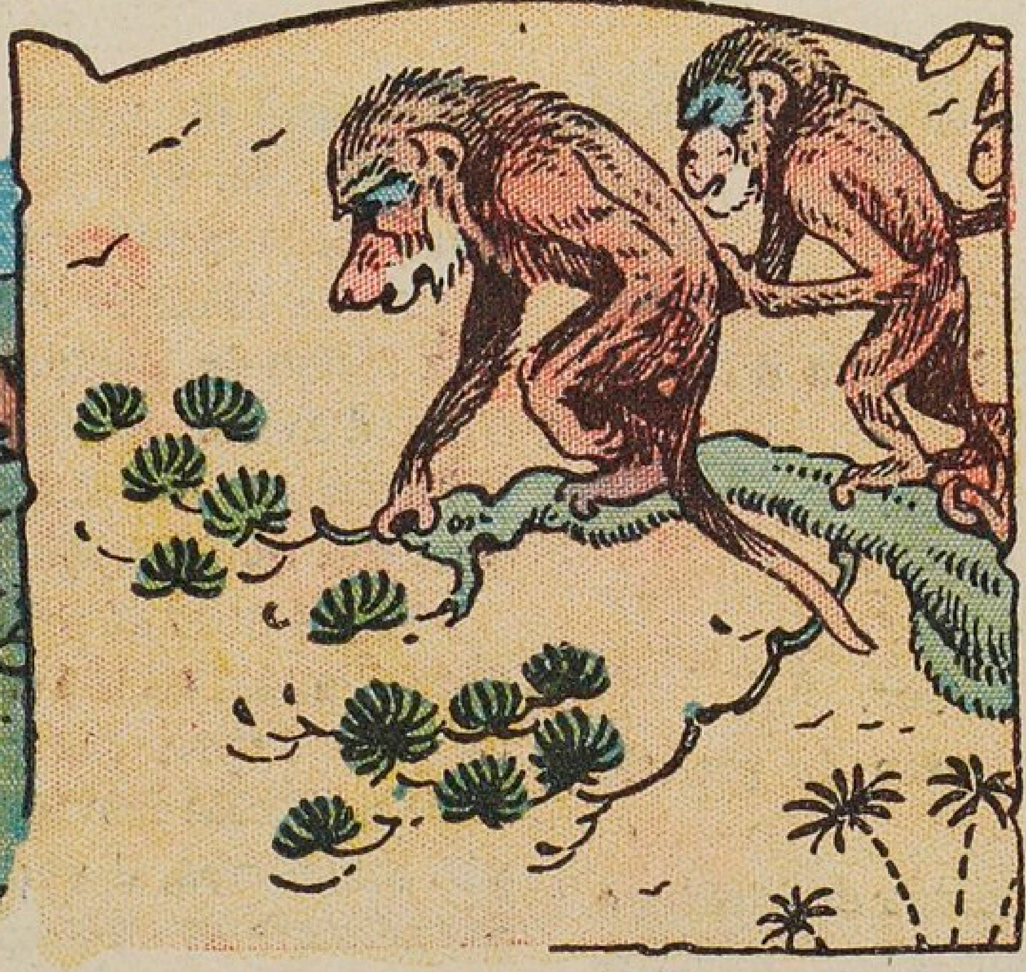


Un brave colporteur kabyle, ayant installé à Alger un petit dépôt de bonneterie, faisait, deux fois par mois, une tournée jusqu'à Biskra. Les chemins de fer n'étaient pas encore installés en Algérie, il allait à pied, sa balle sur son dos.

Un jour, ayant touché au terme de son voyage et ne trouvant pas à se loger en ville, il s'enfonça dans la campagne pour y passer la nuit. Ayant trouvé, au crépuscule, près d'un bois de palmiers, une place...

...propice à un bon somme, il s'y installa et, pour se garantir de la fraîcheur de la nuit, il sortit de sa balle un joli fez rouge, — il lui en restait une douzaine à peu près, — il l'enfonça jusqu'aux oreilles et...





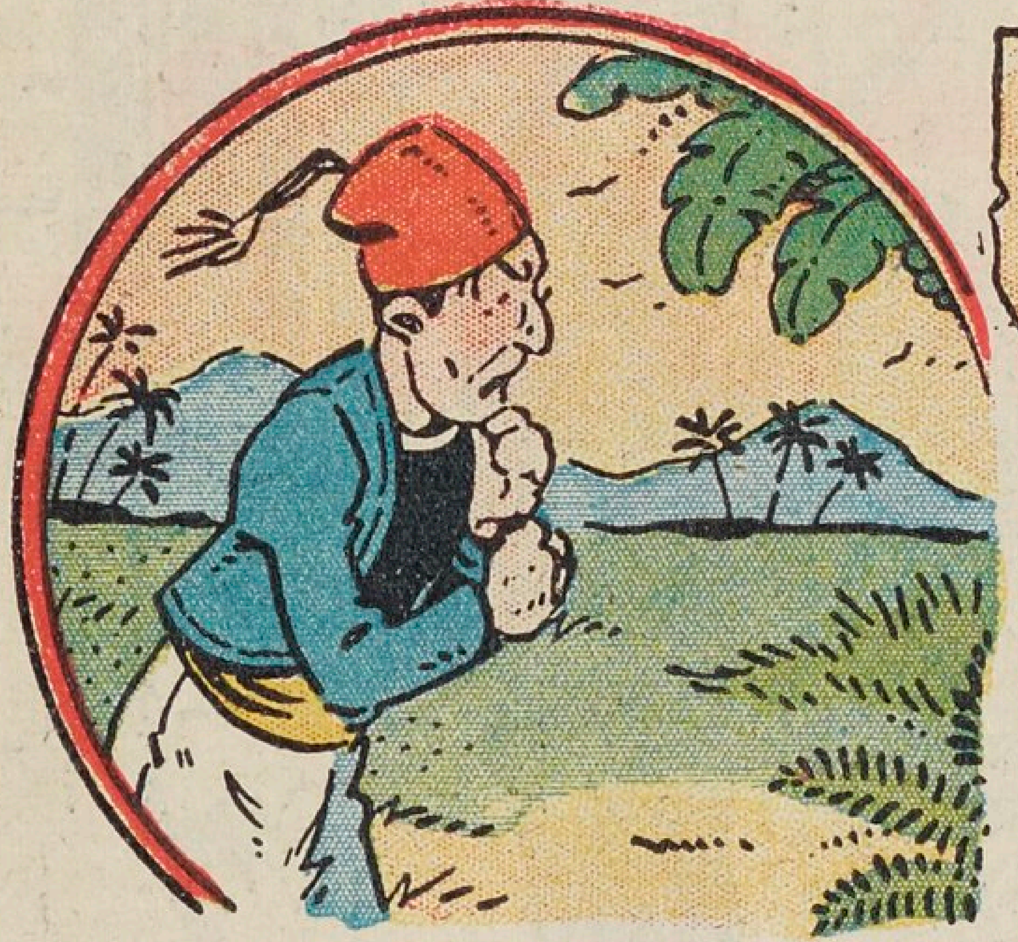


...s'endormit. Mais il n'avait pas remarqué, dans les grands arbres qui l'entouraient, toute une troupe de singes, qui le regardaient avec curiosité et suivaient ses mouvements avec intérêt. Il fit de beaux rêves, durant lesquels les acheteurs affluaient. Le lendemain...

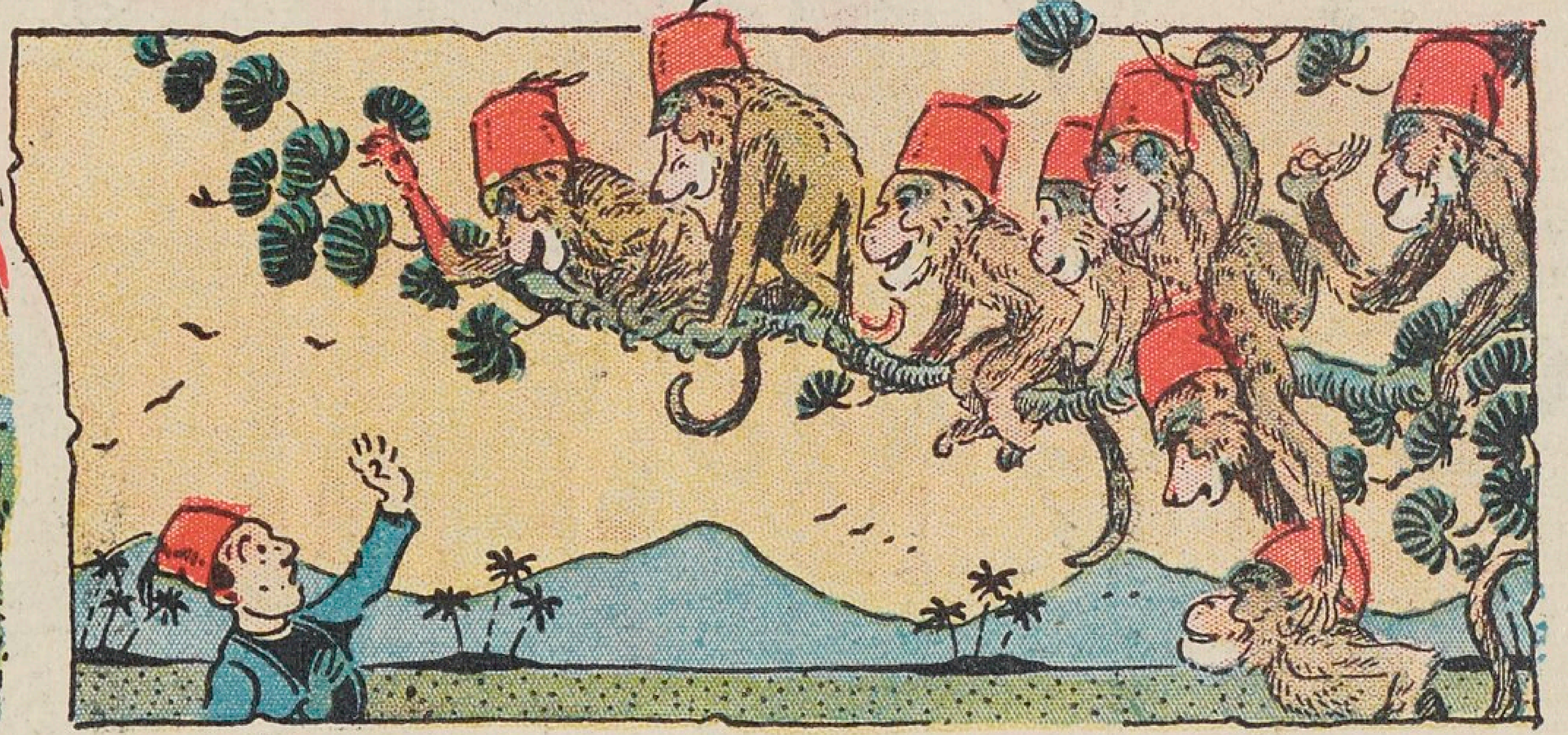
...quand il s'éveilla, un gai soleil brillait dans l'espace. Il se leva et s'aperçut avec stupéfaction que sa précieuse balle avait été dévalisée de tous les fez qui lui restaient.

LE KABYLE ET LES SINGES

(Suite et fin.)



Notre pauvre colporteur se lamentait et cherchait autour de lui, ne comprenant pas comment, dans un endroit aussi désert, on avait pu venir le voler...



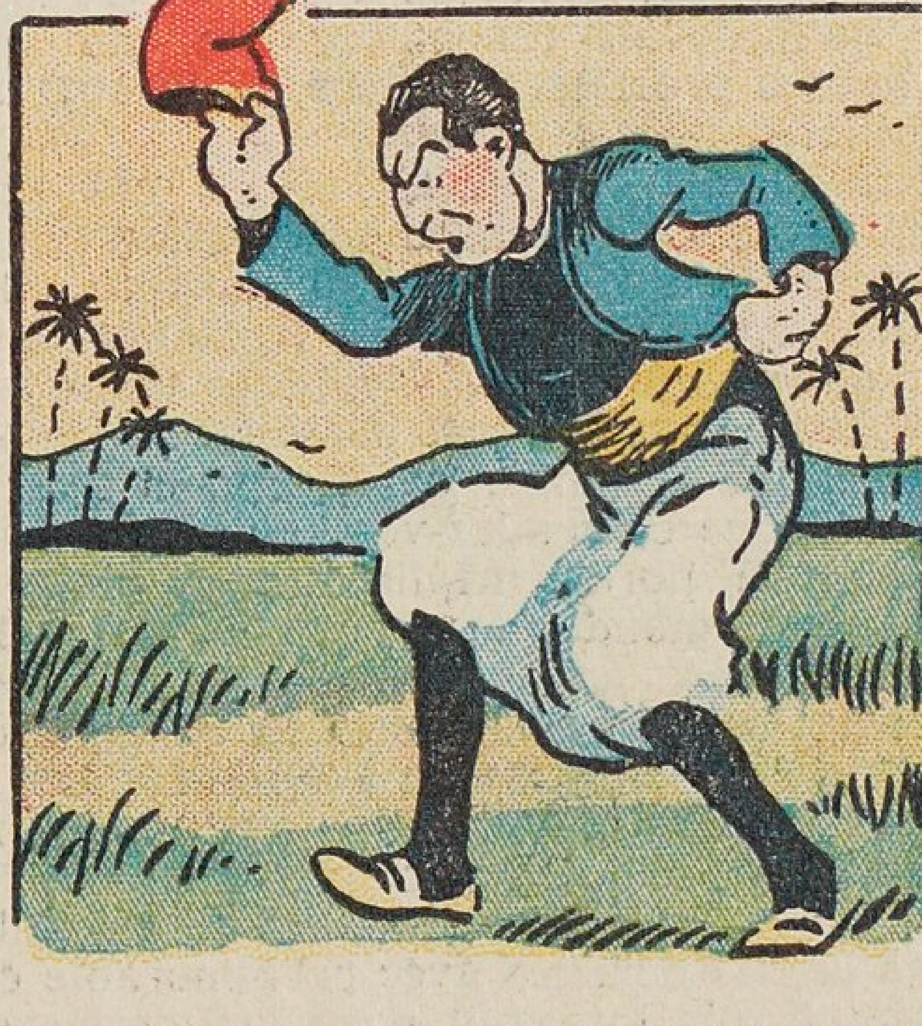
...et il s'étonnait qu'on ne lui eût volé que des fez. Comme il cherchait autour de lui, ses yeux se portèrent, par hasard, sur les arbres qui l'environnaient, et que vit-il? Toute la bande des singes rassemblés et qui le regardaient en grimaçant, et tous ces singes étaient coiffés de fez rouges.



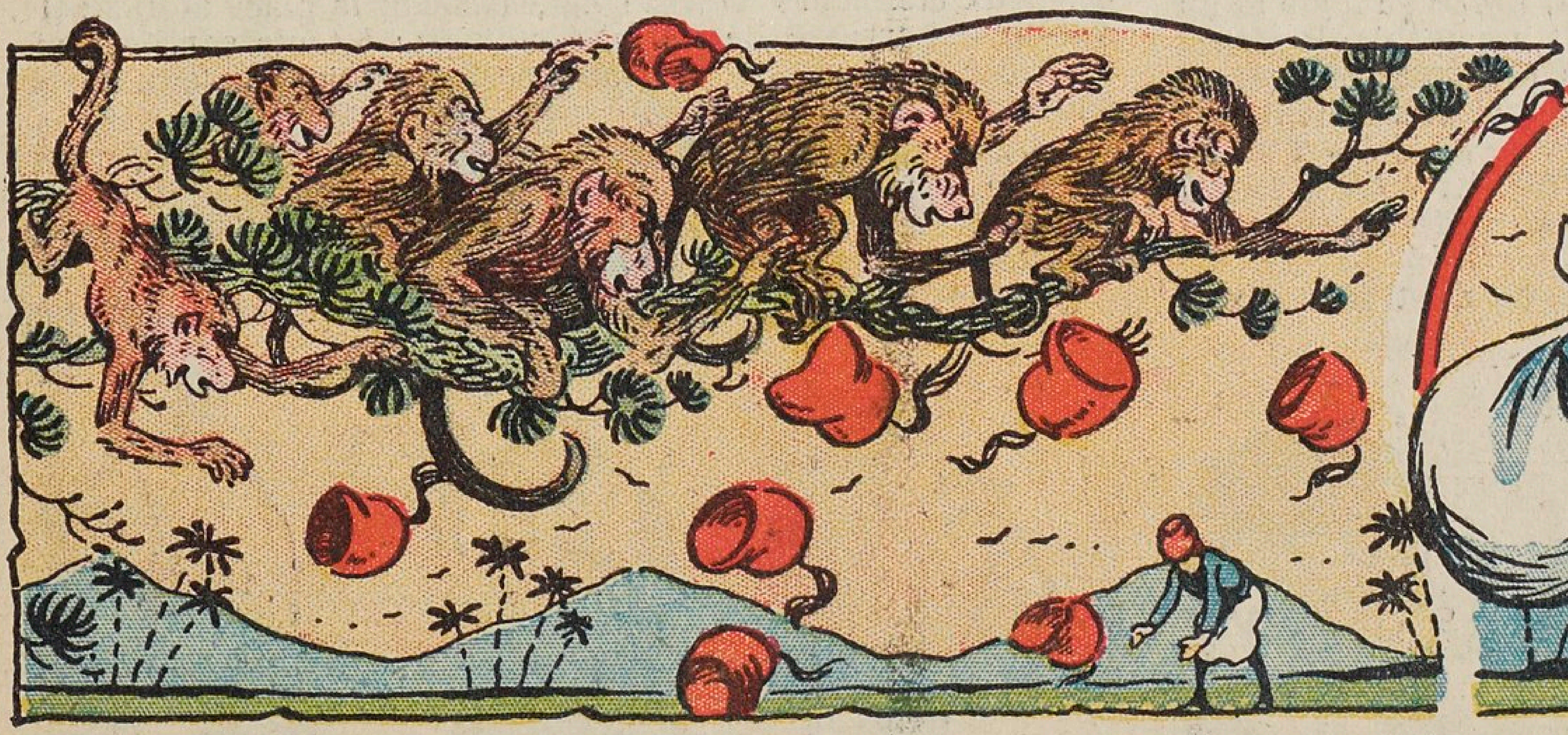
Ils l'avaient vu tirer un bonnet de sa balle et s'en coiffer; ne songeant qu'à l'imiter, ils avaient profité de son sommeil...

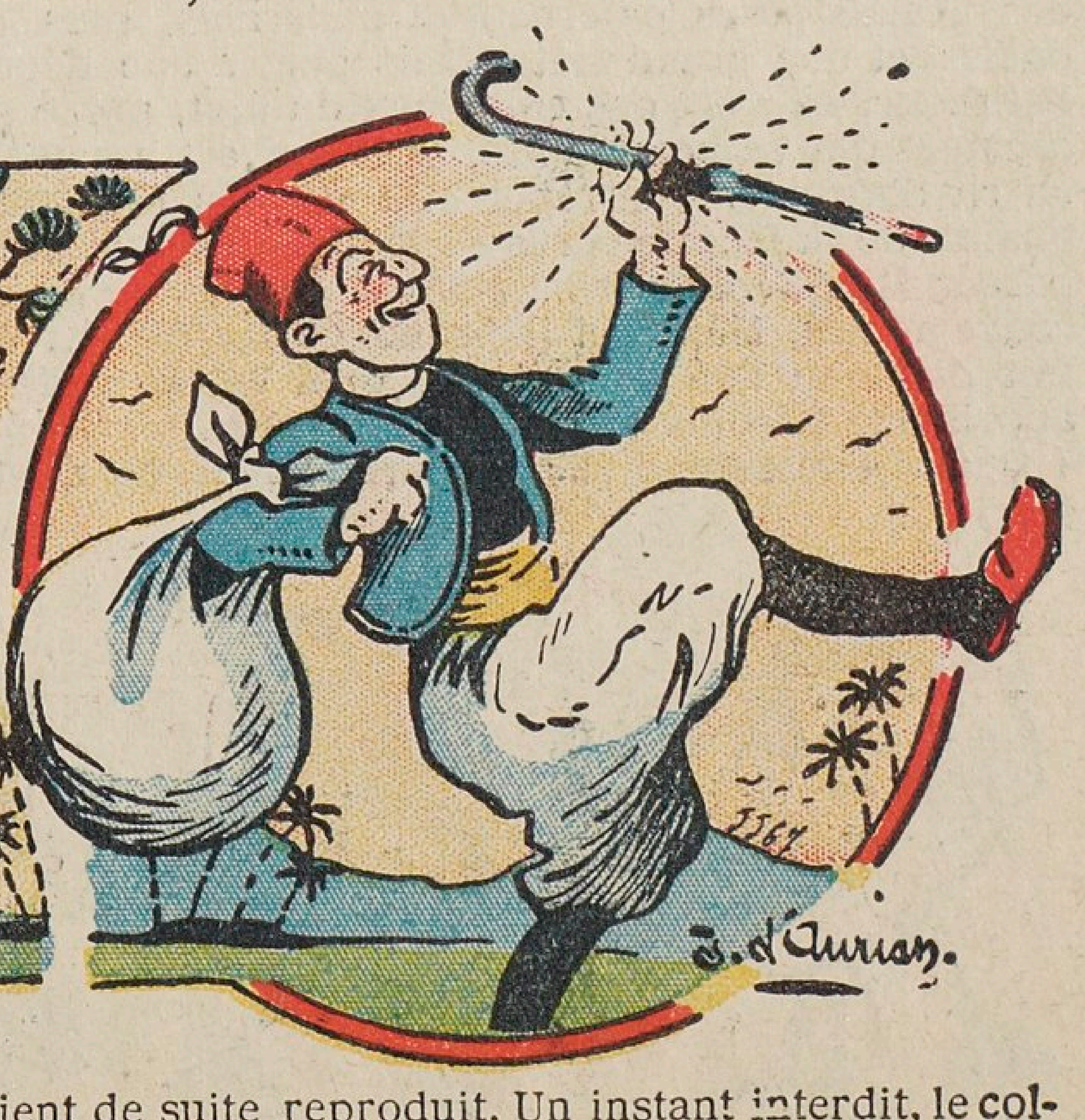


...pour s'emparer des autres et les utiliser pareillement. « Quel malheur! gémit notre homme...



...tous mes fez sont perdus! » Et, de désespoir, il arracha celui qui couvrait sa tête et le jeta à terre.





Aussitôt, onze fez tombèrent à ses pieds; les singes ayant vu son geste l'avaient de suite reproduit. Un instant interdit, le colporteur se précipita sur les fez qu'il se hâta de ranger dans sa balle. Puis il s'éloigna, jurant de ne plus faire sa toilette de nuit devant messieurs les singes!

Les Dépêches de Rigobert Troupin





Ce matin-là, Rigobert Troupin, petit facteur du télégraphe, était de fort méchante humeur. Pensez donc, six dépêches à porter. Et on ne pouvait pas demander de résignation à un jeune homme venant d'entrer dans sa douzième année et partisan des flâneries le long des rues... Or, il ne s'agissait pas de flâner... six dépêches à porter. Ça tombait d'autant plus mal qu'il devait rencontrer son ami Gaspard Belrave, à dix heures précises, derrière le presbytère, pour une partie de billes.

Parfaitement, et c'était un de ces rendez-vous sérieux, auxquels on ne se dérobe pas. Pensez donc. Il s'agissait d'une revanche. Oui, la veille, ledit Gaspard, fils du cantonnier de la ville, l'avait soulagé d'une trentaine de billes. C'était à n'y rien comprendre, lui, Rigobert, étant réputé de première force, tandis que Gaspard passait à bon droit pour une mazette. Donc, il fallait venger cet affront et pour rien au monde il n'eût manqué ce rendez-vous. Alors, quand on vous tend six dépêches à porter, négligemment, comme la chose la plus naturelle du monde, vous reconnaîtrez qu'il y a de quoi devenir enragé.

Aussi il est comme un crin en commençant sa tournée. Il y en a une pour le baron de Pont-à-Mousson, dont le manoir est tout au bout de la ville. Une autre pour Mlle Sépiat, artiste peintre, dont le poétique cottage s'élève à l'extrémité opposée. Une autre pour M. Testard — et c'est la guigne — car Rigobert a déjà eu des démêlés avec cet honorable commerçant, qui l'a accusé d'avoir introduit une souris crevée dans sa boîte aux lettres, une autre pour le colonel Hérisson, militaire au front hérissé, une autre pour M. Petitbouc, qui habite une véritable caserne en compagnie de son épouse, de ses cinq enfants, des grands-pères paternels et maternels, plus deux grands-oncles et une grand'tante. Mais porter une dépêche chez les Petitbouc, ce n'est pas ennuyeux du tout, parce qu'il y a là un cacatoès qui se nomme Pinpin et qui est impayable. Rigobert en rit d'avance. Son répertoire est des plus pittoresques et quand, de la fenêtre, près de laquelle est son perchoir, il voit passer Mlle Sépiat, il ne manque jamais de crier : « T'as du rouge au nez, Marie, et il prononce Marrrrie... » C'est tout à fait drôle et l'on ne sait pas quel est le polisson qui lui a appris une pareille inconvenance.

Quand elle entend cela, naturellement, ce n'est plus seulement le nez de Mlle Sépiat qui est rouge, c'est toute sa figure. Cramoisie, elle tend son parapluie vers Pinpin qui la regarde de son petit œil moqueur!

Rigobert a relevé sur son carnet les noms des diverses personnes auxquelles sont adressées les dépêches. Nous venons de les énumérer et il convient d'y ajouter celui du docteur Ratenbois. Par exemple c'est sans plaisir aucun que notre facteur sonnera chez lui; car il en a une peur bleue. On prétend que ce Ratenbois passe son temps à écorcher des rats et des cochons d'Inde. Un jour il a ouvert la porte à Rigobert, armé d'un bistouri, et celui-ci ne se l'imagine pas autrement qu'en proie à des instincts sanguinaires. Aussi c'est par le docteur qu'il termine sa tournée.

Mais nous n'en sommes pas là. Ce qu'il y a de plus urgent, c'est la revanche aux billes. C'est pourquoi, son petit sac noir en bandoulière, il se dirige vers le presbytère : Gaspard Belrave l'y a devancé. On se serre les phalanges, puis, pour avoir les mouvements plus libres, on se déboutonne. Il y a une boue épaisse, il a plu toute la nuit. Mais, de leurs souliers ferrés, ces deux messieurs raclent soigneusement la place et Rigobert, s'étant débarrassé de son sac qu'il jette à terre sans précaution, car il est pressé de commencer la partie, les deux adversaires s'alignent.

Ah mes amis! Pour une revanche, c'est une belle revanche! En cinq minutes, Rigobert a rattrapé ses trente billes et, comme l'appétit vient en mangeant, il y a ajouté une notable partie de celles de Gaspard, dont les poches se vident.

Celui-ci, nerveux, dépité, agacé de perdre, au moment où



Rigobert va lui gagner encore une partie, crie de toutes ses forces :

— V'là m'sieu Lestampille.

M'sieu Lestampille, c'est le receveur des postes. D'un bond Rigobert est debout; il happe la courroie de sa sacoche qui, mal fermée, s'ouvre sous la secousse et les six dépêches s'éparpillent sur le sol, dans la boue gluante. C'est du propre!

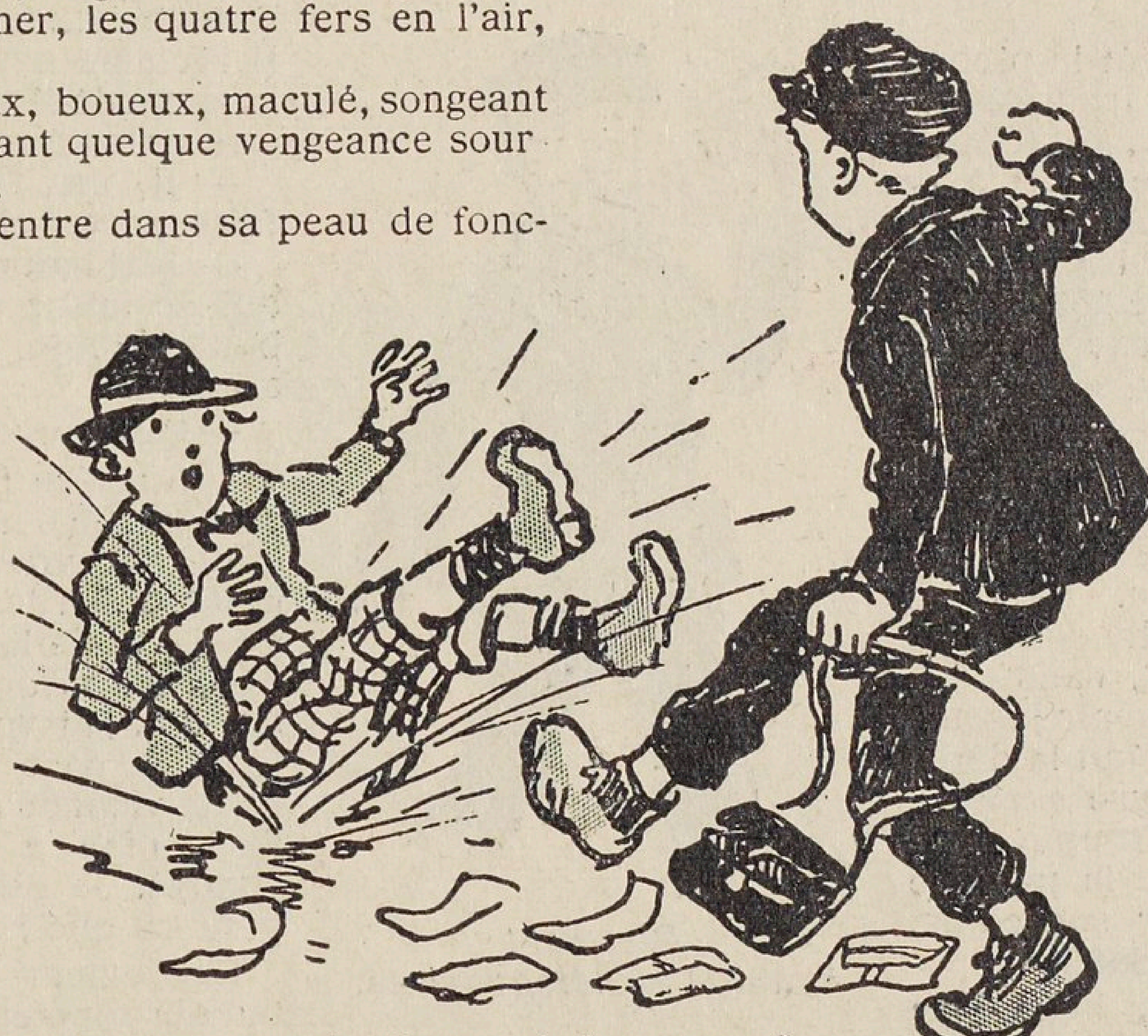
Gaspard se tient les côtes :

— C'est une blague! glapit-il à travers des accès de rire.

Ah! c'est une blague!... Furieux, Rigobert, d'un vigoureux coup de poing, l'envoie se promener, les quatre fers en l'air, dans une grande flaque d'eau.

Il se relève en maugréant, piteux, boueux, maculé, songeant à la correction paternelle et méditant quelque vengeance sour noise, comme il en est coutumier.

Le facteur du télégraphe, lui, rentre dans sa peau de fonctionnaire pour constater hélas, après avoir ramassé les dépêches, qu'elles sont dans un état lamentable. A l'aide de son mouchoir généreusement imbibé de salive, il les débarbouille soigneusement... Quelle veine, ça s'en va... Oui, ça s'en va très bien, ça s'en va même trop bien, parce que les adresses s'en vont en même temps... On ne distingue plus que des jambages confus : Comment se tirer de là? Pour une vilaine affaire, c'est une vilaine affaire! Diable? Quel bonheur qu'il ait relevé sur son carnet les noms des destinataires des dépêches... mais le difficile c'est de distinguer ces noms-là sur les bandes des enveloppes. Voyons, il faut essayer.



Rigobert envoie Gaspard dans une flaque d'eau.

D'abord le baron de Pont-à-Mousson... Ça doit être celle-là, il reste les traces d'une adresse longue. Sans hésiter, avec son stylo à 3 fr. 50, il la rétablit... Celle-ci ensuite. Il lui semble distinguer un T et un D. Elle est évidemment pour M. Testard. Successivement, selon des probabilités, il inscrit, toujours avec son stylo, sur les dépêches décolorées les noms de Mlle Sépiat, du colonel Hérisson, de M. Petitbouc et du docteur Ratenbois... Et maintenant à la grâce de Dieu! A grandes enjambées, il se dirige vers le manoir du baron.

Celui-ci attend un télégramme avec une fiévreuse impatience. Voici pourquoi. Il a chargé son cher ami le vicomte de Plagoussé d'aller demander la main de Mlle Hermencia de la Sapinière. Et ce télégramme ne vient pas. Pour une bonne raison, c'est que là-bas, à Ramassis-sur-Saône, où habite Hermencia et où s'est rendu le vicomte, l'entrevue n'a pas été favorable. Oh, non point que Mlle Hermencia ne veuille pas du baron pour époux. Au contraire, elle a été séduite par sa moustache en crocs et son toupet en coup de vent, mais c'est son papa qui n'a point accueilli la demande. — On n'est pas pressé d'annoncer les mauvaises nouvelles et le vicomte a fini par télégraphier tardivement ces simples mots : « *Le singe résiste.* » Le singe, c'est M. de la Sapinière père.

Voilà le télégramme que le baron de Pont-à-Mousson aurait dû recevoir, et voici celui que Rigobert remet à son valet de chambre : « *Oui, accourez!* »

Accourez! Ah ce n'est pas long! M. le baron, en quelques instants, s'est équipé. Sa valise d'une main, son parapluie de l'autre, il prend le train pour Ramassis-sur-Saône et dans le wagon s'abandonne à des rêves délicieux. Pendant ce temps, le petit facteur continue sa tournée.

Il se dirige vers la demeure du colonel Hérisson. Si le planton Bernuchu est là, il y aura du bon. Rigobert aime le biscuit de soldat et Bernuchu lui en donne. Chouette, c'est lui qui le reçoit et il en récolte la moitié d'un.

Le colonel, lui aussi, attend sa dépêche avec impatience. Il a une passion, bien dangereuse il est vrai, mais invétérée. Il joue aux courses et c'est un ami de Paris qui lui expédie des tuyaux. Aujourd'hui il a une somme d'argent assez ronde dont il peut disposer et il voudrait jouer à bon escient. Il compte sur le renseignement de l'ami, si bien documenté. Mais l'ami aujourd'hui n'est pas encourageant et il a télégraphié. « *Mauvaise opération — rien à faire.* » — Seulement, ce n'est pas cette dépêche que reçoit le colonel des mains de Bernuchu qui l'a reçue des mains de Rigobert, c'est celle-ci : « *Forcez sur Chinchilla!* »

Chinchilla, c'est le nom d'un cheval qui n'a jamais gagné, d'une vraie rosse... Enfin, du moment que l'ami le recommande, comme il est très compétent, il faut jouer Chinchilla et il donne des ordres, pour qu'on mette sur Chinchilla une somme rondelette.

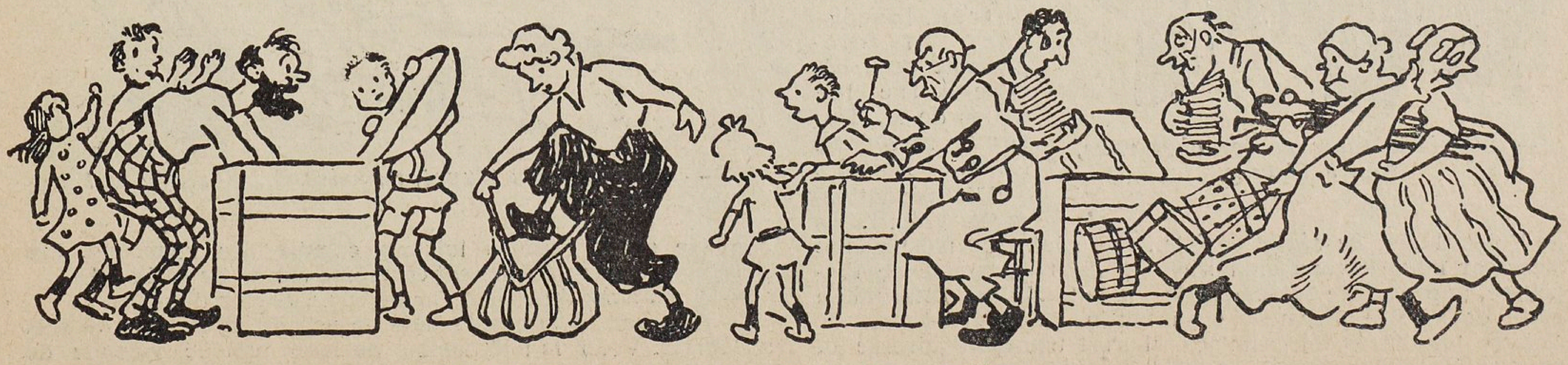
Et, fort satisfait de sa décision, songeant à des bénéfices fantasmagoriques, il s'en va, en faisant le moulinet avec sa canne, chez ses amis Petitbouc.

Que se passe-t-il dans cette maison? Quel remue-ménage! Le grand-père maternel en oublie sa goutte et cloue une caisse, la grand'mère paternelle secoue ses rhumatismes et trotte à travers les pièces en traînant des cartons à chapeau. La grand'tante sourde trimbale une demi-douzaine de parapluies. Les deux grands-oncles, atteints de rhumes de cerveau chroniques, emplissent une malle d'innombrables mouchoirs.

Les cinq enfants Petitbouc, Boby, Tototte, Riquette, Lulu et Gégène jouent à cache-cache au milieu de cette effervescence. Que se passe-t-il? interroge le colonel.

Il se passe qu'on se prépare à partir au bord de la mer et c'est pour cela qu'on emballe avec tant d'ardeur. On avait chargé le cousin Bigorneau, qui habite Port-aux-Moules, de trouver et de louer une villa. Or, le jeune Rigobert Troupin, il y a une heure à peine, est venu apporter uue dépêche qui contenait ces mots pleins de promesses. « *Tout va bien, venez vite.* » Ah! ça n'a pas été long. On s'est mis immédiatement aux préparatifs de départ. C'est une fièvre joyeuse dans toute la maison et le grand-père goutteux, qui est plutôt sombre à l'ordinaire, chante à tue-tête : « Malbrough s'en va-t'en guerre! »

Le fâcheux de l'histoire, c'est que la dépêche envoyée par le cousin Bigorneau n'est pas celle qu'ont reçue les Petitbouc. Ce Bigorneau est un vieil égoïste, qui ne se soucie pas de fréquenter durant l'été avec une famille aussi nombreuse et qui l'obligerait à des dépenses. Pas de ça, Lisette! Il a attendu que tous les logements de Port-aux-Moules fussent loués et il a rédigé ce télégramme : « *Rien à louer, inutile de vous déranger.* »



La famille Petitbouc fait ses malles.

N° 23

Ce télégramme-là s'est aussi trompé de destination sous l'inspiration fantaisiste de Rigobert et est allé troubler la parfaite sérénité de Mlle Sépiat qui en attendait certainement un autre de son maître et protecteur, le grand peintre Hindigot, membre de tous les jurys possibles. Il avait formellement promis à Mlle Sépiat que son tableau *Dame blanche dans la nuit noire* aurait une médaille d'argent. C'est cette bonne nouvelle qu'espérait fermement la chère demoiselle et on pense qu'il lui est particulièrement dur de lire une pareille phrase sur le papier bleu traditionnel : *Rien! inutile de vous déranger.*

Car il avait été convenu qu'aussitôt la récompense officiellement accordée, elle irait à Paris savourer l'ivresse du succès. Eh bien! Mlle Sépiat ira quand même. Elle lui dira son fait à ce malotru d'Hindigot, à cet être sans goût et à tous ses collègues imbéciles du jury qui n'ont pas su apprécier à sa juste valeur une toile aussi talentueuse que cette *Dame blanche dans la nuit noire.*

Quand elle s'y met, elle n'est pas commode, Mlle Sépiat, et le maître Hindigot passera un mauvais moment quand elle aura franchi la porte de son atelier! Pourtant, le digne homme ne mérite pas une pareille algarade. Bien au contraire. Il a fait obtenir la médaille convoitée à son amie, non seulement d'argent, mais d'or, et télégraphiquement il l'a conviée à venir jusqu'à lui. *Oui, accourez.* Voilà ce que portait la dépêche du maître Hindigot. Mais à l'heure actuelle, grâce à cet animal de Rigobert Troupin, elle repose dans la poche intérieure de la jaquette du baron de Pont-à-Mousson, sur son cœur, alors qu'il roule vers Ramassis-sur-Saône.



Rigobert brandit un télégramme.

Pendant ce temps, M. Testard, honorable commerçant comme nous l'avons dit et pour préciser tailleur-fourreur, se morfond derrière son comptoir. Ceci demande une explication. La veille on lui a proposé une affaire superbe. Cinq cents peaux de loutre du Canada, mille de taupes, deux mille de chinchilla et enfin douze cents mètres de singe en franges. Une affaire considérable, comme on voit, trop considérable même pour M. Testard qui ne peut débourser d'un coup la grosse somme nécessaire. Il faut donc choisir, mais quoi? Loutre? Taupe? Chinchilla ou singe? Que portera-t-on de préférence, l'hiver prochain. Dans ces conditions, pour se bien renseigner, il a écrit à son fils qui est installé à Paris et bien placé pour s'enquérir de la mode future en le priant de répondre par dépêche. C'est cette dépêche qu'il a hâte de tenir et c'est en l'espérant qu'il broie du noir.



— Je vais le faire porter chez vous, tout à l'heure.

Enfin, la porte du magasin cède sous une poussée vigoureuse, le timbre retentit bruyamment et Rigobert fait son entrée, brandissant un télégramme qu'il dépose entre les mains de M. Testard rasséréné. Enfin... Enfin!... Il l'ouvre hâtivement. Voici l'avis de Testard fils, *Le singe résiste...* Ou plutôt ce n'est pas le sien, car nous savons qu'il s'agit là du télégramme de Plagoussé, appréciant sévèrement M. de la Sapinière refusant la main de sa fille Hermencia au baron de Pont-à-Mousson. Comme les autres télégrammes, il s'est trompé d'adresse et en réalité celui qu'avait expédié Testard fils : *Forcez sur chinchilla* s'en est allé au colonel Hérisson et a eu des conséquences que nous n'ignorons pas.

Et il en résulte que Testard père, confiant dans la sagacité de son fils, achète immédiatement les douze cents mètres de singe en franges.

Ah! saperlipopette, il y a de quoi perdre la tête, rien qu'en racontant tout cela. Et ce n'est rien, auprès de l'état d'âme de ceux qui sont mêlés à cet imbroglio.

Quelque temps après le passage de Rigobert, dans ce même magasin de M. Testard, arrive le docteur Ratenbois... Il est essoufflé, tant il a marché vite... Il réclame avec volubilité le pardessus qu'il a commandé il y a tantôt quinze jours et qui doit être prêt depuis hier.

— Il l'est, lui répond M. Testard, je vais le faire porter chez vous, tout à l'heure.

— Ah! tant mieux... tant mieux! fait le docteur, qui se laisse choir sur un siège, les yeux en boule de loto. J'ai bien assez de contrariétés par ailleurs.

— Que vous arrive-t-il donc, mon cher docteur?

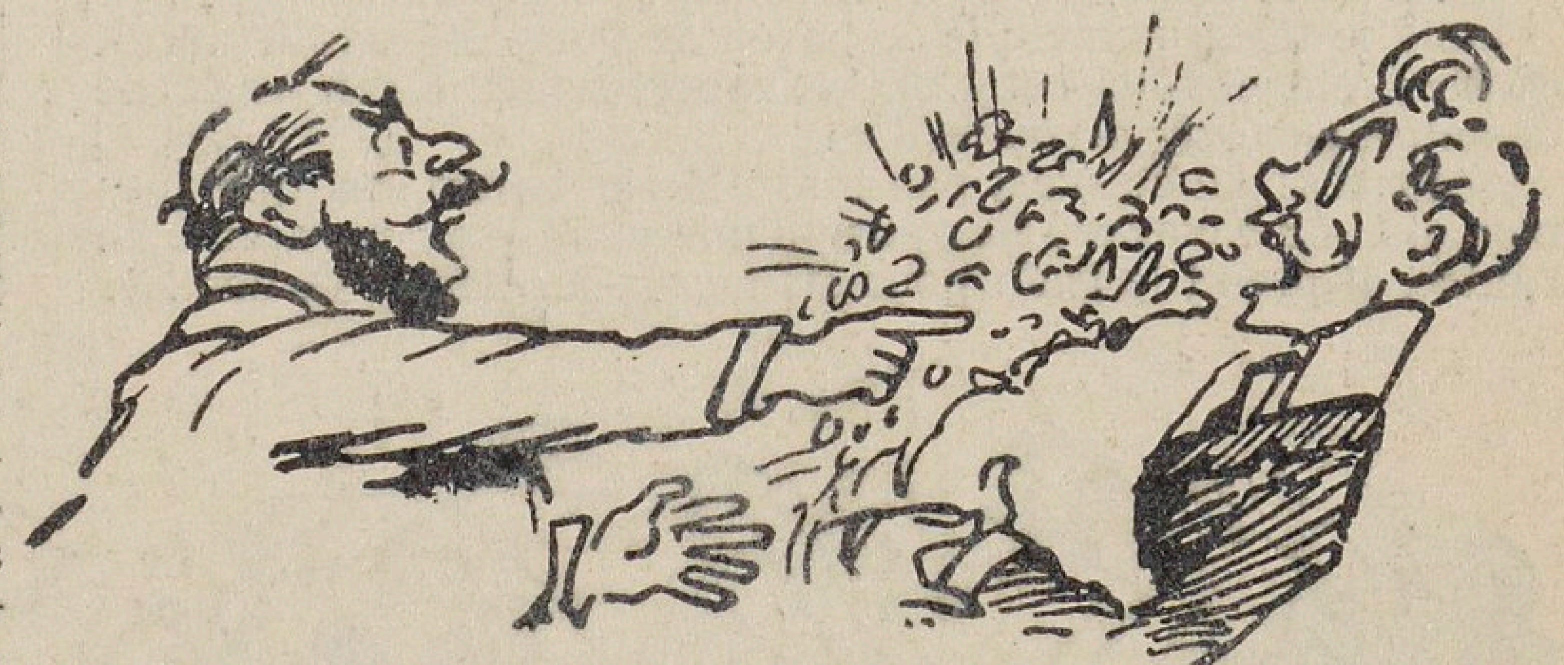
— Ne m'en parlez pas. Vous connaissez mon ami le juge d'instruction Codenmain. Vous savez qu'il fut gravement malade, qu'on l'a transporté à Bordeaux dans une clinique... Que les médecins de là-bas n'y voyaient goutte dans son cas... Alors on m'a appelé. J'ai un bon diagnostic, moi j'ai vu clair et je l'ai opéré il y a trois jours et ça a très bien marché... Figurez-vous qu'on vient de me télégraphier : *Mauvaise opération, rien à faire...* Je suis excessivement ennuyé. Je pars ce soir pour Bordeaux. C'est pour ça que j'ai besoin de mon pardessus.

Le docteur Ratenbois quitte le magasin du tailleur-fourreur courbant de plus en plus le dos sous la fatalité, qui dans la circonstance est représentée encore une fois par cet hurluberlu de Rigobert. Le télégramme *mauvaise opération, rien à faire,* il était pour le colonel Hérisson, amateur du pari aux courses, et le prévenait que, ce jour-là, il y avait lieu de s'abstenir, alors qu'à vrai dire, ce juge Codenmain, opéré par le docteur Ratenbois, en excellente voie de guérison, lui avait mandé ces simples mots : *Tout va bien, venez vite.* Il avait envie de le serrer dans ses bras pour lui exprimer sa reconnaissance. Ah! bien oui, ce désir exprimé en langage télégraphique avait rejoint la famille Petitbouc, qui, elle, s'était hâtée de rejoindre le cousin Bigorneau à Port-aux-Moules.

Avant de raconter ce qui advint dans cette localité maritime à cette nombreuse et estimable tribu, procédons par ordre et revenons au baron de Pont-à-Mousson que nous avons laissé, roulant en chemin de fer vers Ramassis-sur-Saône.

Là, après un rapide déjeuner à l'hôtel et une toilette des plus soignées, redingote noire et gants beurre frais, portant dans ses bras joints un immense bouquet, il se présente chez M. de la Sapinière. Un larbin glabre l'introduit au salon et va ensuite l'annoncer à son maître.

Quelle n'est pas la stupéfaction du baron de voir celui-ci faire irruption dans le dit salon, les sourcils en accent circonflexe et les regards luisants comme des charbons. Ces paroles hostiles s'échappent en même temps de sa bouche.



— Vous avez du toupet, monsieur!... Sortez d'ici!

— Vous avez du toupet, monsieur... Sortez d'ici.

— Comment! Comment! Mais on m'a dit d'accourir, je suis accouru... Voici le télégramme de mon ami le vicomte de Plagoussé.

— On s'est moqué de vous, monsieur! Encore une fois, sortez...

Comme le baron abasourdi ne s'exécute pas assez vite au gré de M. de la Sapinière, il le prend par les épaules et le pousse dehors avec son bouquet, sans égard pour la redingote et les gants beurre frais.

Heureusement qu'à cette minute même, Hermencia, qui, dans une pièce voisine, avait entendu la conversation, s'interpose entre son père et celui qu'elle veut pour époux et qu'à force de supplications elle finit par toucher l'auteur de ses jours qui consent à ce qu'il refusait tout à l'heure. Pour celui-là au moins, le quiproquo finit bien.

Pour Mlle Sépiat aussi, après cependant un incident fâcheux par rapport à maître Hindigot, le grand peintre, qu'elle est venue réclamer à Paris, malgré qu'il lui ait fait savoir qu'il était inutile qu'elle se dérangeât.

Mon Dieu oui, elle est arrivée chez lui au moment où il en sortait. Nul être au monde n'est plus irascible qu'un artiste déçu dans ses ambitions. Alors Mlle Sépiat, n'écoutant que son dépit, s'est précipitée sur le maître, et dans sa colère a osé... on a vraiment peine à le croire, a osé lui enfoncer son chapeau mou sur les yeux, d'un coup de poing savamment appliqué. Il lui est même entré jusqu'au cou.



Le chapeau lui entre jusqu'au cou.

Aveuglé, stupéfait, le maître a eu beaucoup de peine à ôter son couvre-chef et quand il a enfin aperçu Mlle Sépiat devant lui, plus cramoisie que jamais, il s'est borné à dire, tristement :

— Je ne me serais jamais attendu à un pareil traitement de la part d'une personne à qui je viens de faire obtenir une médaille d'or. Voyez, mademoiselle.

En même temps, il a tiré de sa poche un journal qu'il a tendu à Mlle Sépiat, où étaient énumérées les récompenses du salon. Il a bien fallu se rendre à l'évidence.

Et tout s'est expliqué, Mlle Sépiat a été prise d'une crise de nerfs à son tour quand elle a su que le vrai télégramme à elle destiné s'exprimait ainsi : *Oui, accourez...*

Finalement, le maître Hindigot et la vieille fille sont tombés dans les bras l'un de l'autre, comprenant bien qu'il y avait eu erreur dans la transmission, mais ne s'expliquant ni pourquoi, ni comment. Ils n'étaient pas dans le secret de Rigobert.

La famille Petitbouc non plus, et vous verrez qu'il en résulta pour elle les pires inconvénients. Reprenons les choses, s'il vous plaît, au point où nous les avons laissées, en ce qui les concerne, c'est-à-dire au moment où ils font leurs paquets pour partir à Port-aux-Moules.

Cette opération terminée tant bien que mal, M. et Mme Petitbouc, leur cinq enfants Boby, Tototte, Riquette, Lulu et Gégène, le grand-père maternel, la grand'mère paternelle, la grand'tante et les deux grands-oncles s'entassent d'abord dans un omnibus du chemin de fer, puis dans un compartiment de troisième classe où ils passent une nuit sans sommeil et une journée torride. Le soir du lendemain ils arrivent à Port-aux-Moules absolument fourbus. Ils pensaient trouver à la gare le cousin Bigorneau. Personne. Ils s'informent de son logis. On le leur indique, ils s'y rendent à la queue leu leu, ayant laissé leurs colis à la consigne.



Rigobert, groom du baron.

Le logis est hermétiquement clos. Ils carillonnent et recarillonnent tant et tant, que les voisins en bonnet de coton et furieux apparaissent aux fenêtres d'à côté.

— Si ça a du bon sens de faire un pareil vacarme... Il n'est pas là, m'sieu Bigorneau... Il est en voyage...

O douleur! O rage! O désespoir! Parbleu! nous savons bien qu'il a télégraphié : *Inutile de vous déranger* et que la dépêche : *Tout va bien, venez vite* n'était pas pour les Petitbouc, mais le monstre a poussé la prudence jusqu'à s'absenter, dans le cas où sa parenté, malgré son avertissement, serait venue quand même.

Elle est venue en effet et le résultat le plus clair, c'est que n'ayant pas trouvé la porte du cousin ouverte, elle est obligée de coucher à la belle étoile, sur la grève, parmi les crabes et les pieuvres... Horreur! Comment voulez-vous faire autrement, tous les hôtels sont pleins, archi-pleins et il n'y a plus une villa à louer. Ils n'ont qu'une ressource : c'est de retourner chez eux, dare-dare. Ce qu'ils font non sans peine. Ça n'améliore pas la goutte, les rhumatismes, la surdité et les rhumes de cerveau des membres les plus vénérables de cette auguste famille Petitbouc.

Seulement, vous pensez bien qu'il fallait tirer cette histoire au clair et que tous ceux qui avaient été victimes de ce méli-mélo de dépêches ne furent pas sans se plaindre à l'administration, la sacro-sainte ad-mi-ni-stra-tion!

Au docteur Ratenbois, qui, le cœur ulcéré, avait fait un déplacement à Bordeaux pour y apprendre que son client Codenmain allait le mieux du monde, à Mlle Sépiat, qui avait calomnié et battu son bon maître Hindigot, au colonel Hérisson dont le poil était de plus en plus hérissé depuis qu'il avait perdu la forte somme sur Chinchilla, à M. Testard, qui avait acheté du singe en franges, alors qu'on n'en porte plus, à M. Petitbouc qui avait fait en vain la dépense lourde d'un voyage à Port-aux-Moules, il fut répondu poliment et gravement, par M. Lestampille, receveur des postes et télégraphes que *l'Etat n'est soumis à aucune responsabilité à raison du service de la correspondance privée par la voie télégraphique.*

Et il ajouta, la bouche en cœur :

— Au surplus, vous pouvez vous en assurer, c'est écrit sur les dépêches.

Quant au baron de Pont-à-Mousson, il fut le seul à ne pas réclamer. S'il eût reçu le télégramme qui lui était destiné, il fût resté chez lui, tandis qu'en se rendant à Ramassis-sur-Saône il obtint, par sa belle prestance, que Mlle Hermencia de la Sapinière implorât l'auteur de ses jours et le fît revenir de son refus.

C'est pourquoi, quand l'enquête à laquelle se livra M. Lestampille eut démontré que tout le mal venait de l'étourderie du jeune Rigobert Troupin, qui fut dégommé immédiatement, il le prit à son service comme groom. Ne lui devait-il pas son bonheur!

Les autres, au contraire, lui devaient des taloches et des horions. Ils ne se firent pas faute de l'en combler, à l'occasion.

FLIP.



UN DRAME DANS UN VESTIBULE

Obligés d'habiter Paris, M. et Mme Pavot, qui étaient d'humeur paisible, occupaient un appartement dans une maison bourgeoisement habitée et située dans un coin tranquille de Passy. Ils avaient même eu la chance de trouver à se loger dans une impasse très large, le long d'un square, où il ne venait presque jamais de voitures, et encore moins de promeneurs. On y rencontrait les locataires des immeubles ou leurs amis, toutes personnes raisonnables et d'allure correcte et posée.

Un jour qu'ils revenaient de leur promenade quotidienne dans les jardins du Trocadéro, M. et Mme Pavot sont stupéfaits d'apercevoir dans leur rue, juste en face de leur porte, une foule attentive et compacte.

Qu'est-ce que cela pouvait bien être?

Ni des chanteurs, ni des camelots. C'était expressément défendu.

— Un accident, peut-être? suppose Mme Pavot.

— Il ne passe pas de voitures dans notre rue, fait logiquement remarquer M. Pavot.

— Il faut pourtant rentrer chez nous, déclare Mme Pavot. Nous avons suffisamment pris l'air.

Et elle entraîne vivement son mari.

Ils passent d'un air assuré, de l'allure de locataires regagnant leur domicile, devant la foule des curieux qui tenaient toujours les yeux fixés sur la porte de l'immeuble. C'était une belle porte, du reste, de fabrication moderne et ouvrant sur un vestibule luxueux, avec un escalier grandiose et une superbe lampe suspendue en fer forgé.

M. Pavot passe le premier et ne remarque d'abord rien d'anormal. Sa femme le suit. Mais elle n'a pas plutôt pénétré dans le vestibule qu'elle pousse un cri. Et, d'un doigt tremblant, elle montre un objet en l'air. M. Pavot suit la direction de ce doigt qui tremble, et ce qu'il aperçoit lui arrache à son tour une exclamation de stupeur.

Au superbe lustre en fer forgé du vestibule, un homme est accroché par son pantalon. Il n'est pas mort, puisqu'il agite les bras et les jambes. Mais il doit horriblement souffrir dans cette étrange position. Et puis, si jamais l'étoffe de son pantalon cédait, ce qui, avec la déplorable qualité des draps actuels, était dans les événements possibles, c'était la plus dangereuse des chutes sur les dalles du sol.

Comment et pourquoi cet individu était-il accroché là-haut? Mystère. C'était, en tout cas, un homme fort bien habillé, vêtu d'une redingote noire, et qui avait même encore sur la tête son chapeau haut de forme!

A ce moment passe vivement, devant les époux Pavot tremblants et atterrés, un étranger à la maison. M. Pavot l'interpelle, lui montrant la victime suspendue par le fond de sa culotte :

— Voyez, monsieur, c'est affreux, c'est criminel...

— Ne vous en faites pas, répond tranquillement l'inconnu, c'est un huissier.

Et il s'empresse de sortir.

— Un huissier ! s'écrie M. Pavot avec une généreuse indignation. Mais c'est un homme comme un autre.

Mme Pavot, qui est la méfiance même, constate :

— Cet inconnu est parti bien vite. C'est sans doute lui le criminel. Il va rejoindre ses complices et il laisse là ce malheureux qui souffre et dont la culotte va peut-être céder! Allons chercher une échelle.

— Tu n'es pas folle! proteste sagement M. Pavot. De quoi aurions-nous l'air? D'avoir trempé dans cette criminelle histoire.

— Avertissons la concierge.

— Ça ne servirait à rien, elle est incapable de prendre une résolution énergique, affirme M. Pavot.

Et il ajoute, avec un geste noble et décidé :

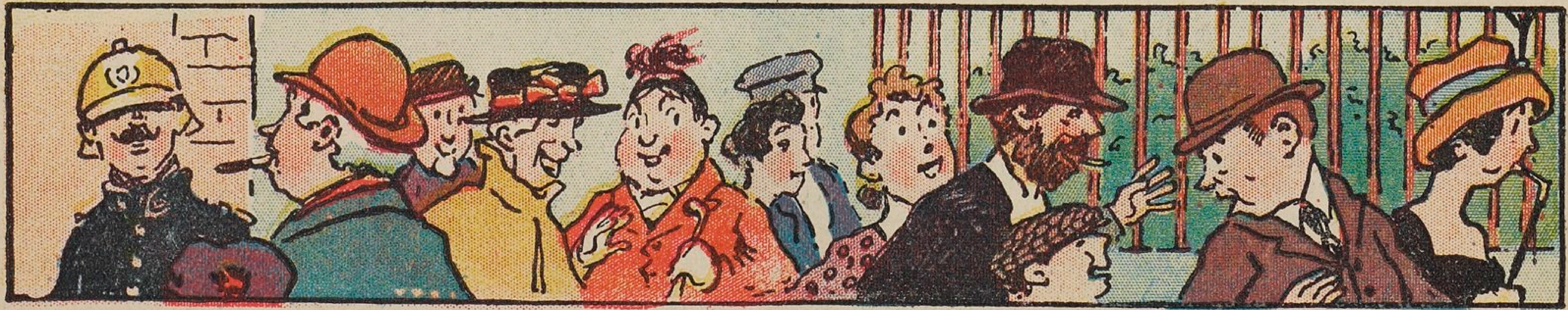
— Je vais téléphoner moi-même aux pompiers !

Et M. Pavot s'élance dans la loge de la concierge où était le téléphone. Trois minutes après, on entendait des coups de trompe bruyants et saccadés. C'étaient les pompiers qui arrivaient à toute vitesse dans l'impasse.

Avant que M. Pavot ait pu intervenir, l'inconnu de tout à l'heure sort de la foule et explique aux pompiers qu'il n'y a aucun accident à craindre. L'homme accroché dans le vestibule est bien un huissier... mais un huissier de comédie. Et ce n'est pas par le fond de sa culotte qu'il est suspendu, mais par un fort crochet en fer, solidement fixé à une ceinture, le tout adroitement dissimulé sous la redingote.

Et le metteur en scène Vitontourne — car c'était lui — remercie les pompiers d'avoir ajouté au scénario un peu de mouvement et d'imprévu, pendant que M. et Mme Pavot regagnent leur domicile, l'air piteux et conspués par la foule amusée.

HENRI PELLIER.



AU RESTAURANT



— Garçon ! ! !



... Nous voudrions déjeuner.



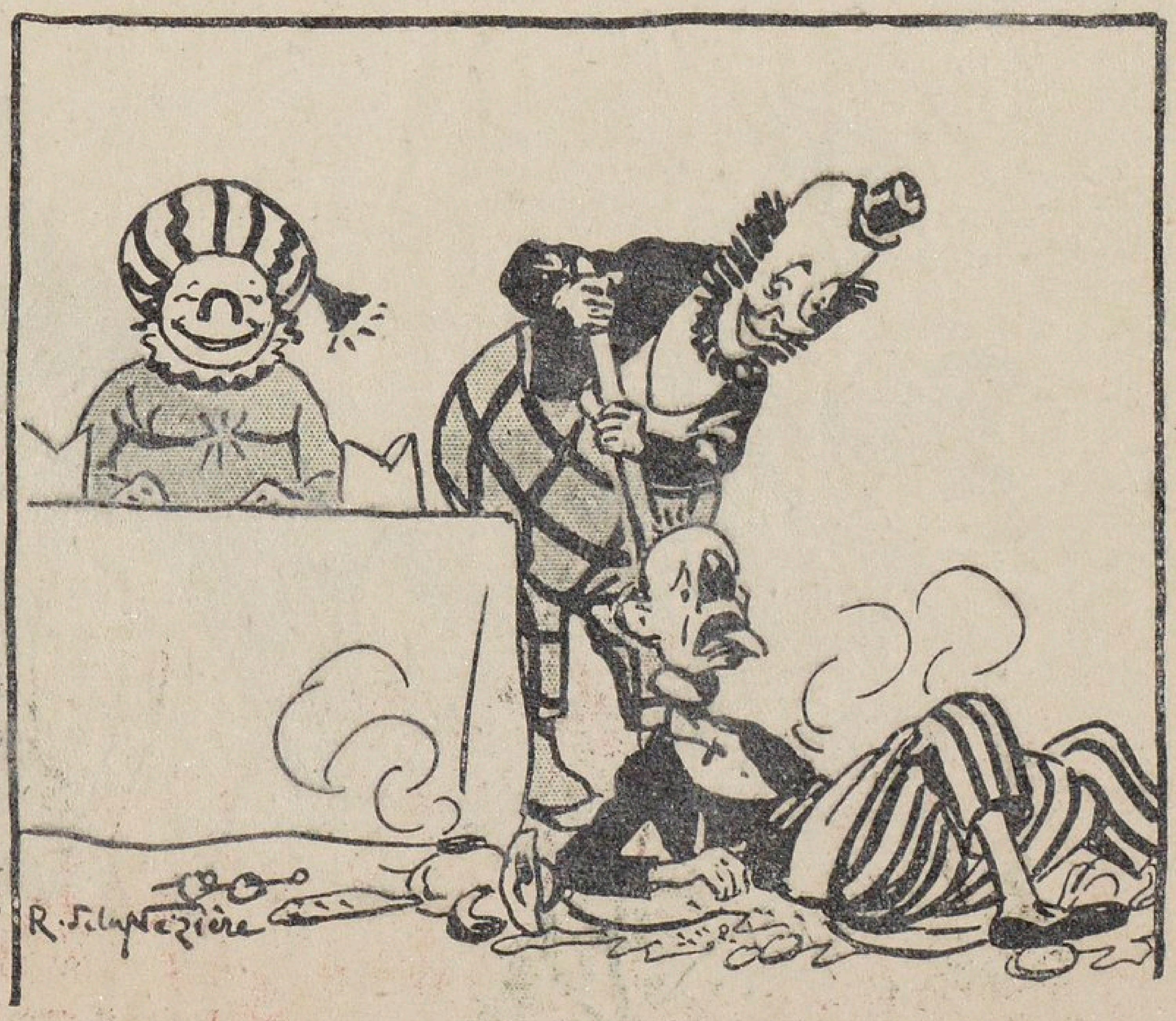
— Je reviens à l'instant prendre la commande de ces messieurs dames.



— Garçon, j'oubliais de vous dire...

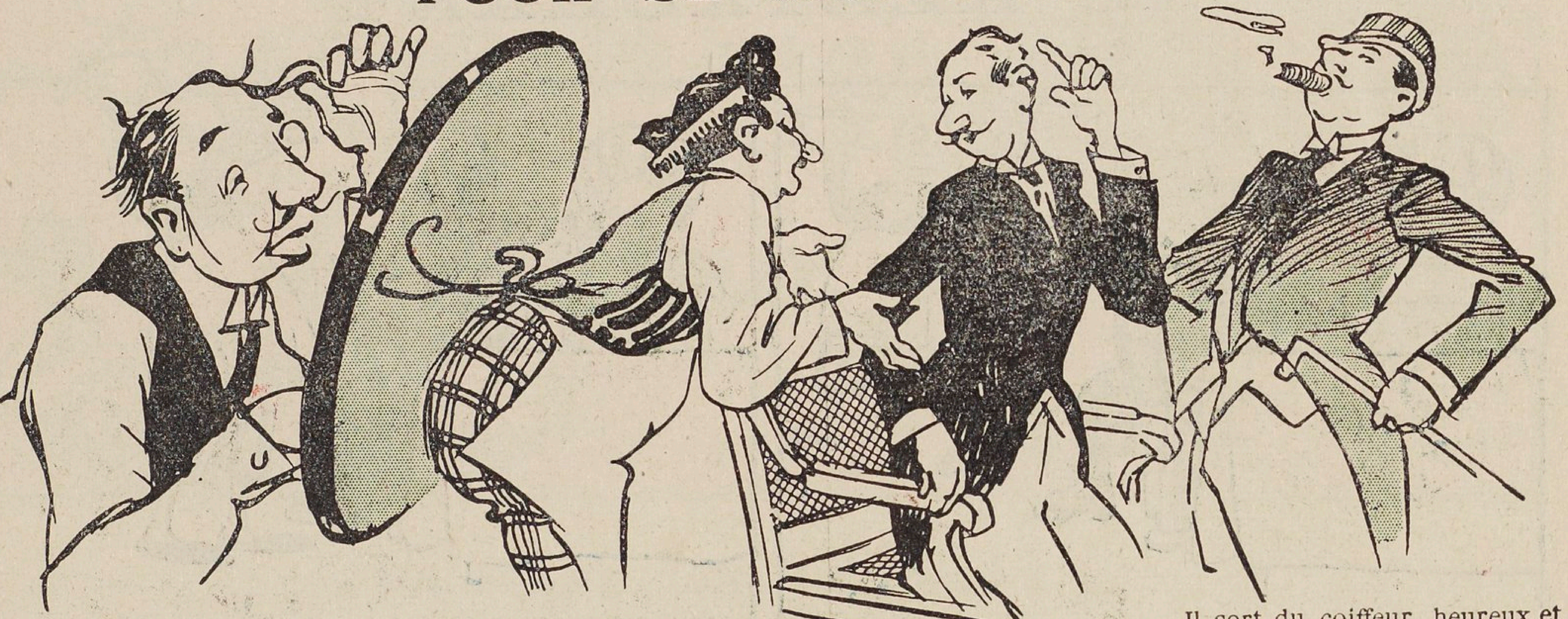


... que nous n'étions pas pressés...



... servez d'abord vos clients.

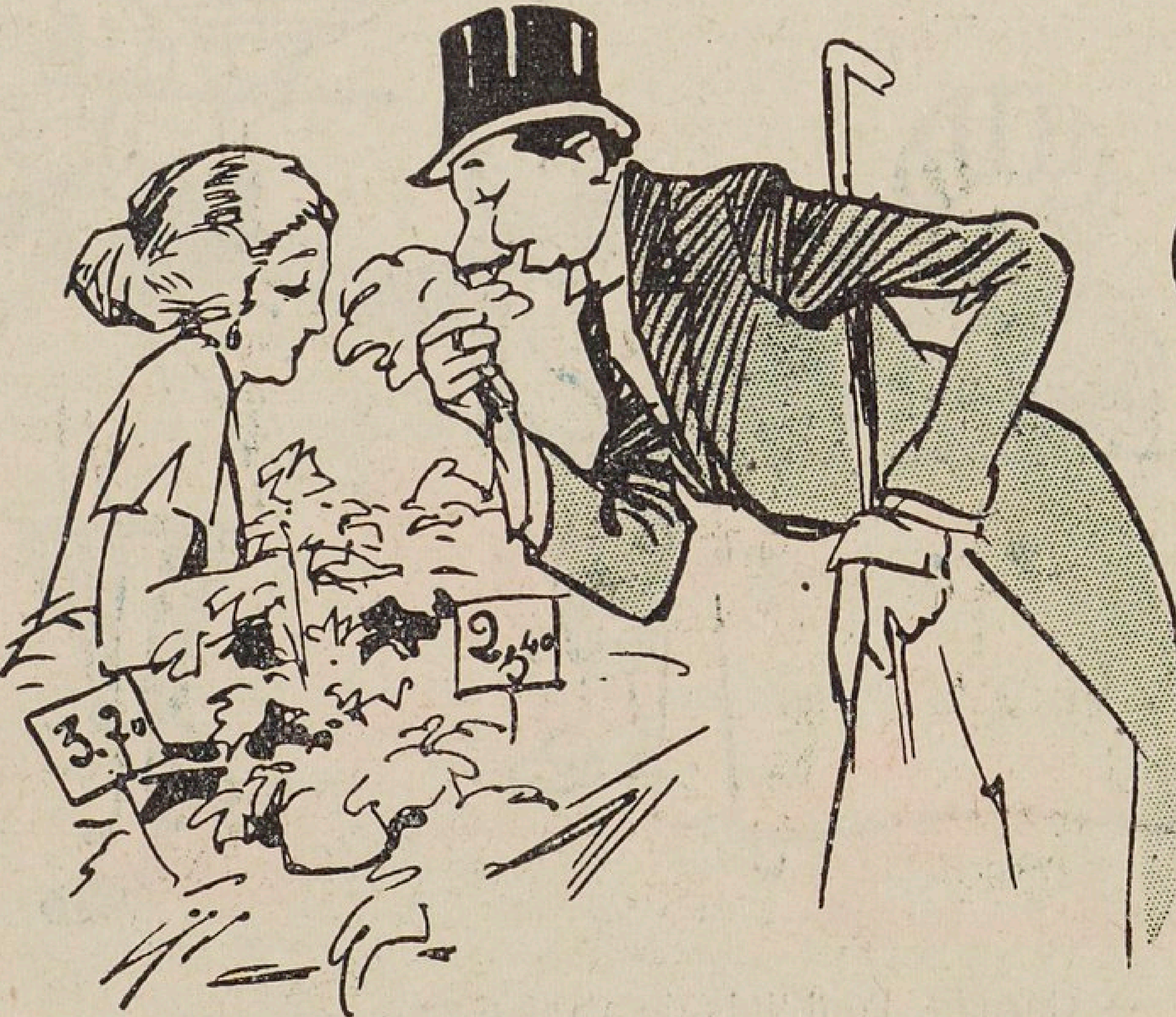
POUR SE RAJEUNIR !



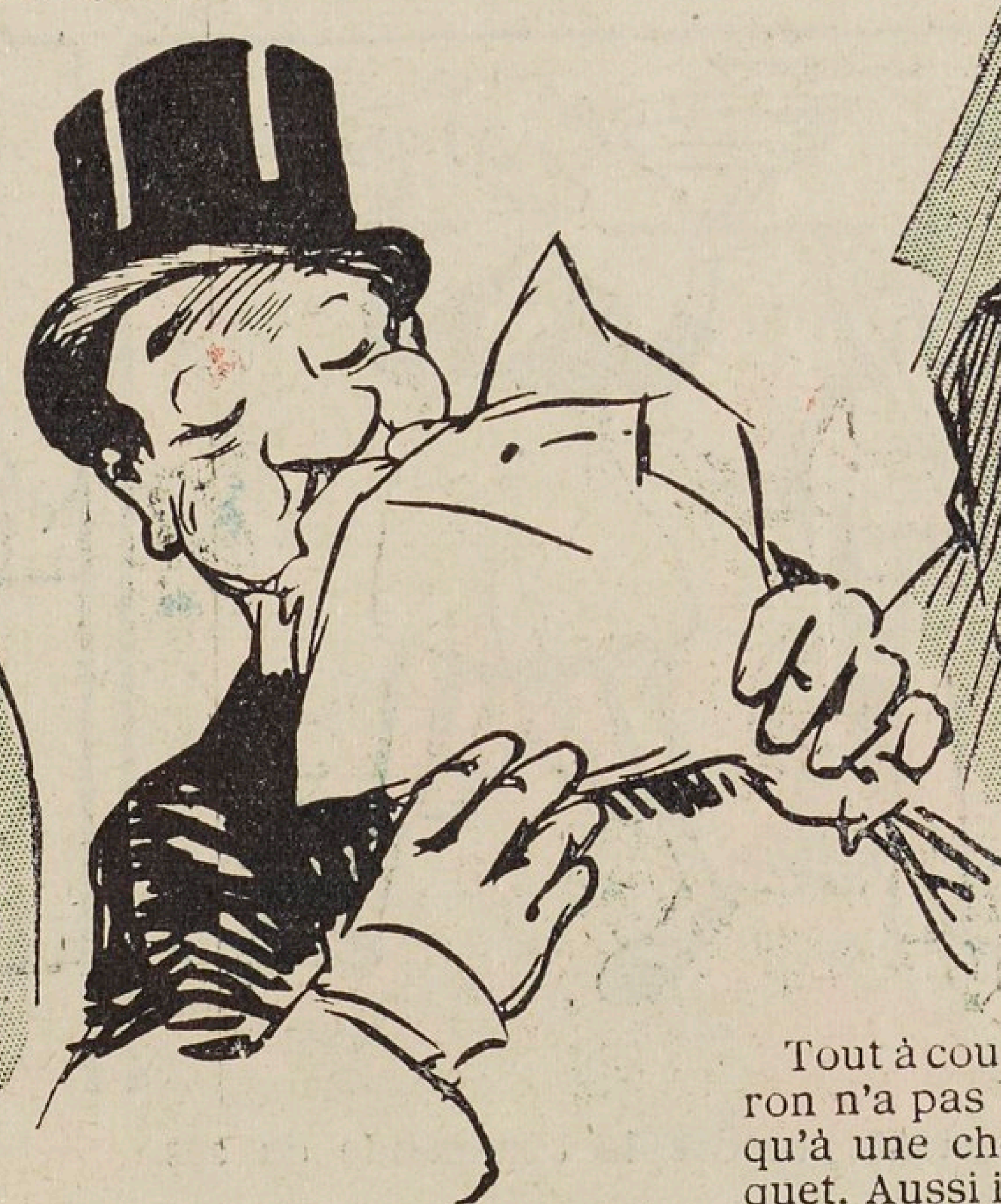
Arthur Potiron est fiancé, mais il se trouve un peu vieux, car quelques cheveux blancs ont fait leur apparition.

Aussi se rend-il chez le coiffeur qui va le rajeunir au moyen d'une teinture noire.

Il sort du coiffeur, heureux et rajeuni...



... et s'approche d'une fleuriste...



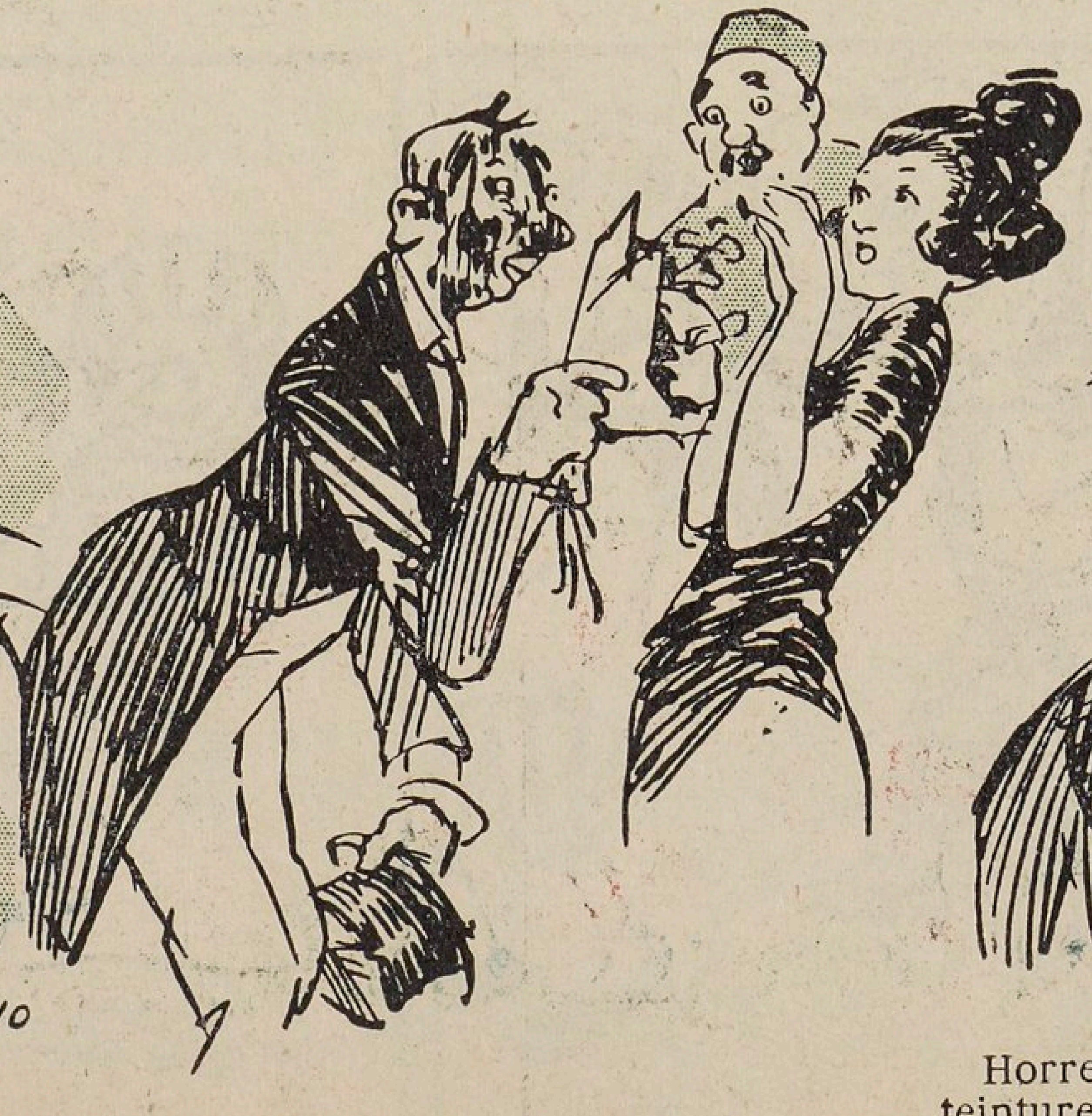
... où il achète un joli bouquet.



Tout à coup, la pluie le prend, Potiron n'a pas de parapluie. Il ne songe qu'à une chose, à garantir son bouquet. Aussi il retire son couvre-chef.



... et protège son bouquet avec celui-ci.



Puis il prend une course folle et enfin arrive chez sa fiancée.



Horreur ! La pluie a fait couler la teinture ; les cheveux sont redevenus blancs, mais la figure est d'un bougnat.

Le Cirque Kutzleb

par

NORBERT SEVESTRE



TROISIÈME PARTIE

RÉSUMÉ DES DEUX PREMIÈRES PARTIES. — Le cirque Kutzleb, dont la troupe se compose de la famille du même nom, père, mère, fils et filles, et de quelques autres « artistes », comme la jeune et belle Bohémienne Rita, le petit clown Franz, surnommé « Franzoze » par dérision, et le vieux ventriloque Fridolin, dit « Frido », n'a eu que des déboires à Mayence, où il était venu s'installer. Ces déboires sont imputables aux singes Casimir et Polykarp, deux facétieux macaques qui se font un malin plaisir de la chasse aux casquettes. Tenu pour responsable de leurs sottises, Franz, déjà en butte aux persécutions des Kutzleb, s'est aliéné définitivement son patron, le gros Bilibald, tout le type du forain patibulaire et de la brute allemande. Et un sergent français, s'étant interposé, le fils aîné de Bilibald, l'athlète Serenus, a provoqué ce trop chevaleresque protecteur. Mais, ayant engagé un combat de boxe avec lui, il n'a réussi qu'à se faire mettre « knock-out » dans les règles de l'art. — A quelque temps de là, un soir, Franz et Rita jugent bon de filer Serenus et ses cadets, Cornelius et Elogus, qui se sont déguisés en poilus et que le petit clown soupçonne de vouloir faire un mauvais parti au sergent. Malheureusement la filature n'aboutit pas. Favorisé par un temps de chien, l'équivoque trio réussit à dépister Franz et Rita. Et, dès le lendemain, le cirque quitte Mayence sans tambour ni trompette, pour passer en Allemagne non occupée... Un an s'écoule. Puis Bilibald s'avise de ramener sa troupe en Rhénanie, à Coblence, cette fois. Mais il lui arrive une autre mésaventure. Kasimir et Polykarp, évadés de leur cage, lui chipent dans sa roulotte certaine précieuse cassette renfermant de vieilles coupures de journaux et autres papiers suspects, qui tombent entre les mains de Franz et de Rita.

Il n'essaya pas de l'interroger plus longuement. Tous deux étaient en froid, la jeune fille ne pouvant le souffrir à cause de sa brutalité et de son caractère sournois et vindicatif. Et, tant elle y mettait d'aisance et de naturel qu'il ne fut pas autrement frappé de lui voir quelque chose sous le bras. Sa cigarette presque consumée lui brûlait les doigts. Il en tira encore une bouffée, la jeta et, désœuvré, engourdi, fit craquer ses jointures.

— Je l'ai échappé belle, se disait cependant Rita, en regagnant la voiture des filles Kutzleb qui daignaient lui en réserver le plus mauvais coin.

Ces demoiselles dormaient encore et elle n'eut pas l'ennui de les déranger, sa « couëtte » se trouvant près de l'entrée, dans une espèce d'étroite alcôve. Elle glissa provisoirement le coffret sous son traversin. Elle ne prévoyait pas ce qu'il allait lui en coûter de ne pas l'avoir rendu sur l'heure à son propriétaire.

CHAPITRE XI

Histoire d'une fortune mal acquise.

Si quelque Sherlok Holmes, quelque subtil et génial policier chargé d'enquêter sur la disparition de ce coffret, était parvenu à reconstituer exactement les faits, il n'eût pas manqué de philosopher à perte de vue sur ce thème d'ailleurs banal : « Du danger des présomptions en matière d'instruction judiciaire. »

L'imbroglio, déjà passablement compliqué, acheva en effet de s'embrouiller quand la Frau Petronella, ayant éloigné la bohémienne, perquisitionna chez elle comme Herr Kutzleb venait de le faire chez Franz et Frido, et retrouva la cassette sous son traversin.

Mettez-vous à la place du couple. Ni Bilibald ni sa digne moitié n'avaient la moindre idée de l'étrange concours de circonstances qui aboutissait à accumuler les charges sur des têtes innocentes. Pour eux, la culpabilité de la bohémienne et du ventriloque s'avérait indiscutable. Ignorants du rôle qu'avaient joué dans l'affaire les sieurs Kasimir et Polykarp, ils ne pouvaient faire état que de leurs constatations. Or, n'accablaient-elles pas ceux-là mêmes qu'ils soupçonnaient déjà ? Comment eussent-ils pu imaginer la rocambolesque équipée des deux macaques s'évadant de leur cage et y rentrant, leur coup fait ?

En vérité, je vous le dis, le plus sagace détective du monde eût risqué de s'y perdre. Il lui eût fallu un prodigieux don d'intuition pour deviner les vrais coupables.

Aussi la Frau Petronella ne fit-elle ni une ni deux. Elle remit la cassette sous le traversin de Rita et rejoignit dare-dare son homme.

— Nous les tenons ! haleta-t-elle.
— Tu rapportes le coffret ?
— Non, mais je sais où il est, et d'une haleine elle s'expliqua.
Le front du colosse se plissait pendant ce court récit et son petit œil porcin, au dur éclat métallique, lançait des lueurs sauvages. Il articula, au prix d'un réel effort :
— Si nous les tenons, ils nous tiennent aussi, Petronella, tu oublies ça. Evidemment, ils se doutaient de quelque chose depuis Mayence et ils cherchaient des armes contre nous.
— Je suis de ton avis, mais rien n'est perdu, Bilibald. Nous sommes sur nos gardes, c'est l'essentiel.
— Conseille-moi. Il me semble que nous aggravons notre cas en leur laissant la libre disposition de mon coffret et de son contenu. Je tremble qu'ils ne fassent usage de certains papiers, où la justice verrait autant de pièces à conviction.
— Que ne les as-tu détruits ? objecta-t-elle.
— Oui, c'est vrai, ça aurait mieux valu. Mais pourquoi m'empêcher de le faire maintenant ? Nous devrions retourner chercher, moi, les articles sous la paillasse de Frido, toi, le coffret sous le traversin de Rita.
— Mauvaise tactique, Bilibald. Réfléchis bien. C'est le voleur volé, mais ce n'est pas l'ennemi hors d'état de nuire. Ils n'auraient plus tes papiers, soit ! Mais ils en ont pris connaissance et leur témoignage éventuel reste contre nous.
Herr Kutzleb eut comme un geste égaré :
— Nous n'en sortirons pas, gémit-il.
— Si, à condition d'être plus habiles que l'adversaire et...
— Et ? interrogea-t-il ardemment.
Tous deux s'étaient retirés dans leur roulotte pour y tenir ce nouveau conciliabule. Néanmoins la Frau Petronella hésita à livrer le fond de sa pensée. Elle eût préféré que son mari la devinât à demi-mot. Mais il était trop obtus pour ce genre d'exercice mental et elle fut obligée de lui mettre les points sur les i. Elle le fit du reste très prudemment, d'une voix réduite à un souffle et de bouche à oreille.
Que lui suggéra-t-elle au juste ?
Toujours est-il qu'après quelques objections, qu'elle eut tôt fait de réfuter, Herr Kutzleb en prit carrément son parti.
— Tu as raison, il n'y a pas d'autre ressource, acquiesça-t-il. Je nous sens épiés et surveillés depuis trop longtemps. Il faut en finir. Morte la bête, mort le venin !
— Et puis, au cirque, ricana la mégère, un accident est si vite arrivé !...
— Oui, fit-il, vite arrivé, c'est le mot, et entraînant des conséquences fatales pour peu qu'on en soigne la préparation.
La Frau Petronella lui mit la main sur la bouche.
— Tais-toi donc, bavard.
Il inclina la tête.
— Alors, c'est entendu ? reprit-il. Pas un mot à personne ?
— Sauf à Serenus, dont l'aide nous est indispensable.
— J'entends bien. Et ce sera pour quand, dis-tu ?
— Le plus tôt possible.
— Ce soir ?
— Si tu veux.
— J'aimerais autant, convint Bilibald. Les apprêts seront bientôt expédiés et, je te le répète, il faut en finir. Une fois débarrassé d'elle... je te promets que les autres ne feront pas long feu...
— Il aurait peut-être mieux valu les supprimer en bloc, murmura-t-elle, mais je n'en vois pas le moyen.
— Baste ! dit-il. Qu'est-ce que cela fait ? Il y aura deux accidents au lieu d'un, voilà tout. La guigne est tenace, chacun sait ça et qu'un malheur ne vient jamais seul, acheva-t-il avec un rire gras et épais comme sa bedaine.
— Tais-toi, mais tais-toi donc ! répéta-t-elle d'un ton vraiment anxieux, comme si elle redoutait quelque espion aux écoutes. On fait ce que l'on a à faire. Inutile de le crier sur les toits, Bilibald.
— Je ne le crie pas sur les toits non plus, Petronella.
— C'est tout comme et, si tu ne tiens pas mieux ta langue, je m'en tiens là, moi, n'ayant nulle envie de finir mes jours où tu sais. Parlons peu, parlons bien. Il faudrait décrocher le filet sans exciter des curiosités indiscrètes. T'en charges-tu ?
— Oui, avec Serenus, que je vais mettre au courant.
— A mi-mot, hein, et en douceur ?... Bon ! Et j'y songe, murmura la Frau Petronella, les yeux et les pommettes enfiévrées comme par le feu d'une diabolique inspiration. Si, au moment de l' « accident » (elle appuya sur le mot avec une insistance singulière), par une fatalité providentielle... (nouvelle pause destinée, semblait-il, à permettre à son lourdaud d'homme de bien saisir tout le sens de ses paroles), Frido et Franz se trouvaient sous la poche du filet ?
Il comprit l'insinuation.
— Fameuse idée, Petronella ! On ferait peut-être d'une pierre deux coups.
— Précisément et cela nous épargnerait la peine de nous creuser la cervelle pour trouver autre chose.



Et retrouva la cassette sous son traversin.

— Oui, dit-il, autant battre le fer pendant qu'il est chaud et j'ai grand'hâte de trancher aussi le cas de ces deux lapins-là.
Là-dessus, Herr Kutzleb s'en fut chercher son fils aîné, qu'il emmena sous un prétexte futile dans la grande tente du cirque. Elle était vide et un peu sombre, bien qu'il fît plein jour au dehors. Instruit des événements et rapidement stylé par son coquin de père, Serenus approuva le plan qui lui était soumis et qui était aussi simple qu'infernal.
Au cours de la soirée, la troupe, dont le programme, quoi qu'en prétendissent ses affiches, ne variait guère, devait reprendre entre autres « numéros » plus ou moins sensationnels le fameux « Saut de la Mort » si pompeusement annoncé, l'an précédent, en la bonne ville de Mayence. Ce saut, fort impressionnant ma foi, était exécuté par Rita, après quelques étourdissants exercices d'équilibre sur la corde. Ayant traversé une première fois dans toute sa longueur le câble aérien tendu très haut, sous le pinacle même du cirque, la jeune fille faisait un brusque saut périlleux en arrière qui la précipitait tourbillonnante dans le vide et qui l'eût abîmée soixante pieds plus bas, sans le filet protecteur où elle s'abattait et d'où elle rebondissait comme une balle élastique.
Pour les spectateurs, c'était quelque chose d'effrayant, qui donnait la chair de poule. En réalité, Rita ne courait aucun danger, car elle calculait soigneusement son affaire et tom-

bait au milieu du filet, qu'elle savait souple et solide. Mais que les mailles, préalablement affaiblies à cette fin, vinssent à se rompre sous le choc, et ce serait l'écrasement.

Telle était la monstrueuse spéculation des Kutzeb.

Le crime appelle le crime.

Coupables d'un premier meurtre, l'assassinat de ce malheureux sergent, que, par vengeance, Serenus et ses frères avaient traîtreusement assailli un soir de tempête, sur une place déserte de Mayence, et criblé de coups de baïonnette avant d'aller jeter son corps dans le Rhin, les misérables pensaient être assurés de l'impunité, grâce aux précautions qu'ils avaient prises pour dérouter la justice. En réalité, ils étaient à la merci de Rita, de Franz et de Frido qui, comme on sait, les avaient toujours soupçonnés de quelque mauvais coup et pour qui leur culpabilité ne devait pas faire l'ombre d'autres raisons encore que celles que nous avons dites, des raisons aussi graves et que voici.

Le gros coquin avait impudemment menti à Franz en lui donnant à croire qu'il était un enfant trouvé. « Enfant volé », aurait-il dû dire. Et volé dans des conditions qui rendaient mille fois plus exécrable son attitude envers ce petit, dont il se vantait d'être le bienfaiteur et dont il n'était que l'infâme persécuteur.

Cela datait de huit ans. A cette époque (1913), les Kutzleb avaient triste mine et rien ne faisait présager leur future opulence de gros forains. Equivoques roulottiers, dont l'antique véhicule, attelé d'un non moins antique bidet, n'avançait qu'en geignant et grinçant de tous ses essieux et de ses quatre roues, ils battaient les routes de France, chassés d'ici, refoulés de là, en butte à la suspicion et à l'aversion géné-



...préparait la tambouille.

d'un doute depuis qu'ils étaient en possession du coffret. Certes Bilibald et sa femme se trompaient en leur imputant le vol de leurs papiers. Ils ne se trompaient pas, ne pouvaient se tromper sur leurs intentions et ils ne voyaient de salut que dans la suppression de ces témoins gênants qui, de toute évidence, ne les ménageraient pas s'ils n'arrivaient pas eux-mêmes à s'en défaire. Et comment s'en défaire plus promptement et d'une façon moins compromettante que par le stratagème de la Frau Petronella? Que le filet truqué au préalable cédât sous le poids de Rita et que, selon l'atroce expression de cette mégère une « fatalité providentielle » fît qu'à ce moment Franz et Frido fussent sous l'appareil, est-ce qu'un seul spectateur du drame l'attribuerait à une autre cause qu'un accident fortuit quand, avec un désespoir de commande, Herr Kutzleb et les siens se précipiteraient au secours des victimes? L'une assommant les autres, il y avait des chances qu'elles y laissassent toutes trois leur vie. Au besoin, on veillerait à ce qu'elles ne s'en relevassent pas. Il fallait en finir, comme disait Bilibald. Plus de témoins, plus de dénonciations à craindre. Eux disparus, il lui serait facile de recouvrer ses papiers dont la perte l'avait affolé pour rales, ayant sans cesse maille à partir avec les gardes champêtres et les gendarmes. Las de tirer la langue et de ne manger que de la vache enragée, sauf quand il trouvait le moyen de tordre le cou d'un poulet au passage, Bilibald, qui n'avait encore ni bedaine, ni bajoues, ni triple menton et dont aucune chaîne de montre ne barrait le gilet loqueteux, était en quête de ce qu'il appelait un « bon coup », sans doute par antithèse. Il aurait pu travailler de son ancien métier de vannier ambulant, mais, de son propre aveu, il ne s'en sentait plus le courage et il s'en remettait à sa femme et aux aînés de ses fils et de ses filles, d'élever le reste de sa marmaille.

Enfin, un beau matin, l'occasion qu'il cherchait en vain depuis si longtemps se présenta d'elle-même. La roulotte, cahin-caha, venait d'abattre quelques lieues. Elle avait quitté Nancy vers l'aube et approchait de l'ancienne frontière franco-allemande, dessinée alors dans cette région par les méandres de la Seille. Il faisait doux et beau. L'automne semait ses roux et ses ors sur les magnifiques frondaisons de ces fameux coteaux qui, un an plus tard, au cours des luttes épiques du Grand-Couronné, allaient opposer aux masses

bavaroises une si solide barrière. Où était-elle au juste quand, vers le crépuscule, elle s'arrêta pour camper? Il me souvient d'un auteur dont j'ai toujours admiré la précision et qui, voulant donner à ses lecteurs une idée nette d'un site où se passait l'action de son roman, écrivait, avec tout le sérieux d'un clerc d'huissier ou d'un commissaire-priseur : « Une route nationale de France. Se détachant de cette route, un chemin de grande communication. Venant y aboutir, une belle allée de hêtres. Au fond de cette allée, un château. Dans ce château, une chambre. Derrière la fenêtre de cette chambre... » Mais est-il bien nécessaire de continuer? Bornons-nous à faire observer que, pour accéder au cadre de la scène qu'il nous faut décrire, la carriole des Kutzleb avait suivi un itinéraire identique; route nationale, chemin carrossable, rien n'y manquait, pas même l'allée classique des manoirs campagnards.

Précisément, c'est au déboucher de cette allée, sur le chemin même ou plutôt sur son accotement, que Bilibald fit halte avec sa « smalah ». Pas pour longtemps. Et tandis que Petronella, aidée de son aînée Fausta, qui avait déjà onze ans, préparait la « tambouille » de la famille, opération à laquelle s'intéressait toute sa marmaille dont les plus jeunes spécimens, Albinus et Apollonia, âgés respectivement de vingt-cinq et de treize mois, cabriolaient sur l'herbe d'une plate-bande, Kutzleb père — on ne disait pas encore « Herr Kutzleb — se disposait à opérer ce qu'il appelait une « petite reconnaissance » avec Serenus et Cornelius, dont les douze et dix ans étaient à bonne école, comme on va voir.

Tous trois, plus furtifs et plus silencieux que des ombres, se mirent à longer l'allée, vers le manoir, sous le couvert propice des basses branches qui retombaient presque jusqu'à terre. Ils jouaient de chance, ce jour-là, les Kutzleb. Par extraordinaire, la maréchaussée n'était pas à leurs trousses et, depuis Nancy, on ne leur avait pas demandé une seule fois leurs papiers. Aussi bien, Bilibald était-il à peu près en règle. On pouvait le faire « circuler ». On ne pouvait le « coffrer », à moins de le pincer en flagrant délit de maraude. Et, pour l'y pincer, il eût fallu Pandore en personne, car il ne s'aventurait jamais à la légère et n'opérait guère qu'à coup sûr.

C'est ce qui allait se produire cette fois encore. Il avait découvert ce manoir de loin. Et les parages étant retirés et déserts, il s'était dit, à part soi, que peut-être y avait-il quelque chose à faire. Si les lieux n'étaient pas habités, une visite domiciliaire pratiquée à la faveur d'un cambriolage promettait d'être plus ou moins fructueuse, attendu qu'il n'est pas de châteaux où ses pareils ne trouvent quelque butin. Mais s'ils étaient habités?... Eh bien, c'était à voir et, en ce cas encore, rien ne prouvait que le jeu n'en valût pas la chandelle; car, rassurés par la tranquillité de toutes choses, les hôtes ne devaient pas s'astreindre à un luxe excessif de précautions contre les voleurs.

Des précautions, ce sont surtout les malhonnêtes gens qui, d'ordinaire, jugent bon d'en prendre. A cet égard Bilibald ne se mettait jamais dans son tort. Ainsi, il portait sur lui un outillage en règle de chevalier de la pince, tout ce qu'il fallait pour crocheter une serrure, couper une vitre, scier un barreau, imposer respect à un trouble-fête, voire endormir la vigilance d'un trop zélé chien de garde. C'était un homme habile et consciencieux en son genre, ne laissant à désirer que sous le rapport de l'ardeur au travail ou de la moralité, défauts assez graves, à vrai dire. Encore ne boudait-il pas à l'ouvrage quand il s'agissait de forcer telle ou telle porte ou de fracturer tel ou tel tiroir. Ces besognes-là, que d'autres n'eussent faites qu'en rechignant, semblaient beaucoup lui plaire. Il s'y entendait comme pas un et, en un tournemain, venait à bout des pires difficultés.

Par lui dressés à cet art tout ensemble délicat et indélicat, ses fils et auxiliaires, Serenus et Cornelius, nonobstant leur extrême jeunesse, lui facilitaient beaucoup la tâche, en tâtant et déblayant le terrain avant qu'il ne s'y risquât et en faisant le guet pendant qu'il opérait. Agiles, robustes, hardis, ces enfants passaient partout et voyaient tout, entendaient tout, sans se faire voir ni entendre. Ils n'eussent pas fait honneur à un honnête homme, qui eût rougi d'avoir donné le jour à de tels sacripants. Mais étant tout le contraire d'un honnête homme, Bilibald ne se félicitait pas peu de leurs dispositions pour la maraude et la rapine. « Ils iront loin », pensait-il fièrement, avec sa vanité d'auteur. Loin, oui, très loin, si loin qu'un jour la distance parcourue devait les épouvanter, lui et eux.

Mais ils n'en étaient pas encore là, tant s'en faut. Et pour le moment de telles entreprises leur plaisaient presque autant que, sept ans plus tard, devaient plaire à Kasimir et Polykarp leurs fameuses expéditions de chasseurs de casquettes. Ils en goûtaient l'imprévu. Ils en aimaient jusqu'au danger. Surtout, ils en appréciaient le bénéfice. Généralement, cela ne rapportait guère, assez toutefois pour subvenir aux besoins de la famille pendant quelque temps et, quand toutes ressources venaient à manquer, ils en étaient quittes pour recommencer derrière le dos des gendarmes qui leur menaient la vie dure, sans les empêcher complètement d'exercer leur inqualifiable industrie.

Cependant, Bilibald commençait à se lasser de cette existence par trop précaire et vagabonde et, souvent, il déclarait à sa femme qu'il était prêt à tout pour en changer. A tout, sauf à une honnête conversion, s'entend. Il voulait bien « se ranger », mais après une « réussite » qui lui remplirait les poches et lui donnerait le moyen de faire figure dans le monde. Sa grande idée était de monter un cirque. Imaginer est bien. Exécuter est mieux. Or, Bilibald possédait peut-être les éléments d'une bonne troupe en sa nichée de garçons et de filles. Il n'avait pas de capitaux. « Eh bien, j'en aurai! Se jurait-il. Et, alors en avant, la grosse caisse! J'achète une tente, des roulottes, du matériel, des bêtes. Je recrute du personnel et je gagne gros comme moi. »

Stimulé par ces ambitieuses visées, il se sentait particulièrement en forme ce soir-là. Quelque chose lui disait qu'il abordait le tournant décisif de sa carrière de malandrin et que, s'il pouvait se faufiler dans ce manoir, il n'en reviendrait pas les mains vides. Dès qu'il s'en fut approché suffisamment, il détacha ses fils en éclaireurs. Serenus et Cornelius mirent quelque temps à remplir leur mission. Même sur la fin, Bilibald, accroupi au creux discret d'un fossé, se prit à frissonner légèrement dans sa niche. Il avait entendu des abois et il appréhendait un échec. Quelques minutes s'écoulèrent encore avant le retour des deux gamins. Puis, au soulagement de leur brigand de père, ils reparurent en catimini.

— Eh bien? interrogea-t-il.

— Ça va, dit Serenus.

— Le chien?

— Il ne jappera plus.

— Tu crois qu'il a bouffé tes boulettes?

— Je l'ai vu les flairer, expliqua le jeune chenapan. Moi, il ne m'a pas éventé, car j'étais à contre-brise. C'est le gosse de la maison qui jouait avec lui. Il m'embêtait assez, ce gosse, avec ses jeux et ses cris. Mais on est venu le chercher dans la cour et on a mis le chien à la niche.

— Il y a beaucoup de monde, là-dedans?

— Non. Une dame, la mère du petit, je crois, et deux ou trois domestiques.

— Trois, précisa Cornelius.

— Pas plus? demanda Bilibald. Tu es certain?

— Oui, papa. Quand le chien a eu ses boulettes, je me suis glissé dans la cour et j'ai fait le tour de la place. J'y ai même pénétré par une fenêtre qui donne par derrière, au rez-de-chaussée. Elle n'est pas bien fermée. Il suffit d'en pousser le battant. C'est la fenêtre d'un salon où il y a des meubles et des tableaux dont... je ne te dis que ça. Je suis allé à la porte écouter, et je l'ai ouverte. Elle donne sur un grand palier...

— Le vestibule, veux-tu dire? Bon! Après?

— Ce vestibule dessert d'autres pièces : cuisine, salle à manger, un second salon encore plus beau que le premier. Les domestiques étaient tous trois dans la cuisine et la dame dînait avec l'enfant dans la salle à manger.

— Tu les as vus, les domestiques?

— Oui, il y a un vieil homme, une vieille femme et une bonne.

— Les gardiens du manoir et quelque femme de chambre, murmura Bilibald... Continue, Cornelius.

— La dame n'est pas restée longtemps à table. Elle a sonné la bonne pour l'aider à monter coucher le gosse, qui s'était endormi, le nez dans son assiette.

— Il a quel âge, ce marmot?

— Trois ans peut-être.

— Comme Barbara?

— Oui, tout au plus. Je les ai suivis en haut...

— L'escalier part du vestibule?

— Oui, papa. Et les chambres de la dame et de son fils sont au premier.

— Ils ne couchent pas dans la même?

— Non, mais elles sont contiguës et la porte de communication reste ouverte la nuit, je crois.

— Et les domestiques, où couchent-ils, eux?

— A l'étage au-dessus.

— Ça me paraît franc, dit Bilibald. Allons-y!

Ils y « allèrent », en effet, et l'expédition réussit au delà des espérances du gredin et de ses rejetons.

Quand ils rallièrent leur campement, très tard dans la nuit, les poches de Bilibald étaient bourrées de bijoux, de billets de banque, de pièces d'or et d'argent. De plus, il portait dans ses bras une petite forme inerte : l'enfant même de la châtelaine qu'il venait de dévaliser.

Il ne craignait pas que le pauvre petit se réveillât prématurément, car tout de suite il lui avait appliqué un tampon d'ouate chloroformée sous les narines, traitement qu'il avait également infligé à sa mère avant de fouiller les tiroirs où il devait trouver son butin. Quant aux domestiques, ils n'avaient rien entendu. Le bandit savait s'y prendre et eût donné des leçons à plus d'un « rat » d'hôtel.

Mais qui fut stupéfaite, ce fut Petronella lorsqu'il lui confia l'enfant. Elle s'était endormie, elle aussi, de guerre lasse, comme le reste de sa marmaille.

— Tu roupilleras demain, ma vieille, lui dit Bilibald, après l'avoir secouée sur son grabat. Tiens, charge-toi de ça.

« Ça », c'était le petit châtelain. A quel mobile le drôle avait-il obéi en le ravissant à l'affection des siens, c'est ce qu'il n'est peut-être pas sans intérêt de dire ici.

CHAPITRE XII

Suite de la même histoire.

Quand Bilibald, merveilleusement informé de la disposition des aîtres, s'était introduit à son tour dans la place sans coup férir et sans redouter d'être pris lui-même à revers, puisque ses fils faisaient le guet et que, le chien, drogué, était réduit à l'impuissance, il n'avait d'autre idée en tête que de rafler ce qu'il y pourrait trouver en fait d'argent liquide ou de menus objets aussi faciles à monnayer qu'à emporter. Il ne songeait nullement à un rapt quelconque. Mais l'occasion fait le larron. Mis en goût par la réussite même de ses fouilles et voyant cet enfant à sa merci, il s'était livré spontanément à ce calcul :

Cette femme est riche. Tout le prouve : ses bijoux, son argent, comme l'intérieur où elle vit. Voici quelques lettres à son nom et à celui de son mari, qui, je le vois, se trouve momentanément éloigné d'elle pour une raison que j'ignore. Si je lui prends son fils, il n'est pas de sacrifices qu'elle ne consente pour le ravoir. Ainsi, je me réserverais une poire pour la soif.

Il n'en fallut pas davantage pour le décider et c'est ce qu'il expliqua à sa femme qui ne comprenait pas que, chargés de famille comme ils l'étaient — six garçons et six filles, presque tous en bas âge ! — ils s'encombrassent d'une treizième bouche à nourrir.

— Treize, mauvais compte, persista-t-elle à dire, même après cette explication.

— Tu radotes, répliqua-t-il. Quand je ferai chanter le père et la mère et qu'ils abouleront de la galette, tu ne trouveras pas le compte si mauvais.

— Prends garde qu'ils ne commencent par te faire arrêter, Bilibald.

— Que tu es donc timorée ! fit-il avec mépris. T'imagines-tu, d'aventure, que nous allons attendre l'enquête de messieurs les gendarmes pour mettre la frontière entre eux et nous ? Ne t'ai-je pas toujours dit que mon intention était de rentrer en Allemagne dès que nous serions en fonds ? Nous y voilà. En route donc et vogue la galère !

— On n'attend pas le petit jour ?

— Non, par exemple. Elle n'est pas loin, la frontière, mais je ne respirerai qu'après l'avoir franchie.

— Le contrôle est sévère, va-t-on nous laisser passer ?

— Pourquoi pas ? Est-ce que mes papiers ne sont pas en règle et un bon Allemand n'a-t-il pas le droit de rentrer dans son pays ?... Allons, trêve de verbiage, coupa Bilibald. Flanque-moi ce marmot au « pieu » et aide-moi à atteler. Serenus et Cornelius n'en peuvent plus. Ils ont bien travaillé, tu sais. Qu'ils se reposent aussi. Pour nous, il n'y a pas de fatigue qui tienne. Il faut filer tout de suite.

— La jument va la trouver mauvaise. Elle a déjà vingt kilomètres dans les pattes.

— Elle a fait une bonne pause et, au besoin, nous pousserons à la roue.

Peu après, sous la nuit doucement étoilée de septembre, la guimbarde démarrait et rebroussait chemin vers la grand'route.



Quand ils rallièrent leur campement...

Celle-ci menait au village lorrain d'Array-et-Han qui, dédoublé depuis le funeste traité de Versailles, présentait l'étrange particularité d'être coupé par la frontière comme par la Seille, avec laquelle elle se confondait, ainsi que nous l'avons déjà dit. D'une part, côté français, Array, devenu indépendant de Han ; d'autre part, côté prussien, Han, devenu indépendant d'Array. En deçà donc de l'étroite et paisible petite rivière qu'un agile sauteur eût franchie d'un bond et dont un ponceau reliait les berges, une population de nationalité française, une municipalité républicaine, un poste de douane pavoisé du tricolore. Au delà du pont, une population germanisée de force, une municipalité impériale, un poste de douane écussonné de l'aigle noir. Et pourtant ces malheureux villageois ne formaient qu'une seule et même famille. Ils n'avaient qu'une âme et qu'un cœur, comme ils continuaient de n'avoir qu'une église, celle d'Array, et la religion les liait, comme le sang et l'intérêt. Mais le frère voyait son frère sous l'uniforme et le drapeau ennemis. Ils avaient beau avoir la même mère, ils n'avaient plus la même patrie. Entre eux, tels des fantômes surgis des eaux vaporeuses de la Seille, trois grandes ombres sinistres se profilaient : Guillaume Ier, de Moltke, Bismark. Ici s'ouvrait à vif la plaie de la Lorraine pantelante et saignante. Et pour faire cesser cette monstrueuse anomalie, cette criante iniquité, cette féroce injustice imposée au vaincu, il allait falloir une autre guerre dix fois plus acharnée et plus terrible que celle de 70, mais qui, Dieu merci, n'aboutirait pas comme elle à l'apothéose du casque à pointe.

Cette seconde guerre n'avait pas encore éclaté, en cette fin d'été de l'an de grâce 1913, lorsque, vers l'aube, la roulotte des Kutzleb s'engagea dans l'unique rue d'Array, aux vieilles maisons lorraines cintrées de grands porches, coiffées d'ardoise et flanquées de ces belles granges dont la charpente abrite toujours quelque chat-huant. Justement l'un de ces nocturnes, au vol alourdi par une chasse fructueuse, regagnait son asile en battant bruyamment des ailes. Et il passa si près de l'attelage que la jument, prenant peur, fit un écart.

— Une chouette ! dit la supertitieuse Petronella. Pourvu qu'elle ne nous porte pas malheur, Bilibald !

— Tu radotes ! grogna celui-ci.

Néanmoins, il n'était pas très tranquille non plus, craignant il ne savait quoi, une brusque apparition des gendarmes ou une question trop indiscrète des douaniers français. Mais non. Les douaniers français virent passer avec indifférence cette vieille guimbarde et les douaniers allemands, qui l'arrêtèrent un moment, se contentèrent de jeter un coup d'œil à l'intérieur. Cela dénotait une telle misère et sentait si mauvais qu'ils n'eurent garde d'insister. Ils avaient bien envie pourtant de refouler ces indésirables en France, mais Bilibald exhiba ses papiers de citoyen allemand et ils lui livrèrent passage.

Au réveil de l'enfant volé, les poteaux frontières étaient loin. La roulotte campait à nouveau sous de frais ombrages, au bord d'un chemin discret. Et, quoi qu'il arrivât, les auteurs du rapt n'avaient plus rien à craindre de la justice française. Tranquillement, Bilibald recensait son butin. Outre les bijoux de la châtelaine, dont il se promettait de se défaire peu à peu, il était en possession de cinq ou six mille francs.

— Ce n'est pas le Pérou, dit-il à sa femme, mais il y a le gosse.

— Tu comptes le rendre contre une somme de ?...

— Pas si sot, ricana-t-il. Je ne suis pas de ceux qui tuent la poule aux œufs d'or.

— Mais, objecta-t-elle, si tu ne leur rends pas leur fils, ces gens-là se refuseront à subir tes exigences ?

— Tu crois ça, toi ? Nous verrons, Petronella, nous verrons bien.

Le coquin avait raison. Maître chanteur émérite, il sut tourner la difficulté et, selon son mot, « faire pondre la poule » à diverses reprises. Il avait le nom et l'adresse des infortunés parents. Il leur écrivit que, s'ils lui envoyaient cinq mille francs poste restante, à Metz, en billets de banque et sous pli cacheté, ils recevraient des nouvelles de leur petit. Sinon, jamais ils ne rentendraient parler de lui. Il les avertissait en outre que, s'ils tentaient de « tricher », c'est-à-dire de porter plainte aux autorités allemandes, il arriverait malheur à l'enfant.

La menace produisit son effet. Par retour du courrier, Bilibald reçut les cinq mille francs exigés. Mis en appétit par cette aubaine, il récrivit bien, comme il l'avait promis, mais en termes évasifs, se contentant d'assurer à ses correspondants que le petit allait on ne peut mieux et qu'il le leur ramènerait peut-être un jour, s'ils se montraient « bons princes ». Suivait une nouvelle demande d'argent, avec prière instante d'y répondre sous un nom d'emprunt, à une autre adresse. Bref, redoublant d'audace et d'exigences, il réussit à leur extorquer encore une quinzaine de billets de mille. Il ne lui en fallait pas davantage pour réaliser son ambition. Il acquit donc le nécessaire, après avoir changé ses francs en marks, et s'improvisa directeur de cirque, sans se dessaisir de son otage qu'il tenait toujours à la déclaration de guerre.

A ce moment, comprenant qu'elle n'arriverait à rien par ce système, la malheureuse mère s'était rendue aux instances de son mari qui, d'emblée, avait deviné le jeu du bandit et inclinait à porter plainte. La justice française, saisie enfin de cette plainte, s'était adressée elle-même à la justice allemande, qui peut-être eût fait le nécessaire sans la tragique rupture du 4 août 1914. Du coup l'affaire se trouva classée. Les autorités du Reich avaient d'autres soucis en tête que de rechercher le coupable, d'autant que tout ce qu'on savait de lui n'équivalait pas à grand'chose.

Au lendemain du rapt, en effet, quand la châtelaine s'était réveillée, la tête lourde et l'estomac soulevé de nausées, ses domestiques, qui venaient de constater d'une part la mort du chien, d'autre part la disparition de leur jeune maître, en étaient réduits aux conjectures sur les circonstances mêmes du drame. Il fut avéré également qu'il y avait eu vol. Mais quels étaient les voleurs ? D'où venaient-ils ? Où s'étaient-ils enfuis avec l'enfant et le produit de leur expédition criminelle ? Ils avaient disparu sans laisser d'indices susceptibles de mettre la police sur leurs traces. Personne n'avait vu venir la roulotte. Personne ne l'avait vue partir. Bref, on n'y comprenait rien.

Le père de l'enfant, un officier en garnison à Nancy, accourut sur les lieux dès qu'il fut au courant des faits. Il réconforta sa femme dont le désespoir était navrant. Il stimula le zèle des bonnes gens du pays qui se livraient à une battue en règle des bois environnants. Il fit mettre en campagne gendarmes et inspecteurs de la sûreté. Peine perdue. On lui signala bien le passage d'une roulotte à Array le lendemain matin du rapt, mais cette roulotte avait roulé depuis lors et on ne pouvait la pourchasser au delà de la Seille. D'ailleurs rien ne prouvait que ses propriétaires fussent mêlés, de près ou de loin, à l'affaire.

Le lieutenant de Bellefontaine — ainsi s'appelait l'officier — ne fut à peu près fixé qu'au reçu de la première demande d'argent de Bilibald. Encore est-il que le bandit ne se livrait pas, opérant sous le couvert d'un pseudonyme et lui écrivant de Metz où il ne pouvait le relancer, les autorités militaires allemandes interdisant formellement l'accès de cette ville à tout officier français. C'est pourquoi, ébranlé par les supplications de sa femme qu'affolaient les termes de cette lettre comminatoire, il se résigna à subir les conditions du bandit. Et puis la guerre vint pour lui aussi et il dut rejoindre son régiment, toutes affaires cessantes.

Qu'était-il devenu dans l'effroyable tourmente qui avait balayé tant d'hommes et dispersé tant de familles ? D'ailleurs, la guerre finie, en admettant qu'il s'en fût tiré, n'était-il pas trop tard pour rouvrir l'enquête ? Où étaient passés ces braves douaniers d'Array qui lui avaient fourni jadis un vague signalement des roulottiers suspects ? Quoique resté aux mains des nôtres, le village n'était plus qu'une ruine et si l'un d'eux avait survécu par miracle aux hécatombes de ces quatre années de luttes, comment, après tant de tueries et de catastrophes, se souviendrait-il d'un banal incident comme le passage de cette carriole vagabonde, un matin de septembre 1913 ?

Le coupable, lui, avait échappé à la mobilisation comme à la justice, en raison de son âge et de sa nombreuse progéniture. Quant à la victime, Jean de Bellefontaine, alias Frank, tout court, on sait qu'il la faisait passer pour un enfant trouvé. Les premiers jours, le pauvre petit avait réclamé sa mère à cor et à cri. Puis, peu à peu, une sorte de morne résignation avait succédé à ce violent chagrin. Il faut dire que Bilibald et sa femme s'employaient de leur mieux à le calmer. Ils ne traitaient pas alors leur jeune auxiliaire comme un paria, mais comme quelqu'un qui mérite d'être ménagé. D'autre part, celui-ci ignorait complètement le genre d'aventure qui lui était arrivé pendant que sa mère et lui se trouvaient sous l'influence d'un narcotique. Ils l'avaient donc belle à lui conter force histoires. Ils n'y manquaient pas, ni de lui prodiguer d'hypocrites consolations, en sorte que tout finit par s'embrouiller dans cette jeune tête. A pareil âge, si la mémoire est vive, elle n'est guère fidèle. Au bout de quelques mois, longs pour lui comme des années, le pseudo Frank ne se rappelait même plus ses origines. Adapté à son nouveau milieu, il avait perdu jusqu'au souvenir de l'ancien.

La guerre eût été moins clémente aux Kutzleb s'ils n'avaient obtenu l'autorisation d'émigrer en Suisse dès le début, avec armes et bagages. Ils avaient un excellent matériel tout battant

neuf. Ils avaient une moins bonne troupe, mais elle pouvait s'améliorer avec le temps. Enfin, il leur restait suffisamment d'argent pour tenter fortune dans un pays que sa neutralité même allait enrichir, alors que ses voisins, tous en lutte, s'appauvrissaient.

Le calcul se trouva bon. Le cirque Kutzleb prospéra. Il prospéra si bien qu'à l'armistice Bilibald était à la tête d'un capital considérable qui lui ôtait tous soucis immédiats et à venir. De plus ses enfants étaient virtuellement élevés. Même les derniers nés, Apollonia et Albinus, tenaient déjà un rôle dans la troupe et, par conséquent, gagnaient leur pain.

Il n'avait plus entendu parler de Mme de Bellefontaine ni de son mari, le lieutenant, et il ne cherchait pas non plus à rentrer en communication avec eux. Son opulence de parvenu le rendait prudent. Il n'avait plus de pressants besoins d'argent comme autrefois et il ne tenait pas du tout à compromettre sa « situation » par de nouvelles tentatives de chantage qui — sait-on jamais? — pouvaient tourner beaucoup moins bien que les premières. Il en était quitte pour accorder autant de mépris à l'ex-petit châtelain, devenu l'un de ses pitres, qu'il lui accordait jadis de soins et d'attentions. Ce n'était plus sa poule aux œufs d'or, mais sa tête de Turc. Quelque chose clochait-il? Inévitablement, il s'en prenait à lui. Il le rendait responsable de tous ses mécomptes, de tous ses déboires, de toutes ses avanies. Comme Jean était de bonne composition, sa docilité même l'exaspérait. Au reste, c'eût été tout un s'il avait regimbé et, quoi qu'il fît, Bilibald y eût toujours trouvé à redire...



...exhiba ses papiers de citoyen allemand.

Tel était, en raccourci, le pathétique passé du petit clown, telle son histoire romanesque et douloureuse. Fils de famille, promis semblait-il à une existence facile et riante, entre une jeune mère et un jeune père qui le chérissaient et qui, sans doute, rêvaient pour lui les plus brillantes destinées, il se voyait réduit au pire servage à un âge où tant d'enfants ne songent qu'à s'amuser. On le brimait, on le rouait de coups pour un oui ou pour un non, souvent sans motif. Des Kutzleb, il n'avait rien à espérer que cette haine qu'inspire toute innocente victime à ses bourreaux.

Et comment s'y soustraire? Comment leur échapper? N'était-il pas leur chose, leur bien, comme leur esclave, comme leur souffre-douleur? Et voilà pourquoi, en bons Boches, ils le traitaient de « petit chien de Franzoze ». S'il avait oublié ses origines, eux s'en souvenaient et le fait qu'il appartenait à la race ennemie ne les disposait pas précisément à l'indulgence. C'étaient toutes les basses rancunes d'un vaincu retors et vindicatif qu'ils cherchaient lâchement à assouvir sur lui.

Heureusement, il ignorait la profondeur de sa chute. Et puis, malgré tout, il s'était fait des amis au sein même de la troupe. Il avait gagné l'estime, la sympathie, l'affection quasi paternelle de ce bon Fridolin, échoué chez les Kutzleb, du temps qu'ils exploitaient la badauderie publique en Suisse, d'où le vieil homme était originaire lui-même. Il avait conquis aussi le cœur de la charmante Rita, qui n'avait rien de la bohémienne vulgaire et qui, comme lui, comme Frido, méritait mieux du sort.

Leur association à tous les trois faisait leur force. Appuyés l'un sur l'autre, ils trouvaient le courage de vivre leur triste vie de déshérités. Ils ne succombaient pas à l'adversité. Ils gardaient foi en l'avenir. Et, rongeant patiemment leur frein, ils l'attendaient, ce bienheureux avenir, comme le Messie...

CHAPITRE XIII

Le Saut de la Mort.

Et maintenant on était à Coblence. Ce n'était pas la première fois qu'y venait le cirque Kutzleb, rentré en Allemagne depuis l'armistice et familier des grandes villes rhénanes, d'où il ne se fût sans doute pas détourné pour aller en Bavière sans l'affaire de Mayence. Mais cette affaire datant déjà d'un an, Bilibald et Serenus avaient de bonnes raisons de croire qu'elle était classée et qu'il n'y avait aucun inconvénient pour eux à reprendre leur tournée dans cette opulente Rhénanie où la présence des troupes alliées leur assurait des recettes mirifiques.

Pour sa part, Franz y était revenu avec plaisir. Les lourds Bavarois ne lui plaisaient guère, malgré leurs façons ouvertes et leur gros rire, démenti d'ailleurs par le froid éclat de leurs prunelles. Au fait, Herr Kutzleb ne l'était-il pas, Bavarois? Une hirondelle ne fait pas le printemps, mais les préventions du jeune garçon s'étendaient à toutes ces faces bouffies et vrillées d'yeux mauvais qui lui rappelaient celle de son

patron. Sur le Rhin, il y en avait encore bien, de ces faces-là. Et d'autres, sèches, verdâtres, en lame de couteau, qui sentaient leur Prussien d'une lieue et qui ne lui étaient pas moins antipathiques. Mais il y avait aussi de bonnes figures, comme il y en a partout, dans le peuple, même en Bochie. Et ce n'étaient certes pas celles des soldats alliés qui lui plaisaient le moins. Il avait beau entendre Bilibald et la Frau Petronella déblatérer contre eux. Par cela même, eût-on dit, il les jugeait favorablement. En tout cas, les Kutzleb étaient mal venus de s'en plaindre. N'étaient-ils pas d'excellents clients? Les Américains surtout, avec leur solde princière, ne regardaient pas à la dépense et, à Coblence, le cirque ne désemplissait pas.

Etabli sur un vaste terrain vague, rive gauche de la Moselle, dont la ville proprement dite occupe la rive droite, puisqu'elle se trouve au confluent même de cette rivière et du Rhin, l'établissement n'était pas loin du vieux pont de pierre qui la fait communiquer avec son populeux faubourg de Lutzel. Et, vers le soir, y affluaient de toutes parts les Yanks de la garnison, comme les ouvriers du port, comme les bourgeois des quartiers riches, dont les avenues s'étendent parallèlement aux fameuses *Rheinanlagen* ou promenades du fleuve. Jamais l'on eût cru, à la voir si placide, si férue de plaisirs, et la mine si prospère, les poches si bien garnies, que cette population prétendument malheureuse vivait sous l'occupation étrangère. Seule, la présence de nombreux soldats de l'oncle Sam et de quelques poilus, de quelques Anglais et Belges, rappelait la guerre et ses conséquences.



Le cirque ne désemplissait pas.

Il y avait donc de la joie en l'air, en cette belle soirée d'avril qui succédait à la chaude après-midi printanière, marquée par la nouvelle fugue de Kasimir et de Polykarp et par les divers autres incidents que nous avons narrés. Joie bien allemande au demeurant. Joie calme, disciplinée, dépourvue de toute exubérance. Et de la longue queue formée devant le guichet ne montaient ni lazzi, ni rires. On ne se poussait, ni ne se chamaillait. On attendait patiemment son tour. La queue pouvait s'étirer. Les derniers venus en prenaient leur parti sans grogner contre des lenteurs qui eussent exaspéré une foule française.

Enfin, tout le monde fut à peu près casé, même les retardataires et, sur le pourtour des gradins chargés de grappes humaines, on entendit à peine un chuchotement, tandis que des milliers d'yeux, dont beaucoup sous lunettes, fixaient l'arène où s'allaient dérouler les merveilles d'un programme qui nous est déjà quelque peu familier.

Et d'abord, pour rompre la glace, le bonhomme Frido se livra à quelques-unes de ses facéties de ventriloque. Il était en paillasse et tenait en laisse les deux macaques, qu'il lâcha au pied du mât. En un clin d'œil, ils l'escaladèrent jusqu'aux cordes du filet. Alors, ce fut inénarrable.

— Descendez ! leur cria Frido.

— Non ! répondit Kasimir.

J'y insiste.

Ce n'était plus un de ces cris gutturaux dont se composait ordinairement la « conversation » des deux macaques, mais un « non » articulé comme par une voix d'homme, à l'allemande, un « nein » des plus clairs et des plus catégoriques.

— Descendez ! répéta Frido.

— Flûte ! fit Polykarp.

Averti par l'affiche, le public éventait l'artifice et s'amusait prodigieusement des répliques ahurissantes que les singes semblaient faire aux sommations réitérées du ventriloque.

— Si vous m'obligez à monter, gare ! hurla l'artiste.

— Ne vous gênez pas, gloussa Kasimir, faites comme chez vous.

— Toi, voyou, filou, graine d'apache, je vais te battre, tu entends ?

— Vos injures ne m'atteignent pas.

— Nous sommes au-dessus, précisa Polykarp, avec un geste ironique.

Mais qui ne s'amusait pas au fond, c'était le pauvre Frido. La gravité de la découverte qu'ils avaient faite, Franz et lui, quelques heures plus tôt, venait de lui être confirmée, juste avant la représentation, par Rita. Mettant à profit un instant de tête à tête, la bohémienne, qui ne se savait pas épiée et qui ne se méfiait pas assez de tout ce qui se tramait contre elle et ses amis, lui avait fait part de sa propre trouvaille dans la cage des singes. Elle n'avait pas eu le loisir encore d'examiner en détail tous les documents du coffret caché par elle sous son traversin. Néanmoins, du rapide examen auquel elle s'était livrée, résultait à son dire qu'aucun doute n'était permis sur la provenance délictueuse, sinon criminelle, des bijoux joints aux papiers. Ainsi les Kutzleb, déjà convaincus, dans son esprit à lui, Frido, de meurtre sur la personne d'un sergent français, avaient d'autres méfaits sur la conscience. Assassins et voleurs, ils étaient complets ! Et il répugnait profondément à l'honnête Helvète de subir, ne fut-ce qu'une soirée de plus, la compagnie de ces forbans que son devoir était de livrer, dès que faire se pourrait, à la vindicte publique.

— Il est trop tard ce soir, ce sera pour demain, avait-il dit à Rita, qui parlait d'agir tout de suite.

Aussi n'avait-il guère la tête à lui et, tout en amusant la galerie, pensait-il à autre chose. Qu'eut-ce été s'il avait eu vent des derniers agissements de Bilibald, de sa femme et de leur fils aîné ? Ceux-ci, en effet, n'étaient pas demeurés les bras croisés et, après la délibération que l'on sait, ils n'avaient pas perdu de temps pour passer aux actes. Le plan infernal de la Frau Petronella était en bonne voie d'exécution. A l'insu de Rita, de Franz et de Frido, Serenus avait fait le nécessaire pour que le filet se rompît quand la bohémienne, du haut du cirque, y piquerait une tête. Et avec une astuce non moins diabolique, Bilibald avait rendu inévitable la « fatalité providentielle » qui devait le débarrasser du ventriloque et du jeune clown comme de l'infortunée équilibriste. En vue de corser soi-disant le « numéro », n'avait-il pas ordonné aux deux premiers de se placer sous l'appareil avant la chute et de faire comme s'ils se flattaient de recevoir Rita dans leurs bras ?

— Ce sera beaucoup plus drôle, avait ricané le monstre. Toi, Frido, ou toi, Franz, tu lui crieras : « N'aie pas peur, Rita ! Saute ! On est là pour un coup. » Sur le public, ça produira son petit effet, car il aime bien que le comique se mêle au tragique. Soignez votre jeu, hein ? Du réalisme ! Tenez-vous au bon endroit et n'en bougez pas, même au moment du plongeon, comme si le filet n'existait pas, comme si, réellement, vous vous proposiez de la cueillir au vol.

— Bien, patron, avaient dit Frido et Franz, sans deviner l'inavouable dessein de Herr Kutzleb, dont les instructions n'avaient rien d'ailleurs de particulièrement surprenant, ni qui pût éveiller leur méfiance... Mais, fit observer toutefois le ventriloque, on n'a pas répété cette petite scène-là.

— A quoi bon ? rétorqua le plus tranquillement du monde l'affreux tartufe, ça s'improvise, une saynète pareille. Et ce n'en est que bien plus naturel.

Prévenue de la chose, Rita n'y trouva rien à redire non plus. Bien mieux, elle s'y prêta de bonne grâce, ne voulant pas, comme elle le fit comprendre d'un signe d'intelligence à ses amis, indisposer le patron contre elle. Ce n'était pas le moment. Il valait mieux céder à son caprice, ne fut-ce que pour avoir la paix. Le lendemain, par exemple, finie la comédie. Rita se promettait de courir jusqu'au palais de l'Oberpräsidium, siège de la Haute Commission interalliée des territoires rhénans, et d'y dénoncer carrément les Kutzleb, avec preuves à l'appui. Elle en avait assez, elle aussi. Une telle vie, en compagnie de tels drôles, n'était plus supportable. Des voleurs ! Des assassins ! Des gens de sac et de corde qui devaient sans doute leur fortune aux pires manigances. Ah ! mais non, elle ne voulait plus frayer avec ce beau monde-là. On deviendrait ce que l'on pourrait, Frido, Franz et elle, et peut-être tirerait-on la langue. Peut-être n'aurait-on pas une existence très rose. Tant pis ! Tout plutôt qu'une pareille société !

La représentation se déroula conformément au programme.

Néanmoins, après l'exercice de ventriloquie, simple entrée en scène, parurent, non point les six fils Kutzleb, « dans leurs périlleux exercices de gymnastes-acrobates », mais, d'emblée, les six demoiselles Kutzleb, « jongleuses, danseuses et écuyères de haute école ». Pour une raison obscure, sur laquelle le directeur du cirque n'estima pas indispensable de s'expliquer, il venait de supprimer purement et simplement les dits exercices qui eussent nécessité l'emploi du filet. Personne n'y attacha trop d'importance et, à défaut des acrobaties promises, on s'intéressa aux tours d'adresse et aux ébats chorégraphiques et équestres du sextuor féminin, ébats dont Herr Kutzleb en personne réglait la savante ordonnance.

Sanglé dans un habit noir, coiffé d'un impeccable huit-reflets, ganté de blanc, il était très bien, très chic, quoique un peu « mastoc », Herr Kutzleb. Jamais on n'aurait imaginé, à le voir si digne, si imposant, si maître de soi, qu'il y avait en lui l'étoffe d'un parfait scélérat qui, froidement, sous les yeux mêmes de son public, se proposait de supprimer trois vies humaines. De son fouet, au long manche souple, il tirait des claquements sonores en tournant autour du mât, concentriquement aux chevaux montés par ses filles, lesquelles sautaient à terre et les renfourchaient, sans en ralentir le galop, tantôt couchées par le travers de leurs selles, tantôt debout et s'enlevant légèrement pour sauter à travers un cerceau.

Puis ce fut l'intermède habituel. Frido reparut avec Kasimir et Polikarp. Franz l'accompagnait, grimpé sur l'âne Absalon qui brayait à se décrocher la mâchoire. Il tenait par la bride le poney Kirbs, petite bête noire, pleine de feu, admirablement dressée, tout à fait habile à donner l'impression d'un sauvageon retors et vicieux.

— Allo, master Frido, comment allez-vô ? s'enquérait Franz avec des grimaces inimitables.

— *All right*, jeune homme, *all right*.

— Vô faites une course avec moâ, master Frido ?

— Je n'avais pas de monture.

— En voici oune, disait Franz en lui montrant le poney.

— Aoh ! yes, d'jolie petite chose, je vôlais bien.

Et il s'apprêtait à enfourcher Kirbs, mais Kirbs se dérobait, piaffait, caracolait, bref n'avait pas l'air disposé à se laisser faire.

— Allons, master Frido, grimpez, insistait Franz.

Le vieux clown se grattait la tête.



Le bonhomme Frido se livra à quelques-unes de ses facéties.

— J'aimais mieux monter votre bôrique, confessait-il.

— A votre idée.

Et Franz descendait d'Absalon, puis enfourchait Kirbs qui, cette fois, se montrait docile, pendant que Frido, ayant flatté et caressé le bourricot, se hissait dessus à son tour, malgré les sages avertissements de Kasimir et de Polykarp que l'on entendait dire :

— Vous avez tort, maître, cet âne est un démon incarné.

Et la course commençait, mais se terminait tout de suite en ce qui concernait le bonhomme sur un brusque arrêt d'Absalon compliqué d'une ruade qui le projetait, cinq pas plus loin, le nez dans la sciure.

— Ha ! ha ! criait Kasimir. Qu'est-ce que je vous avais dit ?

Là-dessus, changement de spectacle, et la galerie, dégelée, riait encore de cette grosse farce parce que Kirbs et Frank, Absalon et Frido, Kasimir et Polykarp s'enfuyaient, éperdus, par l'une des deux issues de la piste afin d'éviter le redoutable intrus qui venait de s'y précipiter par l'autre.

Cet intrus, un tigre s'il vous plaît, « pas moing », comme eût dit Tartarin de Tarascon, n'était en réalité, je crois, qu'un jeune veau affublé de la dépouille du félin qu'il était censé

représenter. Et son cri, meuglement plutôt que rugissement, donnait cette impression, comme son corps trop haut sur pattes et pas assez allongé, comme sa course qui n'était pas faite de bonds puissants et souples, mais de folles gambades.

Nonobstant et à part ces petits détails plus ou moins négligeables, la ressemblance était frappante, car la peau y était, et bien que cette peau, un peu pelée par endroits, eût peut-être déjà servi comme descente de lit, elle vous avait encore de l'allure avec les sombres rayures qui la zébraient et les crins qui la hérissaient aux babines.

Ce roi de la jungle, avisant quatre touffes de bambous, plantées dans des caisses en bois que des comparses venaient d'apporter, modéra ses ardeurs, et au petit trot, piano, pianissimo, s'en approcha comme pour les brouter. A ce moment, majestueuse apparition, entra en scène Jumbo, équipé de pied en cap pour la chasse aux fauves. Le baldaquin qu'il portait sur sa robuste échine abritait Serenus et Cornelius, métamorphosés en Hindous et armés de lances, de coutelas et de fusils.

Eventant le tigre dans les bambous, l'éléphant leva sa trompe et agita ses vastes oreilles. Il barrit et, comme le félin, bien stylé, s'accroupissait derrière une caisse, prêt à bondir, il y eut un moment d'angoisse réelle parmi le public. Evidemment cela devenait sérieux. Supposez qu'il sautât sur la croupe de Jumbo et que les chasseurs le ratassent en le tirant au juger : qu'allait-il se passer ? Un tigre du Bengale, ce n'est pas commode. Celui-là ne se contenterait peut-être pas de deux proies et, mis en appétit, il pourrait très bien tourner sa rage contre les spectateurs. Quelle panique alors et quelle hécatombe d'innocentes victimes !

Grâce au ciel, cette éventualité ne se produisit pas.

La descente de lit, mal attachée, se détacha-t-elle, après s'être accrochée à quelque pointe des caisses aux bambous? Ou bien, d'humeur folichonne, notre veau s'en dépêtra-t-il volontairement? Quand il ressurgit de la jungle, il n'avait plus figure de bête féroce en tout cas et les coups de feu qui l'accueillirent ne provoquèrent chez lui aucune irascibilité redoutable. Mi-ahuri, mi-effrayé, il meugla, encensa comme un poulain et détala en vitesse, poursuivi par Jumbo qui, jugeant l'effet manqué, n'avait plus qu'à faire comme lui et à se dérober aux quolibets du public.

Couvert de ridicule et de confusion, Bilibald fit ramasser la peau malencontreuse, enlever les quatre caisses et s'empressa d'annoncer l'exercice suivant, la « Pyramide animale », tableau vivant, jamais représenté encore en Europe, sauf devant Leurs Majestés le roi et la reine de Danemark.

Jumbo reparut donc, débarrassé de son baldaquin. Le suivaient, dans cet ordre : le chien Patz, la chatte Lieschen et, fermant la marche, bras dessus bras dessous, les inévitables et inséparables Kasimir et Polykarp.

Je ne crois plus trop aux contes de fées, notez bien, sans quoi je jurerais que ces deux singes, avec toutes leurs abracadabrantes inventions, étaient de bons génies ayant pris forme de quadrumanes pour conduire malicieusement les Kutzleb à leur ruine.

Chose certaine, Kasimir, secondé de Polykarp, allait être le *Deus ex machina* du drame et il était dit qu'il en dénouerait l'intrigue comme il en avait mêlé la trame à un moment donné.

Le jour où Bilibald s'était adjoint ces deux recrues, il avait conclu un mauvais marché. Il ne savait pas ce qu'il faisait, ni ce qui l'attendait. Lui en avaient-ils assez donné, de fil à retordre! Et ce n'était pas fini! Que n'avait-il pas encore à craindre de leurs inventions cocasses, de leurs coups de tête fantasques et de leur talent spécial de mettre les pieds dans le plat. En somme, compte fait du pour et du contre, ils valaient mieux que lui et servaient les fins de la justice à leur manière. Ces incorrigibles loustics étaient de bons singes, allons ! Pas boches pour un pfennig!

La pyramide animale se forma comme elle figurait sur l'affiche et d'après les instructions directes de Kasimir à qui Frido, dont l'art de ventriloque n'avait jamais été plus réaliste, s'arrangeait pour faire tenir le langage le plus pompeux tout ensemble et le plus extravagant.

— Etes-vous en forme, ce soir, môssieu Jumbo ? commençait-il par demander à l'éléphant.

— Oui, môssieu Kasimir, semblait répondre le mastodonte, grâce à la même supercherie vocale du vieux clown, qui était chargé de donner l'illusion de cet étrange colloque entre les deux bêtes.

— Vous ne souffrez pas de votre dent creuse? poursuivait apparemment le macaque d'un ton de grave sollicitude, en relevant avec une dignité bouffonne les basques de son bel habit... Il ne s'y est logé aucune botte de foin?

— Non, môssieu Kasimir.

— Fort bien !... Veuillez donc permettre à môssieu Absalon, qui s'en excuse, de se jucher sur votre noble échine.

Jumbo, complaisamment, pliait le jarret. Des aides apportaient une sorte de passerelle, qu'ils disposaient en plan incliné, un bout à terre, l'autre reposant sur le bord de l'assez large plancher de baldaquin dont l'éléphant demeurait bâté et qui était destiné à servir d'assiette au bourricot. Celui-ci y grimpa sur l'ordre de Kasimir, la passerelle fut retirée et, au moyen d'un palan et d'un jeu de cordes, on hissa Kirbs sur Absalon, bâté lui-même d'une plus étroite plate-forme où le poney avait juste la place de poser les quatre sabots.

— A vous, môssieu Patz ! dit Kasimir.

Ramassé sur lui-même, le berger d'Alsace bondit avec l'aisance d'un chien habitué à l'escalade des plus hautes clôtures et souleva les bravos des spectateurs en exécutant deux bonds successifs qui l'élevèrent de la croupe de Jumbo sur celle d'Absalon, puis sur celle de Kirbs.

La pyramide se dessinait; l'un portant l'autre, l'éléphant, l'âne, le poney et le chien composaient déjà un assemblage aussi curieux qu'hétéroclite. Que fût-ce quand, sur l'invite de Kasimir, la chatte Lieschen, « Fraulein Lieschen », comme il l'appelait cérémonieusement, grimpa, à son tour, jusqu'au sommet du bizarre édifice comme pour le couronner. Une formidable ovation salua cette dernière prouesse accomplie avec une agilité et une grâce toutes félines. Les banquettes des gradins craquèrent sous la tempête d'applaudissements et de hourras qui déferlaient autour de la piste par grandes rafales sonores.

Restait un dernier numéro, le plus sensationnel de tous, et, comme tel, réservé pour la bonne bouche. A peine la pyramide se fut-elle disloquée, — et ce ne fut pas long, — hop, Lieschen! et la chatte sauta du haut en bas de l'édifice; hop, Patz! et le chien en fit autant; hop, Kirbs ! et le poney suivit; hop, Absalon ! et l'âne ne demeura pas en panne — à peine, dis-je, si Kasimir eut éconduit Jumbo et ses comparses que Herr Kutzleb, présentant Rita au public, fit valoir avec emphase le talent de son « étoile », dont les périlleux exercices sur la corde allaient, assura-t-il grandiloquemment, « mettre le frisson aux veines des plus blasés ».

— Mesdames, messieurs, acheva-t-il non sans cynisme, le Saut de la Mort, par quoi se termineront les performances de Mlle Rita, ici présente, n'est pas un jeu d'enfant. C'est sa vie même qu'elle risque en l'exécutant.

— Bravo ! bravo! cria la foule.

— Vous l'applaudirez après. Ne la troublez point, je vous prie. Car, en dépit de toute son intrépidité, elle est très farouche, très impressionnable, n'est-ce pas, Fraulein?

De fait, Rita rougit un peu et témoigna de quelque impatience, comme agacée de cette pompeuse présentation qui ne lui était nullement agréable. Sauter de soixante pieds de haut, tête en bas, dans cet étroit filet que Serenus et Cornelius faisaient semblant d'inspecter une dernière fois, lui était bien égal. Outre qu'elle en avait l'habitude, rien ne la mettait en garde contre l' « accident » inévitable que les Kutzleb avaient si machiavéliquement préparé, mais elle souffrait dans sa délicatesse et sa modestie de s'entendre ainsi vanter par Bilibald et sa franchise s'accommodait avec peine de certains éloges outranciers.

Ce soir surtout, crispée, nerveuse, elle supportait mal la faconde du sire.

Après ce qu'elle venait de découvrir, Herr Kutzleb ne lui inspirait plus qu'aversion et colère. Comment pouvait-elle prendre sur elle de simuler l'indifférence? Il lui fallait se tenir à quatre pour ne pas éclater. Mais, n'ayant pas encore trouvé le moyen de conférer avec Franz et Frido sur la conduite à tenir depuis l'incident de la cage aux singes, ni de leur montrer les pièces à conviction contenues dans le coffret, elle entendait exécuter son rôle comme d'ordinaire, quitte à se rattraper le lendemain. Car son intention était bien de ne pas attendre davantage pour rompre avec un pareil patron et le livrer à la justice qui, décidément, serait fondée à lui demander des comptes.

Cette cassette lui appartenait en effet et, quoique Rita ne s'expliquât qu'imparfaitement comment Kasimir s'en était emparé, elle devinait l'essentiel.

Elle savait bien des choses maintenant. Et, d'abord, que le misérable avait commis un rapt d'enfant quelque huit ans plus tôt, rapt aggravé de vol avec effraction et d'un chantage en règle. Ce n'est pas tout. Grâce à ces mêmes papiers révélateurs, elle avait de fortes raisons de croire que l'enfant volé n'était autre que Franz. En ce cas, fils d'un officier français, le cher petit n'était pas plus Allemand qu'elle ou Frido, ce qui

achevait d'apaiser sa conscience en ce qui concerne les suites à donner à l'affaire.

Mais, encore une fois, ce qu'elle avait de mieux à faire pour l'heure, c'était de procéder à ses exercices habituels, afin de ne pas éveiller les soupçons du coquin.

Pour un motif identique, Franz et Fido se tenaient le même raisonnement. Ils ignoraient la découverte de Rita comme elle ignorait la leur, qui en son genre valait la sienne.

Les coupures de journaux qu'ils avaient trouvées pendant la sieste sous leur roulotte ne se référaient pas au rapt du petit de Bellefontaine. Franz demeurait donc toujours dans l'ignorance absolue de ses origines réelles. Mais ces coupures se référaient à un crime encore plus grave et relativement récent, puisqu'il ne remontait qu'à douze mois : l'assassinat de ce malheureux sergent Robert, tué à coups de baïonnette, le soir même où Serenus, Cornelius et Elogus, métamorphosés en militaires, avaient été filés à leur insu par Franz et Rita. Or, les précisions fournies dans ces articles : le nombre des meurtriers, leur signalement, les armes dont ils s'étaient servis, tout ne prouvait-il pas que les coupables étaient et ne pouvaient être que les trois fils aînés de Bilibald?

Restait à savoir qui avait jeté ce paquet de coupures sous la roulotte et à quelles fins. De cela, ni Frido, ni Franz n'avaient la moindre idée et c'en était assez pour leur mettre martel en tête jusqu'au moment où les révélations de Rita, témoin gênant dans le cas de Kasimir et de Polykarp, les éclairerait quant aux dessous de cette ténébreuse affaire. Ils n'en étaient pas là et s'efforçaient comme elle de faire bonne contenance. Mais, au fond, ça n'allait guère.



Éventant le tigre dans les bambous.

Se trompaient-ils?

L'attitude de Bilibald les intriguait et leur inspirait une crainte vague, dont ils cherchaient en vain à se défendre depuis le début de la soirée.

Il leur semblait, et notamment à Franz, que ses façons n'étaient pas naturelles. Sa jovialité excessive, son amabilité inusitée avec Rita et eux, un je ne sais quoi de faux dans sa voix, comme un je ne sais quoi de diabolique et de fuyant dans son regard, dix autres indices inquiétants contribuaient à cette impression pénible du vieux ventriloque et du jeune clown.

C'était comme un secret pressentiment, comme l'éveil de l'instinct à l'approche d'un danger. Ce danger, ils n'en connaissaient pas la nature. Mais ils le sentaient imminent et menaçant.

Franz surtout en avait l'appréhension de plus en plus vive. Et quand vint le « clou » du spectacle et que Rita, coupant court au bagout de Bilibald, commença de gravir l'échelle de corde qui accédait à l'une des deux plates-formes aménagées aux extrémités du câble aérien où elle devait évoluer, le jeune garçon ne put s'empêcher de murmurer à l'oreille de son vieil ami :

— J'ai peur, monsieur Frido...

— De quoi, mon petit? fit sur le même ton le ventriloque, en simulant quelques contorsions et quelques grimaces destinées à donner le change à Herr Kutzleb, comme à la galerie.

— Je ne sais pas... C'est irraisonné... J'ai peur pour Rita.

Frido ne voulut pas avouer que, par une singulière rencontre et sans plus de raison apparente que Franz, lui aussi tremblait qu'il n'arrivât malheur à la bohémienne.

— Que veux-tu qu'il lui arrive?

— Je ne sais pas, vous dis-je, mais j'ai peur.

— Il ne peut rien lui arriver, murmura Frido, comme pour se rassurer lui-même. Le filet est solide.

Si le bonhomme et son jeune compagnon avaient pu voir, avant la représentation, comment Serenus et Elogus, sur les instructions précises de leur canaille de père, l'avaient arrangé, le filet, Frido eût été beaucoup moins confiant dans le bon état de l'appareil. Et la peur vague, indéfinissable, qui gagnait Franz à mesure qu'approchait l'instant critique, eût fait place à l'épouvante. Mais, si tel avait été le cas, Franz n'aurait pas laissé s'accomplir le nouveau crime que préméditaient les Kutzleb. Il eût prévenu la jeune fille, coûte que coûte, au risque de se faire assommer, en lui criant à leur nez et à leur barbe : « Ne sautez pas, mademoiselle Rita. On a saboté le filet, dont les mailles ne tiennent qu'à un fil. »

N'ayant rien vu et ne sachant rien de précis, il laissa faire et se mit en devoir, lui aussi, de remplir le rôle qui lui était assigné dans cette dernière scène du spectacle. A l'intense jubilation de Bilibald, l' « accident », désormais, était inévitable. Tout là-haut, sur sa corde, Rita commençait ses évolutions aériennes. Et, soixante pieds plus bas, sous le filet, Frido

et Franz, dont Herr Kutzleb avait décidé de se débarrasser aussi, se tenaient à l'endroit même qu'ils eussent dû occuper si, réellement, leur intention avait été de la recevoir dans leurs bras au moment de sa chute.

Par un de ces monstrueux raffinements de cruauté qui faisaient de lui une sorte de Néron de bas étage, Herr Kutzleb avait voulu mêler le comique au tragique. Franz et Frido, dont la peur étreignait l'âme, ne devaient-ils pas, conformément à ses instructions, amuser la galerie jusqu'à la seconde suprême du saut fatal? Ils s'y essayaient tant bien que mal. Et quand Rita eut procédé aux exercices préliminaires, glissé légèrement le long de la corde sans autre levier que ses bras, dont les mouvements tantôt imperceptibles, tantôt brusques et larges, lui permettaient de se maintenir en équilibre dans toutes les positions possibles et imaginables, en équerre, à cropetons, sur un pied ou sur l'autre; quand, arrêtée à mi-course du câble, elle pencha la tête comme pour sonder du regard le gouffre béant où elle allait plonger, ils lui lancèrent quelques lazzi :

— Eh bien! décidez-vous, mam'zelle Rita! fit le ventriloque. Auriez-vôs le frousse par hasard?

— Il n'y a pourtant pas de quoi, ajouta Franz. On a de la poigne, môsieu Frido et môa. Allez-y! Sautez dans nos bras!

Hélas, le cœur n'y était guère et, même parmi le public, ces drôleries n'éveillèrent aucune gaîté.

C'est que, vraiment, et bien que personne n'eût eu vent de la machination des Kutzleb, on ne pouvait se défendre de quelque anxiété devant la vertigineuse hauteur d'où se disposait à piquer, tête basse, la jeune et sympathique équilibriste.

En vain se disait-on que le filet servait à quelque chose : chacun tremblait qu'elle ne manquât son coup et ne tombât à côté.

— Allez-y, Rita! cria à son tour Bilibald.

Alors, au milieu d'un silence que rien ne troublait plus, Rita, point de mire de mille et mille prunelles rendues hagardes par l'anxiété, leva les bras et joignit les mains comme une ondine qui va se jeter à l'eau.

Le sort se prononçait et Bilibald exultait. Aucune puissance au monde ne pouvait, semblait-il, le frustrer de la vengeance qu'il savourait déjà par anticipation.

CHAPITRE XIV

Le chapeau sauveur.

Mais soudain le drôle déchanta et l'angoisse des spectateurs s'apaisa comme par enchantement, sous l'effet d'un éclat de rire général et homérique.

Général, non! Car il y eut quelques notes discordantes dans cette brusque explosion d'hilarité. Et d'abord un cri aigu de femme qu'on assassine. Puis des gloussements éperdus, et des jurons, et des imprécations, et des menaces plus ou moins tonitruantes. Mais tout cela se perdit dans le hourvari de ce rire énorme qui convulsait l'immense majorité du public.

Qu'y avait-il donc encore, et d'assez imprévu comme d'assez désopilant pour dérider ainsi toute l'assistance?

On avait bien ri plus d'une fois déjà au cours de la soirée. Jamais de si bon cœur. Jamais si franchement, si unanimement, si prodigieusement. Hommes, femmes, enfants, tout le monde se tenait les côtes, se pamait, tordait, roulait à en pleurer, à en crever, à en rendre l'âme. Après la tension que l'on venait de subir, c'était la plus folle des détentes!

Il y avait que Bilibald, qui souhaitait que le comique se mêlât au tragique, était servi au delà de ses désirs.

Il y avait que Polykarp, jaloux des lauriers de Kasimir, s'émancipait. Tandis que tout un chacun avait les yeux fixés sur Rita, insensiblement, d'un air de n'y pas toucher, il gagnait la périphérie de la piste vers un point précis.

Ce point, si l'on peut désigner ainsi une rondeur de cette importance, était une grosse dame habillée d'orange, de rouge et de vert, qui se prélassait au premier rang des spectateurs, sur un strapontin de loge.

Non pas que cette dame, dont la corpulence n'avait rien à envier à celle de Herr Kutzleb, eût appelé Polykarp ou lui eût fait signe d'approcher : elle ne s'intéressait guère pour le moment qu'aux passionnants tours d'adresse de la bohémienne. Non pas qu'il voulût la complimenter pour son bon goût, encore qu'il raffolât comme elle du jaune, du vert et du rouge.



Rita commençait ses évolutions.

Ce qui l'attirait n'était ni plus ni moins que son chapeau.

Dieu sait si, au hasard de ses pérégrinations dans les grandes villes allemandes, il en avait vu de toutes sortes, des chapeaux, et de beaux, et d'originaux, et de gigantesques. Mais il ne se souvenait pas d'en avoir jamais vu de cette envergure, de cette composition et de ce coloris-là. Enfoncée, la fameuse casquette du chef de gare de Mayence!

Ce chapeau de la grosse dame, qu'on me pardonne si je ne le décris qu'infidèlement, faute de termes adéquats. La modiste qui l'avait conçu, quelque géniale artiste de Munich ou de Berlin, semblait s'être inspirée à la fois du dôme le plus colossal d'outre-Rhin et de la plus monumentale pièce montée en nougat ou en saindoux qui ait jamais paré la montre d'un « konditorei » (pâtissier) ou d'un marchand de « delikatessen ». Elle ne s'en était pas tenue là et, par surcroît, avait réussi le tour de force de copier l'un de ces jardins suspendus qui couronnent féeriquement les palais orientaux.

En effet, selon l'angle auquel on se plaçait pour l'admirer, il prenait l'aspect d'une coupole byzantine, d'un imposant

gâteau de cérémonie mitigé de pâté de foie gras, ou d'une sorte de terrasse envahie par la végétation la plus exubérante. Il y avait de tout un peu, là-dedans, à boire et à manger, des épinards et des colibris, des plumes d'autruche et des nénuphars, de la mousse et de la brousse, du chocolat et du tapioca. Tout ce qui contribue à rehausser le chef d'un guerrier comanche, d'un général haïtien et d'un caraïbe anthropophage, comme à égayer la coiffure d'une vieille miss en veine de coquetterie ou d'une jeune négresse européanisée, s'y rencontrait dans un ensemble incontestablement heureux, encore qu'assez disparate.

Quelles irrésistibles convoitises éveilla-t-il en Polykarp? Cet impulsif enfant des bois y vit-il l'image de sa forêt natale?

Le gourmand qu'il était pensa-t-il se régaler à bon compte de sucreries exquises et de fruits exotiques? Ou bien les éclatantes couleurs de ce fabuleux chapeau lui tournèrent-elles la tête? Il reste qu'il s'en saisit soudain, au vol, décrochant du même coup le faux chignon de la grosse dame et la laissant le crâne à vif, comme s'il l'avait scalpée.

C'est alors qu'elle cria. Et c'est alors que tous les regards qui convergeaient sur Rita, au pinacle du cirque, se rabattirent sur la loge de la victime. Mais déjà Polykarp était loin. Prométhée, lorsqu'il ravit le feu du ciel, ne put être plus prompt à l'action, ni à la fuite. Emporté dans cette retraite précipitée, le chapeau, auquel le chignon déroulé et tout échevelé faisait comme une longue queue météorique, prenait maintenant figure de comète. Il rutilait de-ci, fulgurait de-là, multicolore et flamboyant, ainsi qu'un astre qui palpite de mille feux fugaces.



C'est alors qu'elle cria.

— *Donnerwetter!* tonitrua Bilibald.

Il ne riait pas, lui.

Tout n'était-il pas remis en question et, au lieu de s'abîmer dans le vide, Rita ne se maintenait-elle pas en équilibre instable sur la corde?

Elle fit mieux et battit en retraite vers la plate-forme opposée à celle où l'on accédait par l'échelle. Car pourchassé, traqué, Polykarp y grimpait, à cette échelle, et avec tant de précipitation qu'il ébranlait tout l'appareil.

Kasimir le serrait de près. L'envie le dévorait. Reconnaissant que Polykarp lui avait damé le pion, il en éprouvait un violent dépit qui l'incitait à lui ravir ses dépouilles opimes.

— J'aurai ce chapeau ou j'y laisserai ma peau, se jurait-il.

Serment de macaque n'est point serment d'ivrogne : il y parut assez à l'ardeur de la poursuite. Polykarp avait beau se dépêcher et escalader quatre à quatre les barreaux de cette longue échelle. Encombré de son butin, il ne pouvait battre de vitesse l'agile et envieux Kasimir sur qui ce merveilleux chapeau faisait l'effet d'un aimant et qui, en outre, avait les mains libres. Quand, insensible aux appels et aux menaces de Bilibald que son poids et son importance clouaient à terre, mais alarmé des projets de Kasimir, Polykarp atteignit la plate-forme, ce dernier y touchait presque.

Chassé d'en bas et n'ayant d'autre ligne de retraite, il s'engagea sur le câble aérien d'où venait de se retirer Rita. Un tel chemin n'était pas fait pour effrayer Kasimir, qui s'y élança derrière lui. Et le pauvre Polykarp, handicapé par son trophée, fut vite rejoint.

Une main leste et nerveuse le happa par la queue et l'immobilisa brusquement.

— Livre-moi ce chapeau! lui intima Kasimir.

Polykarp essaya de le prendre en plaisantant :

— Je ne livre qu'à domicile.

Mais Kasimir le prit très mal, lui, et exerça de telles tractions sur la queue de son compagnon que Polykarp se fâcha :

— Lâche-moi! Veux-tu bien me lâcher, animal?

— Donne le chapeau.

— Jamais! dit Polykarp.

C'était net, clair, définitif.

Tout autre que Kasimir se le fût tenu pour dit.

Loin cependant de se payer de cette monnaie, par lui considérée comme roupies de singe, il continua de tirer si fort sur la queue de Polykarp qu'il s'ensuivit un drame étrange et terrifiant.

Polykarp, craignant de laisser cet appendice aux mains de son agresseur, se retourna pour le dégager; les deux frères ennemis s'empoignèrent comme de simples portefaix et, dans l'ardeur de cette lutte à mort dont le cirque entier suivait avec émoi les singulières péripéties, ils oublièrent qu'ils se trouvaient à soixante pieds du sol, sur un câble aérien nullement fait pour ce genre de contestations.

Résultat : à un moment donné, Polykarp, qui tenait toujours son trophée, perdit l'équilibre et entraîna Kasimir avec lui. Tous deux, enlacés, tourbillonnèrent dans l'espace et, comme leur duel s'était engagé juste au-dessus du filet, ce furent eux qui passèrent à travers les mailles au lieu de Rita.

Par bonheur, Franz et Frido s'étaient écartés de quelques pas afin de mieux voir la suite de l'affaire. Kasimir et Polykarp ne leur tombèrent donc pas sur la tête, comme c'eût été le cas pour la bohémienne, miraculeusement sauvée d'une chute mortelle par l'incident du chapeau.

Pêle-mêle, ce chef-d'œuvre de la mode transrhénane et les deux imprudents petits drôles qui se le disputaient, roulèrent

dans la sciure de l'arène, dont la couche amortit quelque peu la violence du choc. Légers comme ils l'étaient, ils ne se tuèrent donc pas sur le coup, comme à leur place l'eût fait sans aucun doute Rita. Tout de même, ils furent rudement secoués dans toute leur membrure et demeurèrent sur le flanc, criant et geignant, jusqu'à ce qu'on vint les relever.

Fou de colère, Bilibald se précipita sur eux avec une impétuosité de mauvais augure et ils eussent passé un autre vilain moment si Franz, devinant la pensée de son irascible patron, n'avait pris les devants et ne les avait protégés de son corps penché sur eux.

— Relève-toi ! va-t'en ! lui dit Herr Kutzleb, d'un air égaré. Ces sacripants-là m'en font trop voir. J'en ai assez.

— Je vous défends de les toucher, répondit Franz.

— Tu me défends... toi?

— Oui, moi, Herr Kutzleb, et si vous en avez assez, vous n'êtes pas le seul, sachez-le bien.

Ce disant, à la stupeur croissante du colosse et de son entourage immédiat, le jeune clown prit dans ses bras l'infortuné Polycarp et le passa délicatement à Frido pour relever aussi Kasimir qui, bien marri et tant soit peu conscient de ses torts, gémissait à fendre l'âme.

— C'est bon, tu me le paieras ! gronda Bilibald.

Rita l'entendit. Emportée elle-même par l'indignation, elle venait de descendre vivement de son appareil aérien.

— Trêve de menaces, Herr Kutzleb ! dit-elle au gros coquin en élevant à dessein la voix, de sorte que tout le monde put l'entendre... Franz a raison. Vous êtes un misérable de la pire espèce et si je ne gis pas morte à vos pieds, c'est qu'il y a un Dieu au ciel et que sa Providence n'est pas un vain mot.

— Elle est folle ! balbutia Bilibald, atterré de cette réponse et ne trouvant rien de mieux pour conjurer l'orage qu'il sentait venir.

— Pas plus que vous, rétorqua la bohémienne. La preuve en est que je suis toute disposée à vous traîner devant des juges qui décideront si vous aviez le droit de saboter ce filet. Car vous l'avez bel et bien saboté, j'en ai la preuve sous les yeux. Et non content de vouloir vous débarrasser de moi, vous vous flattiez de supprimer du même coup deux témoins gênants en la personne de Fridolin et du petit Franz.

— Ma parole, elle divague, essaya encore de prétendre le gredin.

Cependant, la foule évacuait les gradins, envahissait l'arène et formait le cercle autour de nos personnages.

— Qu'est-ce? Qu'est-ce? interrogèrent cent voix.

— Un règlement de comptes, dit Rita. Cet homme a tenté de nous assassiner, mes compagnons et moi. Je serais passée à travers les mailles de son filet, si Kasimir et Polykarp n'y étaient tombés les premiers.

— Mais pourquoi ?... Pourquoi ?... demandèrent les curieux.

— C'est toute une histoire que je vais résumer d'un mot. Nous avons acquis la preuve formelle que lui et les siens sont les auteurs d'autres méfaits restés impunis. Craignant une dénonciation, il espérait nous réduire définitivement au silence, comprenez-vous ?



Il s'engagea sur le câble aérien.

— Elle ment ! rugit désespérément Herr Kutzleb.

Mais son impudence et ses dénégations mêmes ne trompèrent personne, tant il manifestait de désarroi. D'ailleurs Rita fournit une autre précision.

— Je mens si peu, dit-elle, que j'exige qu'il m'accompagne immédiatement à la police américaine, avec ses fils Serenus, Cornelius et Elogus ici présents. Ce sont eux qui, l'an dernier, à Mayence, ont tué et jeté dans le Rhin le sergent français Robert.

Le souvenir de ce crime retentissant demeurait gravé dans toutes les mémoires.

Et l'accusation était si nette, si directe, si formelle qu'elle foudroya en quelque sorte le colosse.

Frappé comme d'un coup de sang, il s'abattit, inerte, avant que les agents allemands et américains du service d'ordre qui accouraient à la rescousse pussent lui mettre la main au collet.

Ils l'emportèrent dans une civière, non sans avoir la précaution d'appréhender sa femme et ses trois fils aînés. Rita, flanquée elle-même de deux « cobs » (policemen militaires) s'en fut chercher dans sa roulotte les pièces à conviction. Frido et Franz s'empressèrent d'imiter son exemple et gagnèrent la leur pour y prendre les coupures de journaux relatives au meurtre du sergent Robert.

Cela fait, tous trois suivirent les policiers, laissant à quelques âmes charitables le soin de s'occuper de Kasimir et de Polykarp, auxquels leur dernière victime, la grosse dame, pardonnait déjà sentimentalement le rapt si dramatique de son beau chapeau...

EPILOGUE

N'ayant aucun goût pour les histoires purement criminelles, nous n'insisterons pas outre mesure sur les scènes qui se déroulèrent à la police américaine, puis au conseil de guerre, où furent déférés Herr Kutzleb, la Frau Petronella et leurs aînés, Serenus, Cornelius, Elogus.

Reconnus coupables du meurtre que l'on sait, ces derniers subirent à quelque temps de là la peine capitale. Le gros Bilibald, à peu près remis de son coup de sang, n'avait été condamné qu'aux travaux forcés à perpétuité. Mais il ne le porta pas en paradis. Effondré, maigri, il n'était plus que l'ombre de lui-même quand, après le jugement, on le ramena en prison. Et il s'y pendit une nuit, avec les lambeaux de sa chemise déchirée en lanières.

Sa femme s'en tira à meilleur compte. Elle bénéficia de l'indulgence du tribunal en raison des enfants qu'elle avait encore à élever. Mais comme on avait découvert l'origine délictueuse de la fortune des Kutzleb, il lui fallut rendre gorge.

Le matériel du cirque fut vendu. Les bêtes aussi. Et l'argent servit à dédommager les parents du pseudo Franz.

Ceux-ci n'avaient pas tardé à se faire connaître.

Grâce aux papiers contenus dans la cassette de Bilibald, la vérité s'était fait jour sur l'origine réelle du petit clown. Il n'était pas Allemand, mais Français. Il ne s'appelait nullement Franz, mais Jean de Bellefontaine. Par une chance inouïe, son père, l'ex-lieutenant de Nancy, n'avait pas été tué à la guerre, qu'il avait faite tout au long et qui lui avait valu deux galons de plus.

Chef de bataillon, décoré de la Légion d'honneur, ce vaillant officier ne se consolait pas de la perte de son fils.

Depuis l'enlèvement de Jean, Mme de Bellefontaine avait vécu le pire des cauchemars qu'une mère ait jamais fait.

Sans cesse sa pensée se retournait vers le pauvre petit disparu qu'un misérable avait ravi à son affection, dans des conditions si lamentables, peu de temps avant l'épouvantable conflit qui allait arrêter les recherches et la séparer de surcroît, pour de longues années, de son mari.

Aussi faillit-elle mourir de joie en apprenant que Jean venait d'être retrouvé sain et sauf contre tout espoir. M. de Bellefontaine l'alla chercher à Coblence et le ramena près d'elle avant même que ne fussent jugés les Kutzleb. Et il ne la quitta plus désormais que quelques jours, pour aller déposer à la barre des témoins.

Mais l'enfant, si heureux fût-il de la tournure des événements et d'un tel revirement de fortune, n'eût goûté qu'assez médiocrement les plaisirs imprévus que lui ménageait son nouveau genre de vie, si son père et sa mère, en souvenir de ce qu'avaient été pour lui, et la charmante Rita, et le bon vieux Fridolin, ne s'étaient empressés d'exaucer son plus cher désir en les secourant généreusement.

Tout l'argent qui leur revint du krack Kutzleb fut remis par eux au ventriloque et à la bohémienne.

Il n'aurait pu être mieux employé, car il leur permit de réaliser leur projet de monter à leur tour un établissement.

Encore est-il que cette solution ne les eût satisfaits qu'à demi si, au lieu d'acquérir une baraque foraine et de continuer leur carrière vagabonde, ils n'avaient acheté, sur le conseil de M. de Bellefontaine, un petit immeuble situé à Nancy même et qu'ils eurent tôt fait de transformer en cinéma. Ils y prospérèrent admirablement et y gagnèrent encore de voir souvent l'ex-petit Franz, de clown devenu lycéen, mais qui ne les oubliait pas et leur rendait souvent visite en compagnie du commandant ou de Mme de Bellefontaine.

Et Kasimir ? Et Polykarp ?

Rassurez-vous, mes enfants. Ni l'un ni l'autre ne perdirent au change.

Quoique assez fortement « amochés » par leur chute sensationnelle et malencontreuse, ils n'en étaient pas encore réduits au rôle des invalides à la tête de bois. Bientôt remis sur pattes, ils avaient été vendus eux aussi à l'encan. Mais l'acquéreur, dans leur cas, n'était autre que le brave Frido, à qui les libéralités du commandant permettaient cette double emplette. Combien s'estimait-il heureux, somme toute, de ne pas avoir perdu à tout jamais ces déjà vieux compagnons d'infortune ?

La petite homélie qu'il leur fit donna la mesure des sentiments de ce parfait honnête homme.

— Vous ne valez pas cher, garnements, leur dit-il avec plus d'émotion que de sévérité, et je crois bien que je vous ai payés dix fois votre vraie valeur. Deux mille marks pièce, même au cours actuel du change, cela fait un joli denier. Seulement, voilà. Tout le monde considère que vous avez comme qui dirait les vertus de vos vices et que chacun de vos tours, tout pendables qu'ils soient, se traduit par des avantages appréciables. C'est là le secret de la destinée que nul ne peut



Et il ne la quitta plus désormais...

pénétrer. Ce ne sont pas toujours les arbres de vilaine apparence qui portent les plus mauvais fruits. Rita et Franz, je veux dire M. André, m'ont rappelé que, sans vous, nous n'aurions probablement jamais pu mettre la main sur les papiers de ce gredin de Bilibald et que, sans vous encore, nous aurions bien certainement perdu la vie tous trois dans le plus diabolique guet-apens qu'un monstre comme Herr Kutzleb ait jamais tendu à d'honnêtes gens. Cela vaut bien l'absolution de vos peccadilles et une sinécure par-dessus le marché. A partir d'aujourd'hui, vous passez donc à mon service. Ce ne sera pas très dur. Au moins promettez-moi de vous conduire décemment. Est-ce juré, Kasimir ?

— Oui, patron, eut l'air de répondre notre macaque.

— Et toi, Polykarp, réponds aussi ?

— Oui, oui, m'sieu Frido, n'ayez crainte, on se conduira on ne peut mieux.

Le bonhomme n'en parut pas très convaincu.

— Vous ne chiperez plus les casquettes des chefs de gare? interrogea-t-il.

— Non, non.

— Ni les chapeaux des belles madames?

— Jamais de la vie!

— Fort bien. J'ai bonne mémoire, vous savez. Si vous me manquez de parole, je ne vous raterai pas, moi. Vous verrez comme je vous arrangerai. Gare le fouet... et des coups bien appliqués, je vous jure! Ah, ah! coquins, vous tremblez... J'espère que c'est d'une salutaire frayeur et que mes observations vous poussent vers le bien.

En effet, il y eut un trémoussis de petits corps simiesques et le bon Frido recueillit de petits gloussements méphistophéliques. Il ne s'en affecta pas plus que de raison. Mais, entre nous, à sa place, je ne serais pas très rassuré sur la sagesse éventuelle de telles recrues. Vous connaissez le proverbe : «Qui a bu boira», et l'on ne peut demander à des singes d'une éducation aussi fantaisiste de devenir jamais des personnages sérieux.

J'irai plus loin.

Si un jour il me revient que les deux incorrigibles loustics ont commis une nouvelle frasque aux dépens de quelque grave fonctionnaire ou de quelque coquette grosse dame, je dois avouer que je m'en montrerai fort peu surpris.

Faut-il ajouter, pour être sincère, que je n'en serai pas autrement contrarié. Il est bien permis de rire un brin quelquefois, tout en gardant, dans le fond du cœur, beaucoup de charité envers son prochain. Et je ne sache pas que, jusqu'à présent, aucune des espiègleries de Kasimir et Polykarp ait mal tourné.

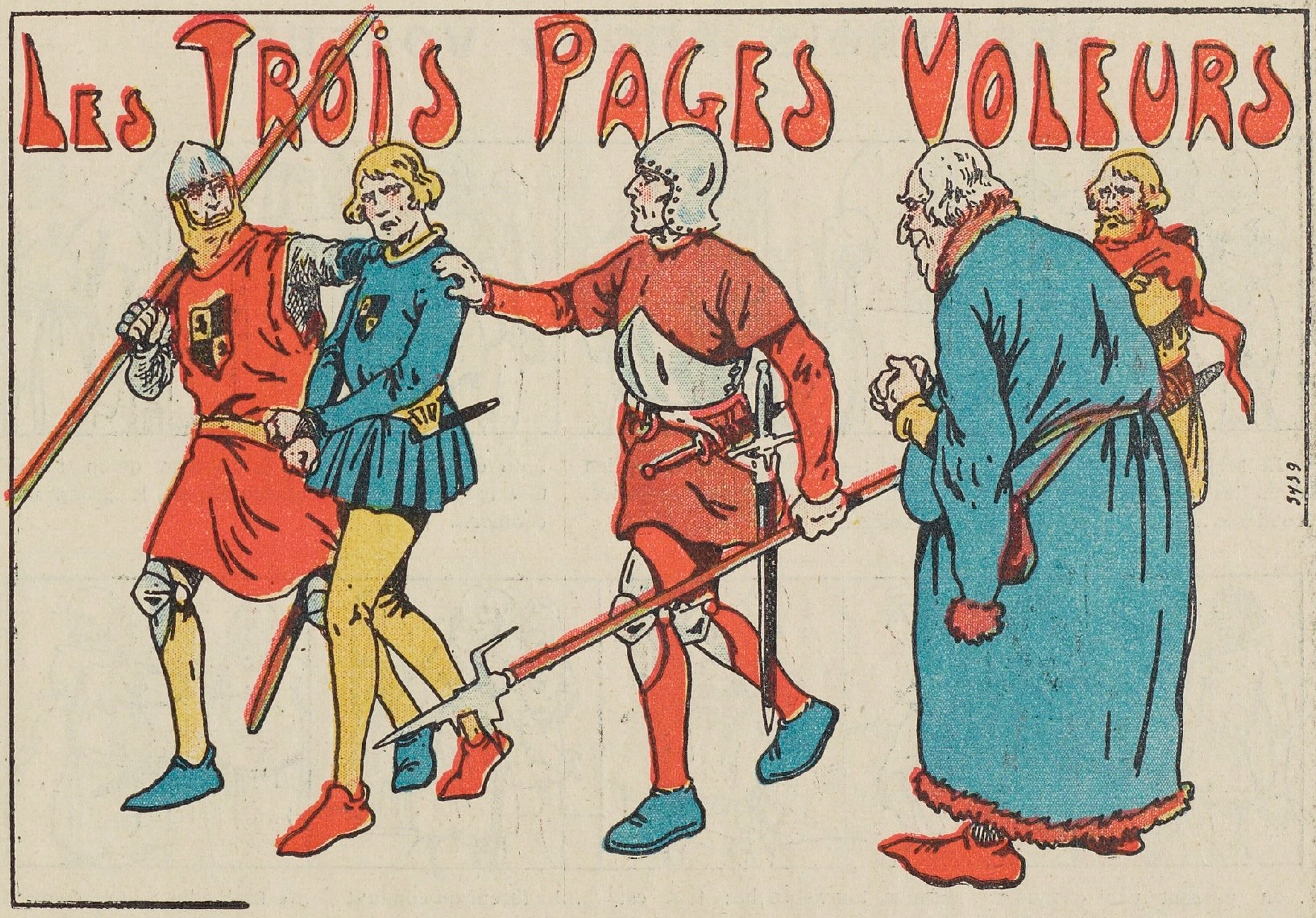
Qui sait?

Peut-être sont-ils des redresseurs de torts à leur manière. En ce cas, peu importe que cette manière ne soit pas très orthodoxe. L'essentiel, c'est qu'elle s'inspire de louables intentions et qu'elle aboutisse à de bons résultats.

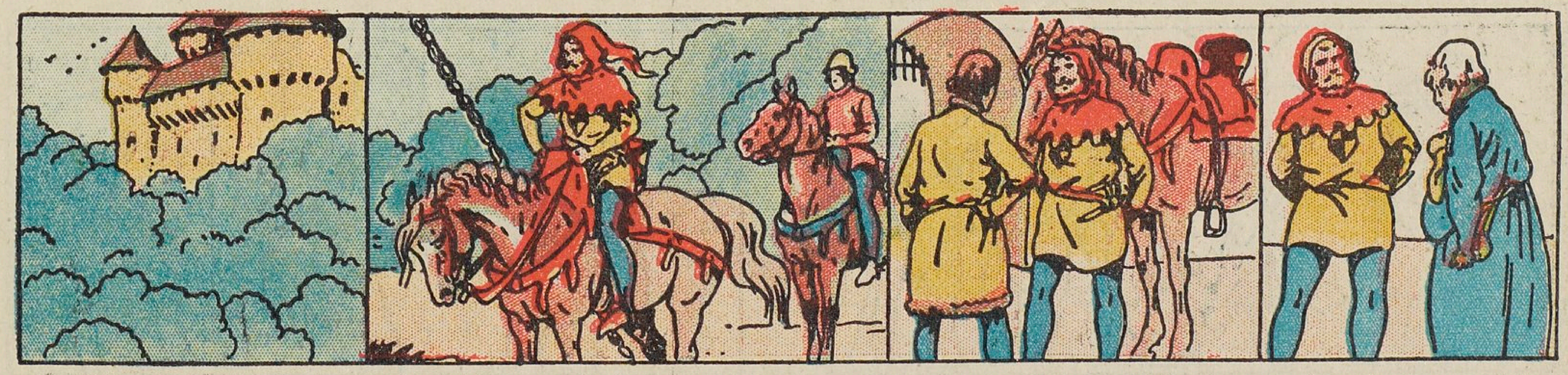
NORBERT SEVESTRE.



Effondré, maigri...



par LEVESQUE



Le château fort du comte de la Trèmolière se dresse au milieu des bois.

Voici le comte qui rentre de la chasse. Le pont-levis s'abaisse. Le seigneur et sa suite se répandent dans la cour du château.

Le comte descend de cheval. Il a fait bonne chasse, est de bonne humeur et plaisante avec ses officiers.

Pourtant, son intendant Brelandas semble soucieux. « Qu'as-tu donc ? lui demande...



...le comte. — Hélas, Monsieur, je suis le plus malheureux des hommes. Je dois annoncer à mon maître qu'un nouveau vol...

...a été commis aujourd'hui même, malgré la surveillance qu'on exerce...

...sur mon ordre. — Et qu'a-t-on volé ? demande le comte de la Trèmolière qui semble furieux. — Une des plus belles agrafes de votre auguste épouse. »

LES TROIS PAGES VOLEURS

(Suite.)



Le seigneur, aussitôt, se rend dans les appartements de la comtesse...

...qu'il trouve en larmes. C'est bien sa plus belle agrafe qu'on a dérobée. La colère...

...du comte est extrême. Il ordonne qu'on fouille tout le personnel du château depuis le grand fauconnier...

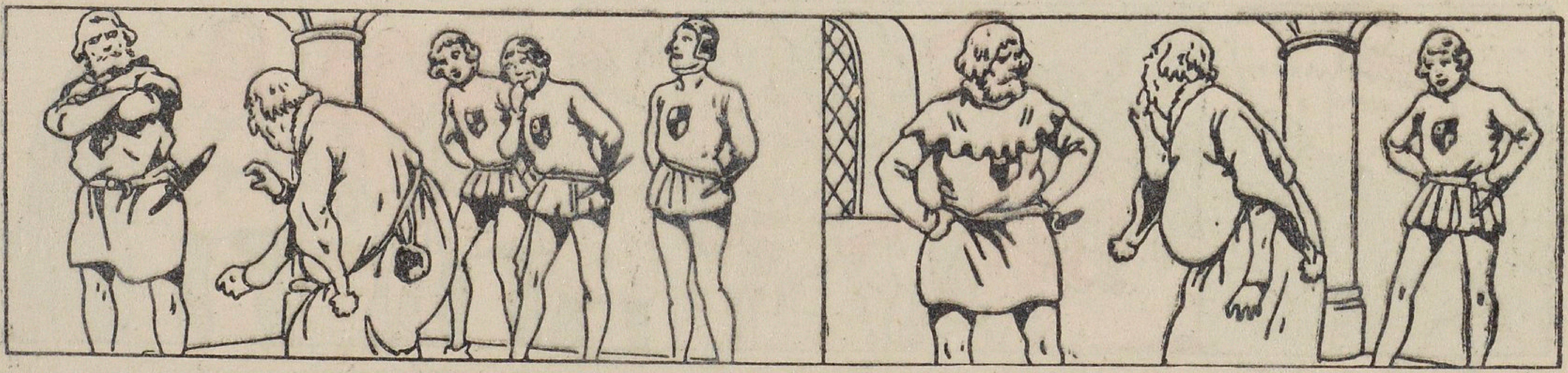


...en passant par chaque serviteur et servante, sans exception, jusqu'au...

...dernier tournebroche; tout est visité, poches retournées et pieds déchaussés. C'est en vain...

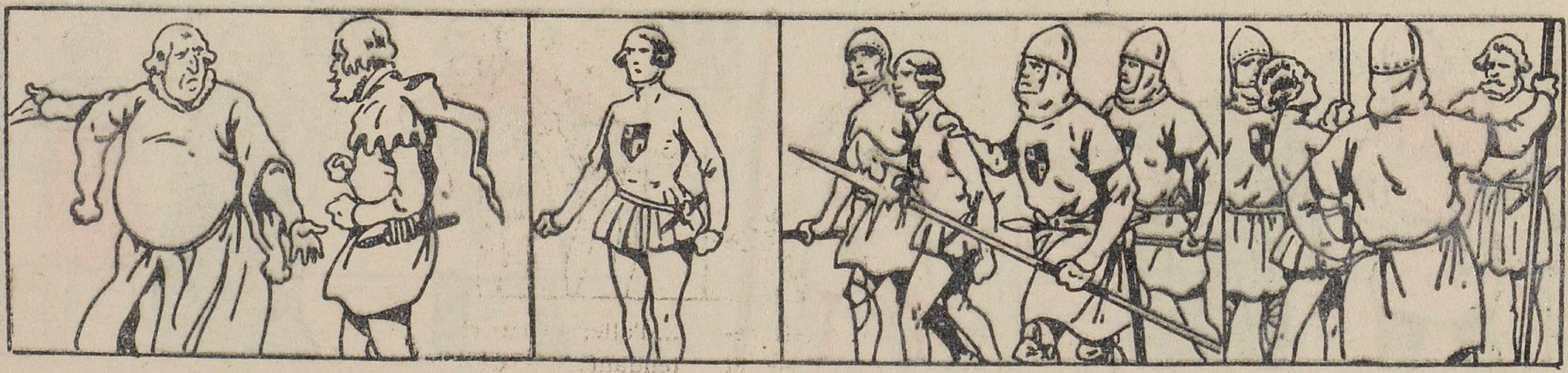
...La fureur du comte et le désespoir de la comtesse augmentent...

...« Brelandas, dit le comte à son intendant, il me faut le coupable avant ce soir...



...ou je te chasse... » Brelandas blêmit, ce qui rend son visage plus grotesque; il essaye de plier le genou devant son maître, mais il est trop gros, ce qui fait rire les pages de la comtesse...

...qui détestent l'intendant. « Seigneur, dit alors Brelandas à mi-voix, j'ai des soupçons, je crois connaître le coupable. — Alors parle, répond le comte, et qu'il soit puni comme...



...il le mérite. — Le coupable, seigneur, est certainement un des pages de la comtesse, ce petit misérable...

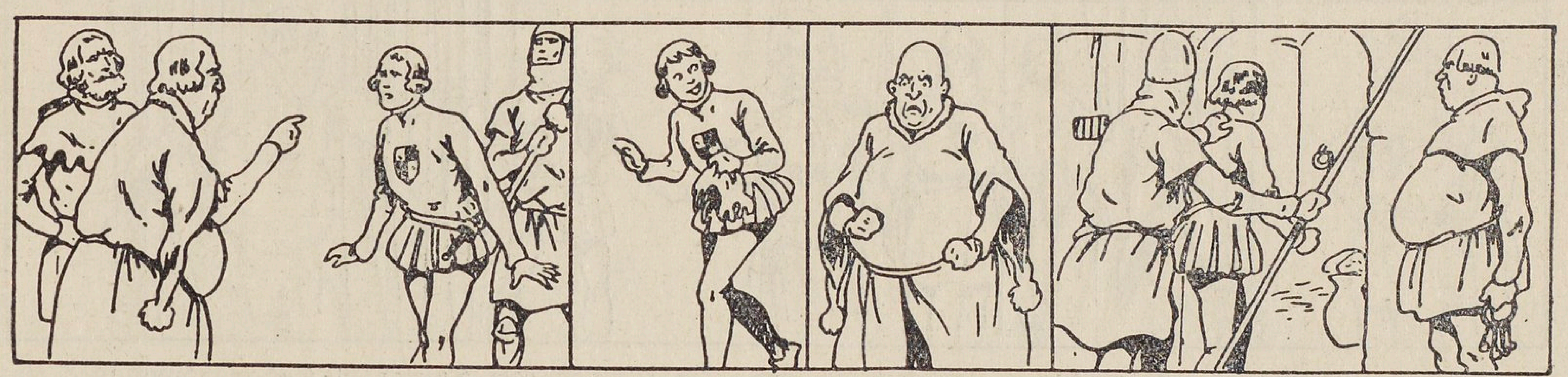
...de Tancrède, qui me nargue, parce qu'il est leste...

...et jeune. — S'il en est ainsi, qu'on l'arrête tout de suite, » ordonne le comte...

...Il interroge Tancrède qui, étant innocent, nie de toutes ses forces.

LES TROIS PAGES VOLEURS

(Suite.)

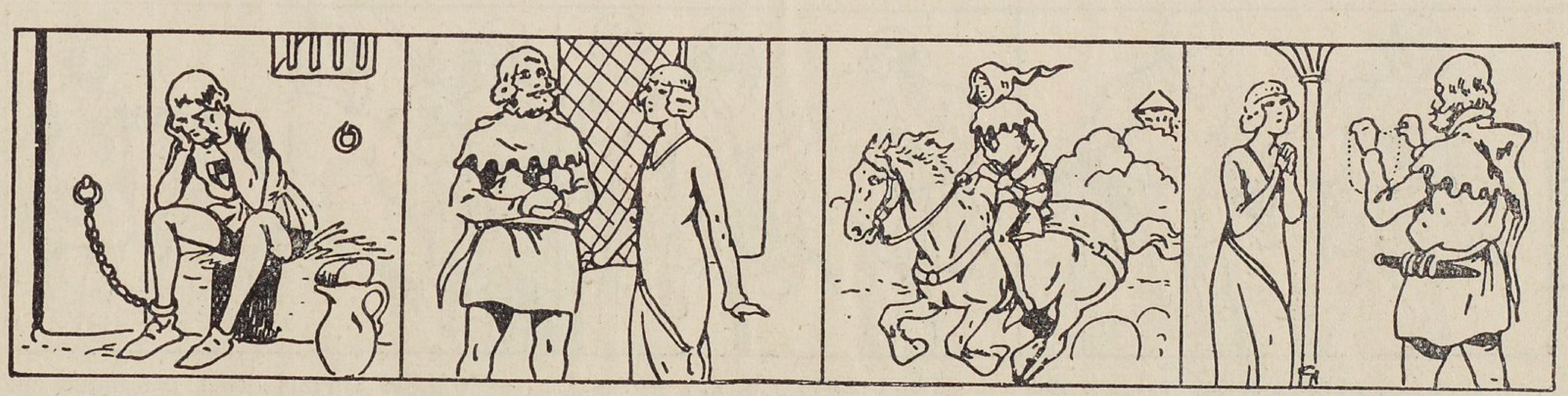


« Tu peux nier, ricane l'intendant, mais tu es capable de tous les méfaits, ne m'as-tu pas volé il y a quelques jours ma propre...

...perruque. Tu ne le nieras point ! — C'était...

...pour qu'on vît votre crâne tondu, répond le page...

...je vous demande pardon. » Mais pour toute réponse, l'intendant obtint qu'il fût jeté au cachot. Il y veille lui-même.



Le pauvre Tancrède, enchaîné, au pain sec et à l'eau, se lamente dans sa prison.

Croyant tenir le voleur, les nobles époux de la Trémolière se réjouissent. Il n'y aura plus...

...de larcins! Ils envoient des messagers inviter les seigneurs des environs à....

...un magnifique dîner, pour lequel le comte offre à sa femme un beau collier de grains d'or.



La fête rassemble au château tout ce que le pays compte de noblesse et le dîner est suivi d'un grand bal...

...Les invités partis, la comtesse ôte son beau collier...

...et le dépose dans sa cassette dont elle néglige de refermer le couvercle...

...Sans doute la fenêtre est ouverte à cause de la chaleur, mais qui...



...oserait en tenter l'escalade? Pourtant, à son réveil, le collier et un bracelet de rubis ont encore...

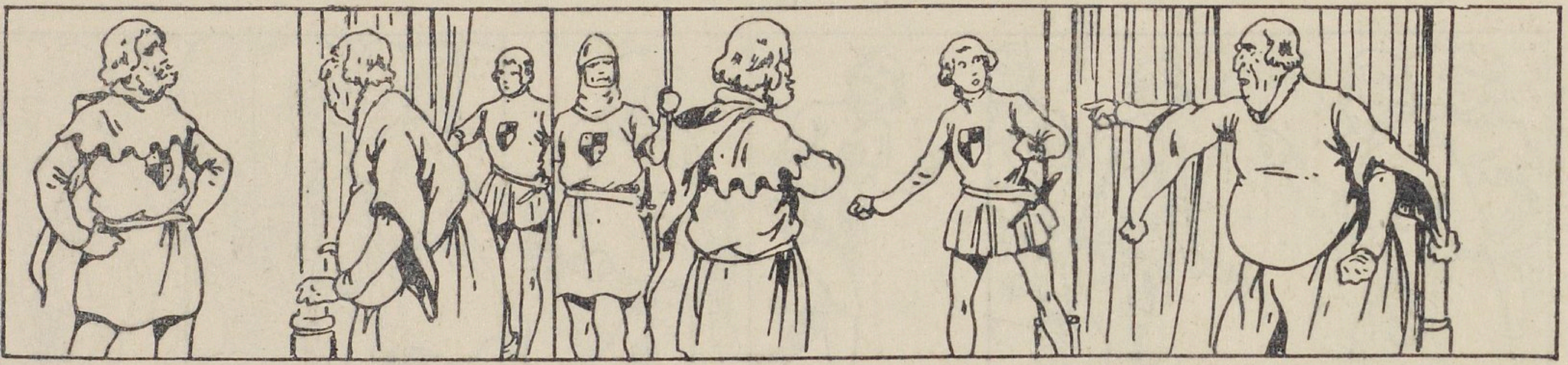
...disparu. Prévenu, le comte est repris d'un accès de rage terrible et ordonne au page Lancelot...

...d'aller quérir l'intendant. Celui-ci, secouant son gros ventre...

...et roulant des yeux de crabe, accourt, tandis que le page lui fait des grimaces dans le dos.

LES TROIS PAGES VOLEURS

(Suite.)



« Décidément, Brelandas, lui dit le comte, tu n'es plus bon à rien. Un nouveau vol a été commis, celui que tu as fait enfermer...

...est donc innocent. — Ne croyez pas cela, ô mon noble maître, reprend Brelandas d'une voix indignée. Il n'est pas seul coupable, voilà tout. Il a un complice, ce complice, le voici. » En même temps, il désigne le page Lancelot.



« Voyez, il est blême, le scélérat. » Il lui saisit le poignet et, sans qu'il proteste, il lui ouvre la main :

« Que tiens-tu donc là ? — C'est un ruban de la comtesse. — Qui vole un ruban peut voler un joyau.

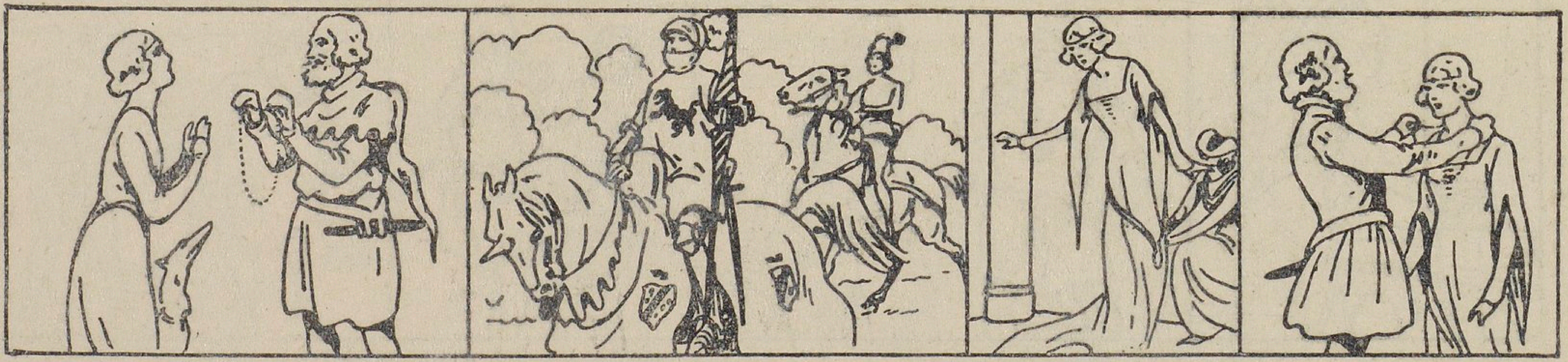
— Non, je voulais orner ma toque aux couleurs de ma chère maîtresse. — Allons donc ! » Brelandas ordonne aux gardes de conduire le page en prison.



Cependant, affligée de ces vols successifs, la châtelaine tombe gravement malade. « Il faut la distraire, dit le docteur, ou elle mourra. »

Aussitôt, le seigneur fait venir un joueur de luth renommé, pour charmer sa femme de belle musique.

Il convoque les plus habiles orfèvres et leur commande les plus magnifiques bijoux. Rien n'est assez beau pour sa chère épouse.



Alors, la jeune femme se reprend à vivre et elle est assez forte pour assister...

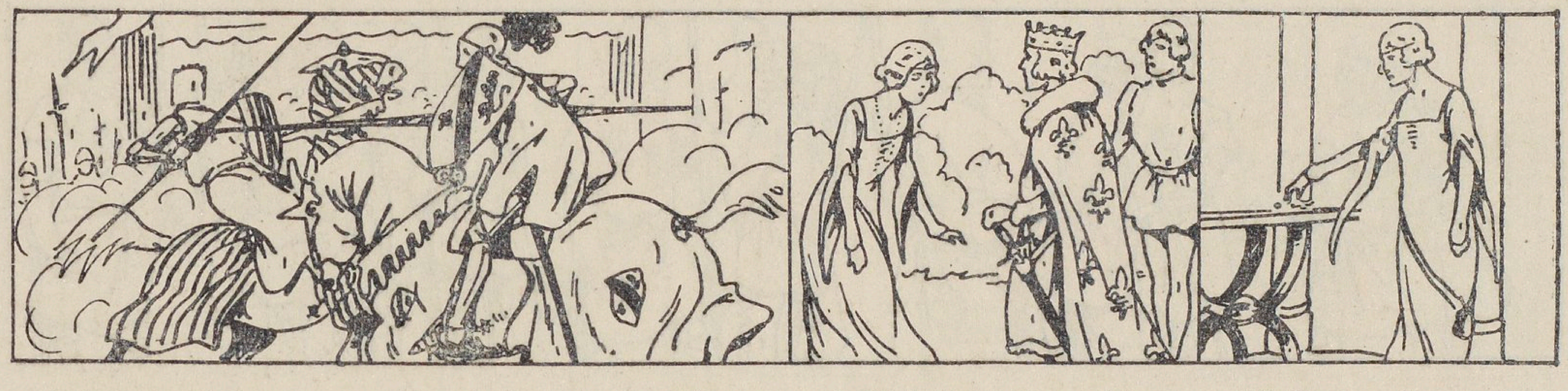
...à un grand tournoi donné en son honneur et, pour cette circonstance, on...

...lui fait une robe brodée d'or et d'argent.

Et c'est un nouveau collier de diamants que le comte attache à son cou.

LES TROIS PAGES VOLEURS

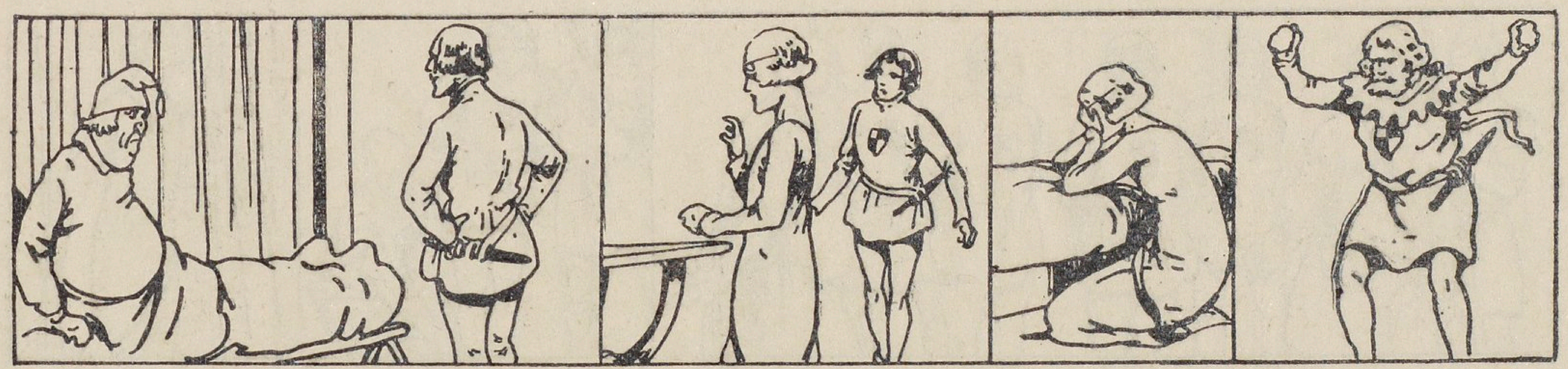
(Suite.)



C'est féerique! Rien ne manque à la splendeur de la fête à laquelle veut bien paraître, entouré des principaux ministres...

...Sa Majesté le roi, qui daigne féliciter la reine sur la beauté de ses diamants.

Elle les pose dans sa chambre, sur sa table de chevet. Quel audacieux viendrait...

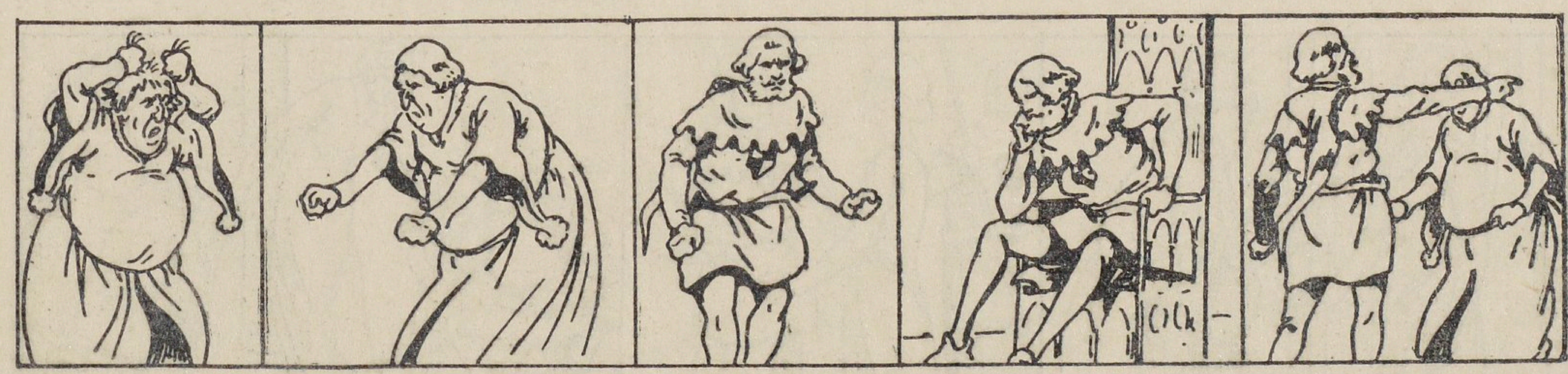


...les chercher là. D'ailleurs, Brelandas s'est installé sur un lit de camp, à la porte de la comtesse, sous les yeux d'Hogier, un jeune page moqueur.

Et quelle stupeur, lorsque le lendemain, encore une fois, les bijoux ont disparu.

C'en est trop. La comtesse s'affaisse, écrasée...

...de chagrin. Et le comte est pris d'une crise de fureur effroyable.



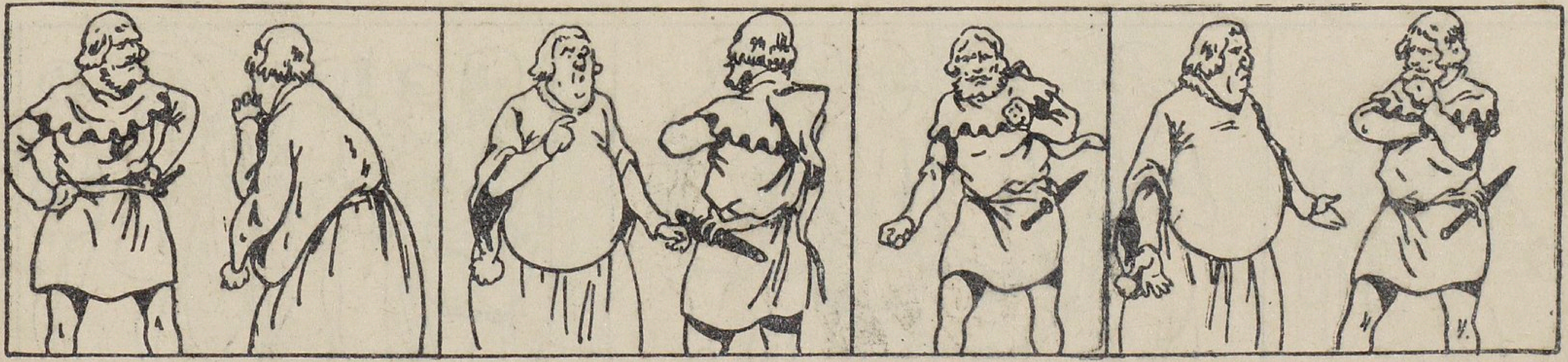
Quant à Brelandas, il arrache ses derniers cheveux...

...et parle de se jeter du haut de la tour la plus élevée après en avoir jeté les autres serviteurs.

Quand il a eu atteint le paroxysme de la colère, le comte se calme...

...un peu et médite une heure durant dans son fauteuil seigneurial.

Il fait venir Brelandas et lui déclare tout net qu'il le chasse.



« Oh! pitié, monseigneur! gémit l'intendant. Les deux gredins de pages que vous avez fait jeter...

...en prison ont encore un complice, j'en suis sûr; c'est le page Hogier.

— Je le ferai écarteler tout vif, s'écrie...

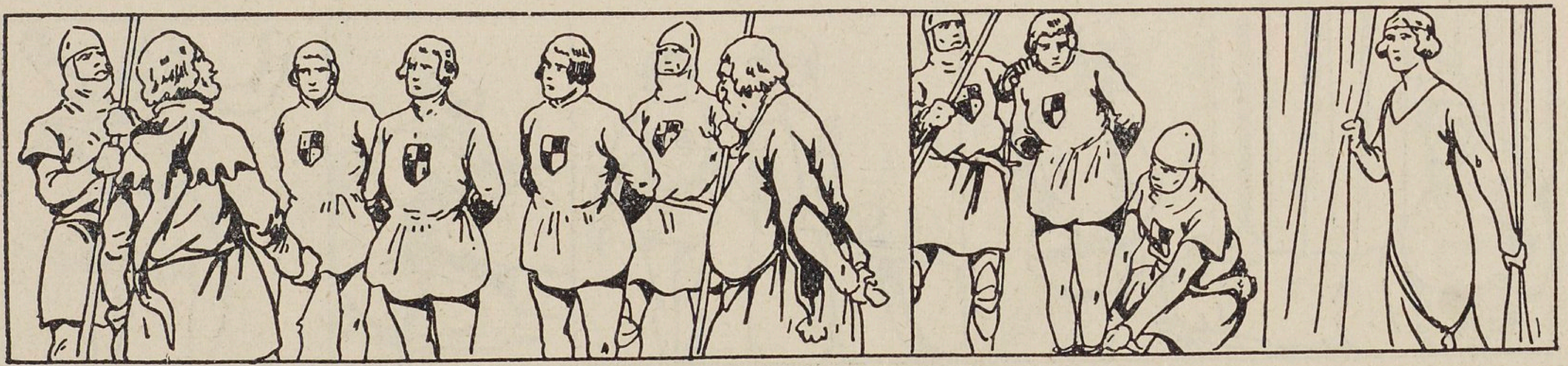
...le comte. — Très bien, affirme Brelandas. La prison est trop douce pour de tels...

LES TROIS PAGES VOLEURS

(Suite.)



...criminels. Au surplus, ces misérables peuvent avoir d'autres complices. Il faut leurs aveux. Seigneur, ordonnez qu'on les amène tous les trois et qu'on les mette à la torture. » Le comte ayant approuvé, Tancrède, Lancelot et Hogier sont conduits devant lui. Les infortunés frissonnent en passant devant l'intendant qui ricane méchamment.



« Vous êtes trois brigands, leur dit le comte. Qu'avez-vous fait des joyaux de votre maitresse? » Les jeunes garçons nient énergiquement. Alors, séance tenante, sur...

...l'ordre du comte, on leur lie pieds et mains, on va les conduire au supplice, quand...

...la châtelaine survient. Elle a pitié de ces pauvres enfants et déteste...



...Brelandas. « Etes-vous sûr, lui demande-t-elle, qu'ils sont bien les voleurs? — Parfaitement sûr, ils avoueront sous peu. — Je veux qu'on...

...attende quelques jours avant de les condamner, fait-elle à son mari. Par grâce! laissez-les en liberté. »

Le comte y consent et les trois pages se jettent à genoux aux pieds de leur protectrice et baisent le bas de sa robe.



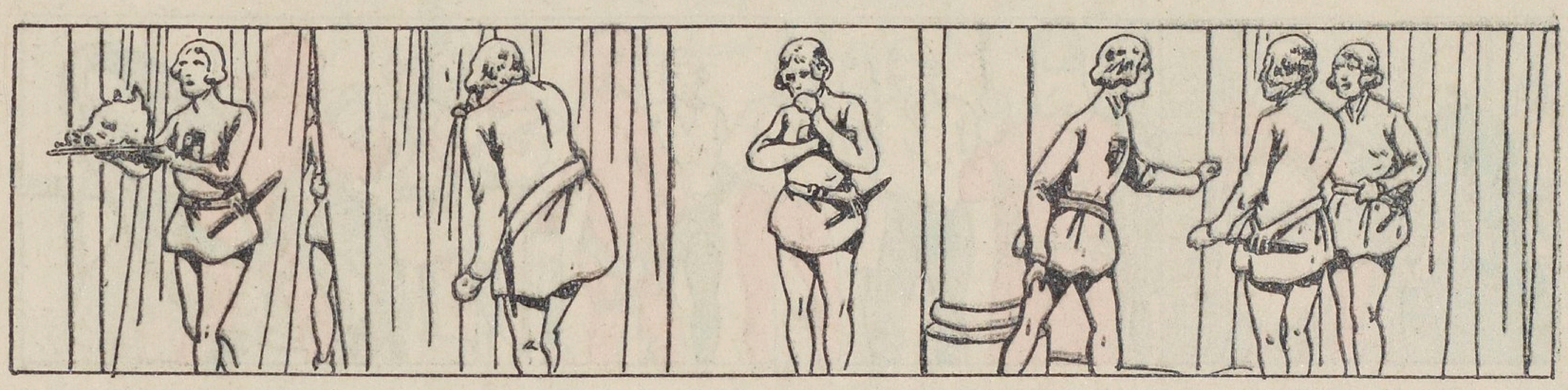
Brelandas est vert de dépit. Mais la comtesse a parlé...

...on exaucera son désir. Toutefois, d'accord avec le comte, elle charge quatre archers de la police de surveiller étroitement les pages.

Et une nouvelle fête est donnée qui surpasse encore les précédentes en éclat et en richesses.

LES TROIS PAGES VOLEURS

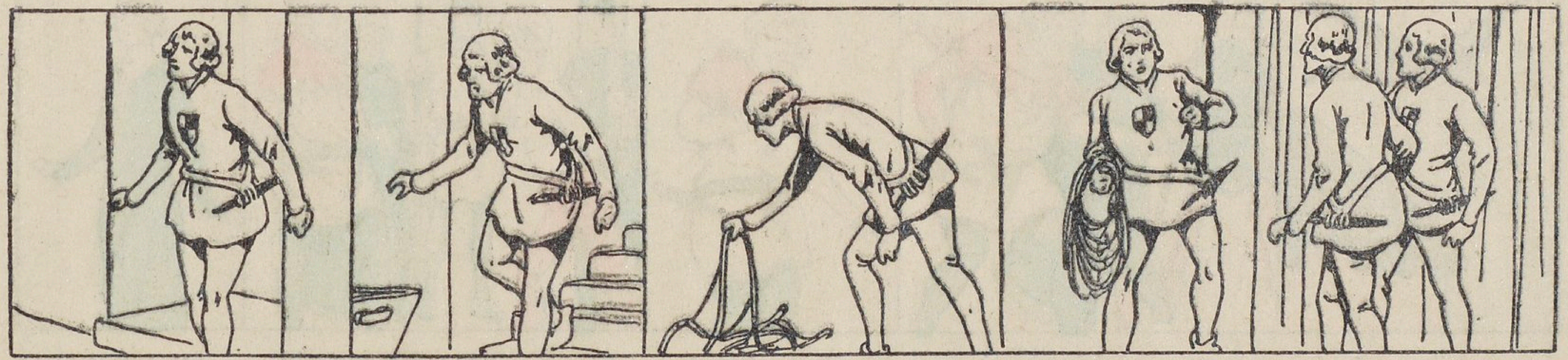
(Suite.)



Les trois pages dans leur coquet pourpoint circulent dans les salles de danse et dans la salle à manger, sans se douter qu'ils sont épiés.

Mais chacun d'eux est triste. Et même..

...ils projettent en secret de s'évader du château, où leur vie n'est plus sûre, sous le coup de la haine de l'intendant.



C'est Hogier qui découvre le moyen de mettre leur projet à exécution. Des maçons, réparant les murs, ont laissé avec leurs outils...

...une échelle de corde. Hogier, immédiatement, s'en empare...

...et il va trouver ses amis qui, grâce à cette échelle, pourront s'évader avec lui, cette nuit même.



Mais hélas! la conversation des trois pages a été surprise par un des espions.

Le comte de la Trémolière et son sinistre intendant ont été avisés du projet. « Cette fuite...

...prouve leur culpabilité, pense justement le seigneur. Ils ont caché le produit de leur vol. Ils veulent en jouir. »



Tandis que tout dort dans le château, à pas de loup, sans bruit, les jeunes gens se dirigent vers une fenêtre de leur appartement. Une échelle...

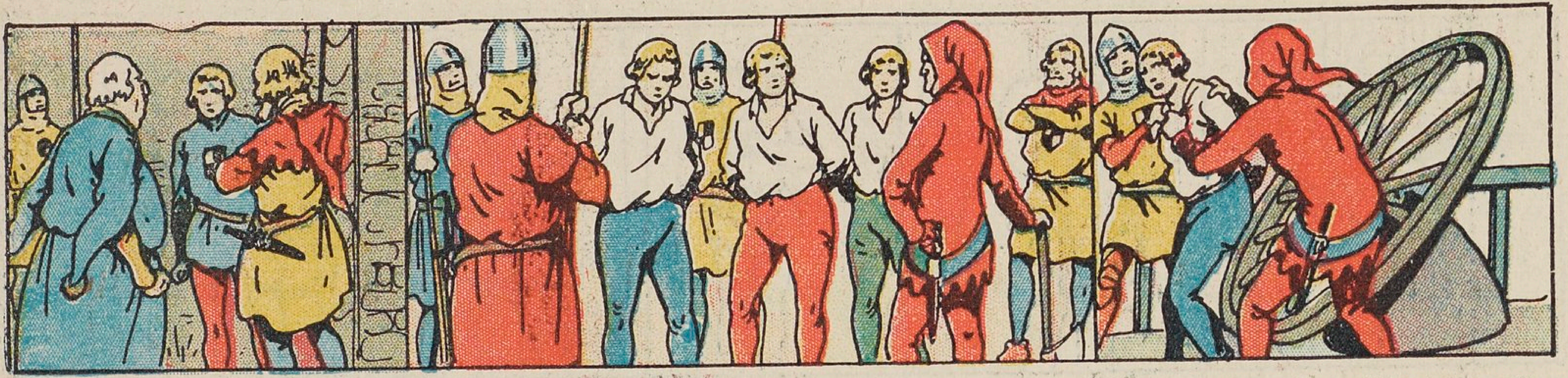
...est solidement fixée. Et chacun d'eux descend...

...tour à tour. Hélas! une main s'appesantit...

...sur le premier qui touche terre... C'est celle de Brelandas !

LES TROIS PAGES VOLEURS

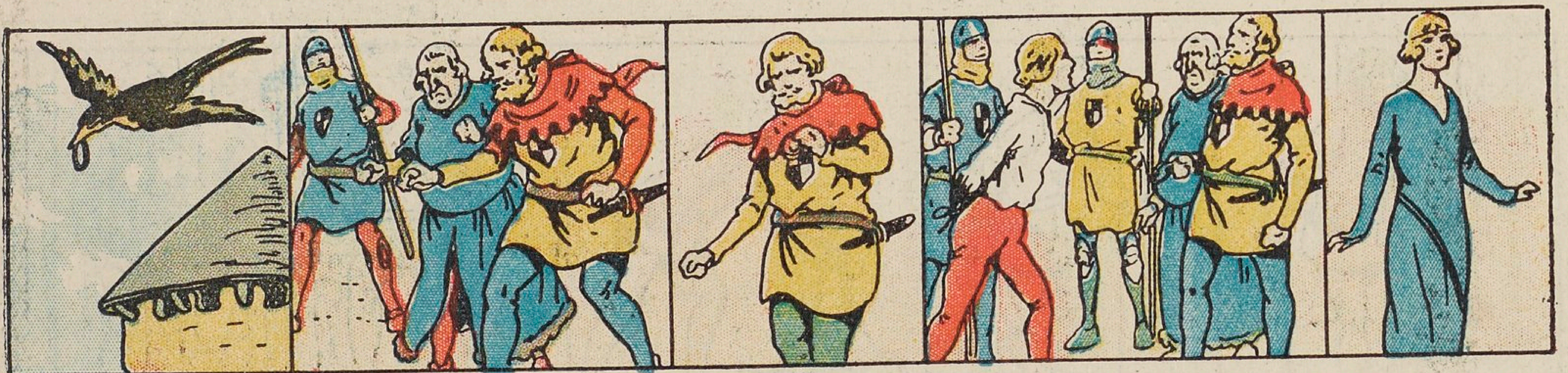
(Suite et fin.)



Et le comte survient et ces mots retentissent : « Vous serez pendus tous les trois ! »

Toutefois, auparavant, puisqu'ils ne veulent pas avouer, ils seront soumis à la question ! Les voilà, les malheureux, sur le lieu du supplice. C'est Tancrède...

...qui, le premier, subira le supplice de la roue. Un valet du bourreau s'est déjà emparé de lui, quand là-haut...



...le vol d'un oiseau fait lever toutes les têtes. O surprise...

...un bracelet tombe de son bec aux pieds mêmes du seigneur... Il le reconnaît...

C'est un bracelet de la comtesse ! Et Hogier, qui...

...n'a pas perdu son sang-froid, s'écrie : « Cet oiseau, c'est la pie de l'intendant. Le voilà, le voleur. » Alors, la comtesse...

...intervient à son tour : « Il faut visiter le nid de la pie. »

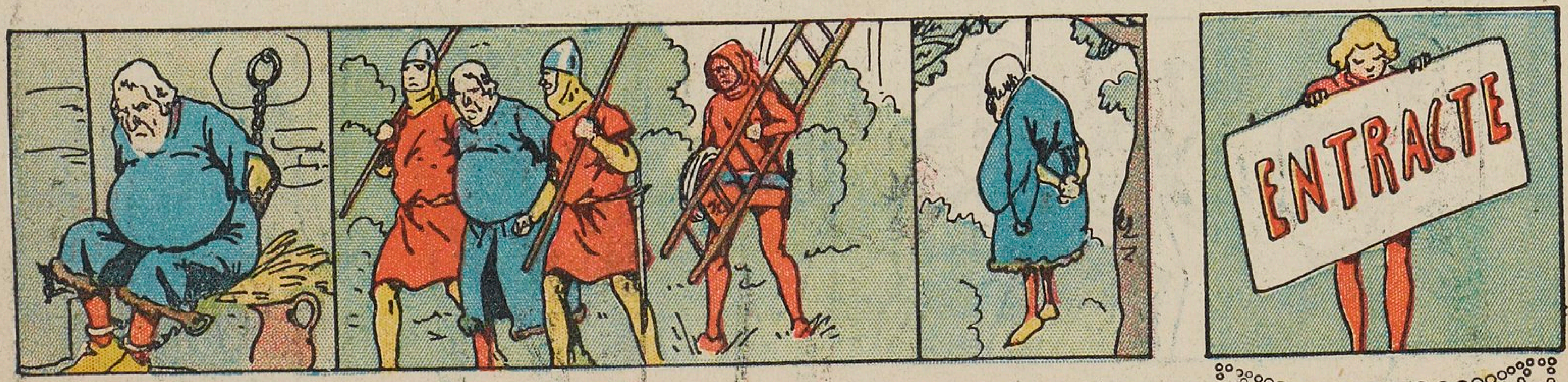


La voilà justement qui pénètre dans la chambre de Brelandas.

Vite, sur l'ordre de la châtelaine, on monte jusqu'à la fenêtre, sur le bord...

...de laquelle se trouve le nid. Il est vide, mais, dans la chambre de l'intendant...

...on découvre les bijoux volés. Le mystère est éclairci et l'on comprend la haine dont il poursuivait des innocents. C'est lui...



...qui va immédiatement prendre la place dans le cachot...

...d'où quelques jours après on l'extrait pour être branché haut et court comme un scélérat qu'il est...

...et qui a bien mérité le châtiment suprême.

RÉCRÉATIONS

CHARADES

Dans l'alphabet sans trop chercher,
Tu trouveras bien mon *premier*.
Et sous son toit mon *dernier*
Abritera mon *entier*.

Quand mon *dernier* est mon *premier*,
Des bossus c'est bien l'affaire.
En général, je préfère l'*entier*
Tel que Mozart savait le faire.

Mon *premier* sans effort a bientôt dévidé
Mon *deux* bien roulé en pelote,
Que mon *entier* pour le pauvre tricote.
Cherchez ! Avez-vous deviné ?

Mon *premier* trouverez dedans un monastère
Où il passe ses jours, pensif et solitaire.
Vous trouverez mon *deux* pour sûr dans l'al-
[phabet.
Mon *tout* est un oiseau, curieux, indiscret.

Mon *premier* a perdu la raison.
Une rivière mon *second*.
Mon *tout* dans les grands bois est plante orne-
[mentale.
Qui ressemble à de l'or en saison automnale.

Péniblement nous gravissons le *premier*
Et nous habitons tous sur mon *dernier*.
C'est en Orient qu'on voit employer
Le plus souvent mon *entier*.

Bien lourde charge mon *premier*.
C'est un cachet que mon *dernier*.
Quant à mon *entier*,
Avec des fusils les forme le troupier.

Sans mon *premier*, il n'est d'homme qui vive.
Sans mon *second* l'hiver ne saurait exister.
Mon *tout* peut triompher de tout ce qui arrive.
Mais si vous avez peur il faudra le quitter.

De mon *premier*, quelle que soit la nature.
Mendiant ou roi tu deviens la pâture.
Ainsi l'ordonne la nature.
Quant à mon *second*, je l'avoue,
Il est beaucoup plus doux que vous.
En pratiquant mon *entier*, de ce fait,
Tu deviens un être parfait.

LOGOGRIPHE

Sur *cinq* pieds, je conduis une barque, lecteur,
Mais si tu m'arraches le cœur,
Chez toi je deviens double, ma foi,
Et tu te sers toujours de moi,
Tu ne peux travailler sans moi.
Coupe-moi donc le chef et instantanément
Je deviens département.

MOTS EN TRIANGLE

Le *premier* fut des Perses un roi
Et le *second* est un prénom,
Mais un prénom bien breton.
A la broche ou au four le *trois*.
Quatre plus petit que mon *trois*.
Cinq enfin est une consonne
Que vous découvrirez dans sonne.

MÉTAGRAMMES

Sur *six* pieds je suis, en Pologne, une ville.
Mais en changeant mon chef, aussitôt
Je deviens capitale d'une île.
Cherchez, vous trouverez bientôt.

Sur *trois* pieds j'apparais au printemps chaque
[année,
De feuillage et de fleurs je suis environné.
Si tu mêles mes pieds, peu facile à trouver.
Pour être sûr de moi il me faut éprouver.

Changez mon chef, vous trouverez
Un produit italien et pas à dédaigner,
Et la partie d'une cartouche.
L'humidité en met sur le fer une couche.
Un travail que l'on fait en creusant dans la
[terre.
Où le sanglier va se vautrer en mystère.
Enfin, ce que souvent on appelle charbon.
C'est tout : et maintenant cherchez pour tout
[de bon.

ANAGRAMME

Comment m'aimez-vous mieux, lecteur ?
Je suis délicieux au beurre.
Mais en brouillant mes pieds, sur l'heure,
Je deviens législateur.

Les réponses à ces récréations paraîtront dans le prochain numéro.

Solutions des Récréations du n° 22

(page 41.)

MOTS CARRÉS

C H A R	R O S E	O N C E
H A T E	O D I N	N O E L
A T R E	S I R E	C E R F
R E E L	E N E E	E L F E

ENIGMES

Non — Le Temps.

CHARADES

Char — La — Temps — Charlatan.
Vague — A — Bond — Vagabond.
Chat — Rade — Charade.
Bout — J — Bougie.
Ecu — Son — Ecusson.
Boule — Var — Boulevard.
Pain — Son — Pinson.
Rôt — Terre — Dame — Rotterdam.
Poli — Son — Polisson.

LOGOGRIPHE

Marte — Marthe.

Les vêtements enchantés
Conte oriental



Il y a cent ans, vivait à Karthoum un marchand d'épices appelé Abdallah-El-Mansour, qu'on nommait *Abdallah le Velu*, tellement sa figure était couverte de poils ; sa barbe commençait sous ses yeux, puis descendait jusqu'à son ventre ; son nez et ses oreilles exhibaient des touffes hérissées et ses mains, sous un duvet noir, semblaient des pattes de singe. On le disait aussi riche qu'avare, et l'on prétendait que sa ladrerie était telle, qu'avant de s'asseoir pour dîner, il ôtait ses culottes, crainte de les user ; de plus il était crasseux, et ce n'est pas à tort qu'on lui attribuait autant d'écus que de vermine.



Abdallah habitait une masure si délabrée qu'un beau matin elle s'écroula sur lui ! On le retira de là fort endommagé, mais il guérit vite et se mit à la recherche d'un autre logis. Tous lui semblaient trop chers, et il sut en découvrir un qui n'avait point de propriétaire, une sorte de petite mosquée en ruine, où jadis avait vécu un saint marabout, vénéré à cause de ses vertus et de sa charité. Nul n'osait habiter là, car, d'après la rumeur publique, l'ombre du marabout y revenait parfois surveiller les audacieux assez hardis pour s'installer à côté du tombeau où il était enterré. En effet le premier occupant, ayant voulu aller à la Mecque en pèlerinage, fut surpris en route par des brigands qui le rôtirent comme un simple poulet. Quant au second occupant, ses malheurs ne furent pas moindres ; il était marié avec deux femmes, selon la mode des musulmans. Ces désagréables mégères ne s'entendaient que sur un point, c'était de le rouer de coups, quand il rentrait en retard pour dîner.

Ces fâcheux souvenirs n'effrayèrent point Abdallah le Velu ; son déménagement ne fut pas long, un chameau apporta une grosse caisse très lourde, et l'on supposa qu'elle contenait un vrai trésor : c'était vrai.

Aussi, vers minuit, Abdallah descendit dans le souterrain où était le tombeau, creusa un grand trou et enterra la caisse ; puis, rôdant à droite et à gauche, il découvrit un vieux coffre ; l'ayant ouvert, il y trouva de beaux vêtements, mais d'une forme ancienne et démodée. Comme il n'était pas coquet, peu lui importait ce détail et il résolut de les remonter pour les mettre à la place de ses guenilles ; ensuite il alla s'étendre sur un peu de paille, et s'endormait déjà quand il vit entrer dans la chambre un fantôme, vêtu avec les magnifiques habits qu'il avait déposés près de lui : c'était un vieillard courbé, voûté, ratatiné, mais au doux sourire et à l'air majestueux :

— Abdallah, dit alors gravement le fantôme, je suis l'âme du marabout enterré ici ; ces vêtements sont ceux que je portais jadis quand j'étais un prince jeune, puissant et vaniteux ; mais Allah sut toucher mon cœur. J'ai renoncé au pouvoir pour vivre pieusement, j'ai donné mes biens aux malheureux. Ces vêtements sont enchantés ; si celui qui les met est doux, charitable et dévot, tout lui réussira, mais, s'il est égoïste, cruel et impie, malheur à lui !



Le lendemain, quand Abdallah arriva au bazar des épices, on s'aperçut avec stupéfaction de son élégance. Il exhibait des babouches en maroquin jaune, toutes neuves, avec des houppettes de soie, un cafetan rose brodé d'or, un burnous aussi blanc que le lait des chamelles, et un turban orné d'une aigrette de pierres étincelantes. A ce moment une vieille femme infirme lui tendit la main, sollicitant une aumône :

— Mon riche seigneur... ayez pitié de ma misère !

Abdallah feignit de ne pas l'entendre, passant outre. Comme il franchissait une des arches du bazar, un impétueux coup de vent emporta son turban qui alla se poser sur la tête du gouverneur de la Ville cheminant suivi d'une nombreuse escorte. Abdallah s'élança et se précipita brusquement sur lui pour reprendre sa coiffure ; le gouverneur s'imagina qu'on voulait l'assassiner et cria au secours ; les gardes de l'escorte accoururent, frappant Abdallah qui roula à terre poussant des cris affreux. Enfin, quand il put s'expliquer, le beau turban avec l'aigrette de pierreries avait disparu ! On l'accusa d'être un menteur, on le menaça d'une amende, et il dut s'en retourner chez lui le corps tout bleu de meurtrissures et tête nue.



Abdallah s'assit dans la petite cour près de la fontaine des ablutions pour prendre son très modeste déjeuner, composé de figues et de pain. Des pigeons perchés sur le toit descendirent pour picorer les miettes. Abdallah, dont l'avarice ne supportait pas de donner quoi que ce fut à qui que ce soit, s'avisa de chasser brutalement ces pigeons à coups de pied, et glissa malencontreusement, tombant dans la fontaine ! Quand il en sortit ruisselant d'eau, les babouches aussi avaient disparu ! En vain les chercha-t-il ! Rien ! Il dut retourner au bazar sans chaussures, sans couvre-chef, et de fort mauvaise humeur. A ce moment, arriva un enfant qui venait acheter, de la part de sa mère, de la cannelle et de la muscade ; le pauvret en toute confiance donna sa pièce d'argent. Abdallah ayant tourné, retourné et palpé la pièce, déclara qu'elle était rognée et s'en targua pour réduire de moitié le poids de la marchandise ; puis, quand il voulut glisser la pièce dans sa poche... ô surprise ! plus de cafetan ! Le beau cafetan rose brodé d'or avait disparu, il ne restait sur son vilain corps velu qu'un petit caleçon malpropre, et son burnous qu'il dut fermer en se ceignant d'une corde ; enfin, trouvant qu'il était par trop sommairement habillé, il décida de rentrer chez lui ; à ce moment, le muezzin appelait les fidèles à la prière :

— Ah non ! pensa Abdallah, je n'irai pas remercier Allah après tous les ennuis que j'ai eus !

Il n'avait pas achevé ces mots qu'un grand chien, sautant après lui, tira avec force le burnous, juste au moment où Abdallah croisait la sultane qui revenait d'acheter un grand flacon d'essence odoriférante ; Abdallah tenta bien de dégager l'étoffe d'entre les dents de la bête. Celle-ci s'acharna de plus en plus, le burnous se détacha. Abdallah le Velu, avec son seul caleçon en loques, apparut alors devant la sultane et ses suivantes. Elles le prirent pour quelque orang-outang sauvage et s'enfuirent, tandis que la sultane effrayée laissait tomber sa fiole d'eau parfumée et se trouvait mal ! La foule s'ameuta ; on reconduisit Abdallah à sa mosquée croulante avec quelques coups de pied doublés de quelques coups de poing.



A ce moment revinrent à son esprit le souvenir du rêve et les paroles du marabout ; il jugea le logis inhabitable, malgré qu'il ne lui coûtât rien, et résolut de s'en aller sur-le-champ ; il déterra son coffre rempli d'or pour l'emporter, mais le poids en était trop lourd, il tomba dans l'escalier et le coffre lui écrasa la tête.

Le lendemain on le trouva mort : l'argent fut distribué aux pauvres et nul ne le regretta.

AR. AR.

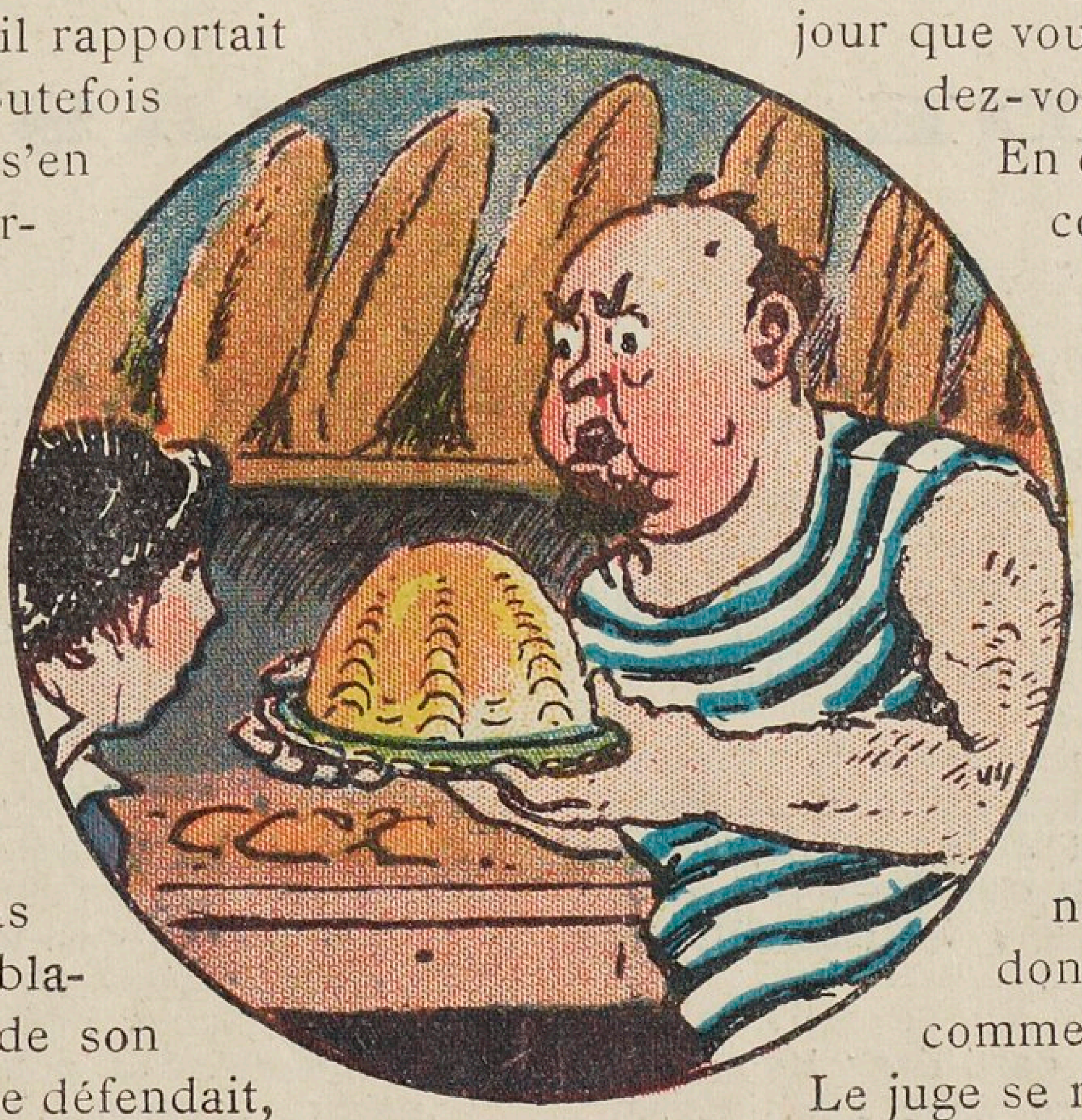
MATHO CORNIC EST UN MALIN





Matho Cornic était un petit gars de Bretagne fort déluré, plein de bonne volonté et pas bête du tout, comme vous allez le voir.

Son père exploitait une ferme aux environs de Quimper-Corentin, et, deux fois la semaine, il envoyait son fils à la ville porter des œufs, des légumes et du beurre. Notre Matho s'en allait d'un pas alerte et ne se plaignait jamais que la charge fût trop lourde. Au contraire. Plus il avait de marchandises à vendre, plus il rapportait d'argent au logis, après avoir toutefois acheté les provisions du ménage. Il s'en revenait, sans flâner en route, portant un gros panier sous le bras et dans son panier, à la place des œufs et des légumes qu'il avait vendus, il se trouvait du sucre, du sel, du poivre et autres épiceries.



Parmi ses clients de la ville, il y avait un certain boulanger, nommé Fortembec, qui était plus souvent grincheux qu'à son tour. Matho Cornic et lui n'étaient pas bons amis, d'autant plus qu'il déblatérait toujours contre la qualité de son beurre. Vous pensez que celui-ci le défendait, son beurre, d'autant plus, qu'à dire vrai, il était excellent. Le boulanger, en le dépréciant, cherchait tout bonnement à le payer moins cher.

D'autres fois, Fortembec déclarait à Matho Cornic que sa motte de beurre n'avait pas le poids. Alors, Matho ne protestait pas et se contentait de sourire.

Un beau matin, notre bonhomme, encore plus en colère que de coutume, traita ni plus ni moins Matho de voleur.

— Tu es un fripon, tu me vends ce morceau de beurre pour trois livres, il n'y a que deux livres et demie !

L'enfant se borna à hausser les épaules ; ce que voyant, l'autre, exaspéré, lui déclara qu'il ferait constater la chose par un huissier et qu'il l'assignerait devant le juge de paix.

— Comme il vous plaira, reprit le jeune paysan, et le jour que vous voudrez. Je serai exact au rendez-vous.

En effet, ayant reçu une sommation à comparaître au tribunal de simple police, il s'y rendit, et, posément, s'exprima en ces termes :

— Monsieur le juge, c'est bien étonnant que M. Fortembec se plaigne de ne pas avoir son poids, car il me vend, deux fois par semaine, un pain de trois livres et, pour peser mon beurre, je mets ce pain dans l'autre plateau de la balance. Je ne peux pas être plus sûr de lui donner bon poids que de le servir comme il me sert.

Le juge se mit à rire et dit à Matho :

— Tu es un malin, mon gars, et ce n'est pas toi le coquin.

Donc, il condamna le boulanger à une forte amende en ajoutant :

— Il est probable que vous en usez de même avec tous vos clients. Cet enfant, tout petit qu'il est, vous a donné une bonne leçon. Tâchez qu'elle vous profite.





PRIX DE GYMNASTIQUE

En vérité, M. Lespinasse, professeur de français en 4e B, ne se trompait pas, lorsqu'il affirmait que Cyprien Barbanchon était bien le plus mauvais élève qu'il eût jamais rencontré durant le cours de sa longue carrière — longue en vérité, car M. Lespinasse comptait bientôt quarante ans d'enseignement secondaire et Dieu sait à combien de jeunes cervelles il avait révélé les secrets de l'analyse logique.

— Cyprien Barbanchon, parlez-moi de l'emploi du pronom démonstratif.

Cyprien n'a même pas entendu la question émise à haute et intelligible voix, pour l'excellente raison que si son livre est grand ouvert sous ses yeux, il l'a tout à fait oublié, occupé qu'il est à décomposer un contre-coup croisé du bras droit, ce qui, en matière de boxe, le passionne vraiment. Un gros dictionnaire latin lui sert d'adversaire...

— Cyprien Barbanchon, continuez...

Cette fois, Cyprien a entendu, mais, parti dans les explications qu'il se donne à soi-même, il continue effectivement, mais de façon à stupéfier professeur et élèves.

— Le bras un peu replié croisera le bras gauche de l'adversaire et pan, on le frappe à l'angle de la mâchoire.

— Sortez, Barbanchon.

C'est de tradition; deux ou trois fois par jour, le jeune Barbanchon est prié d'aller à la porte. Il le fait d'ailleurs de fort bonne grâce. Pourquoi s'attristerait-il d'un intermède divertissant. Dans les couloirs, Cyprien croisera sans nul doute Sosthène, le garçon de service auquel il a inculqué sa passion de la boxe, résultat : une bonne petite partie en perspective. Si, par un malheureux hasard, Sosthène n'est pas dans les couloirs, notre ami en sera quitte pour se livrer seul à de prodigieux exercices de gymnastique. La gymnastique, c'est le triomphe de Cyprien Barbanchon — déplorable élève quand il s'agit de français, d'histoire ou de mathématiques — du moins il a sur ses camarades une évidente supériorité à la gymnastique. Absolument remarquable, il émerveille les plus sceptiques, bat tous les records, a toutes les audaces.

Cette gloire incontestée, M. Barbanchon père et Mme Barbanchon, sa mère, sont loin de la goûter. Ils en sont plutôt absolument navrés. Comment eux, gens pondérés, de sang rassis, ont-ils eu un enfant pareil! C'est à n'y rien comprendre. Mme Barbanchon ayant nourri son fils, on ne peut même pas avoir le doute d'un bébé changé en nourrice. Non, Cyprien Barbanchon est bien le fils de M. Barbanchon, notaire, et de Mme Barbanchon, née Héloïse Musard. Il est, pour ses onze ans, souple, mince, et il a pour père un gros homme ventru et court, solennel dans ses gestes, dans ses phrases, et pour mère une grosse petite femme qui, sanglée dans un corsage à dessein trop étroit, a l'air d'un oreiller serré par le milieu. C'est, je le répète, à n'y rien comprendre, mais c'est ainsi.

— De la tenue, mon enfant, de la tenue, supplie le brave M. Barbanchon, lorsqu'il se promène à travers la petite ville, en compagnie de son héritier.

De la tenue! Ah! bien oui! sur le cours où se réunit la meilleure société, sur le cours même, Cyprien d'un bond se suspend aux arbres, fait un adroit et savant rétablissement et de là, tel un oiseau bavard sur son perchoir, entonne des chansons.

— Quel enfant, mon Dieu, quel enfant!

Or, cette année-là, au mois de juillet, les Barbanchon allaient recevoir quelques amis, on devait ensemble se rendre à la mer, on n'attendait, pour fixer le départ, que la distribution des prix de Cyprien.

Hélas! quelle cérémonie douloureuse pour M. et Mme Barbanchon. Car, naturellement, il ne pouvait être question du moindre prix, du moindre accessit pour leur rejeton. Ah! seulement un accessit, les braves gens l'appelaient de tous leurs vœux, qu'il fût de français, de mathématiques, d'histoire naturelle, n'importe.

— Voyons, Cyprien, suppliait M. Barbanchon, fais ça pour tes parents. Mais non, tu n'auras encore rien cette année!

— Mais si, papa, j'aurai un prix.

— Un prix! Quel prix?

M. Barbanchon haletait de bonheur, suspendu aux lèvres de son héritier.

— Un premier prix de gymnastique, papa.

— Ah!

Ramené brutalement à la réalité, le brave notaire levait au ciel des bras découragés.

— La gymnastique! mais il y a autre chose que la gymnastique.

— Pas pour moi, papa.

Et, pour bien souligner ces paroles, notre jeune ami exécutait sur-le-champ une série de culbutes et de pirouettes qui, incontestablement, témoignaient de son élasticité.

M. et Mme Barbanchon voient approcher la date fatale avec plus d'angoisse que jamais. En vérité, ils se demandent s'ils auront l'héroïque courage d'amener des témoins à la honte de Cyprien. Non, c'est décidé, sous un prétexte quel-

conque, ils partiront à la mer deux ou trois jours avant la cérémonie...

Mais M. Barbanchon avait compté sans son bon ami, M. le Maire, et aussi sans sa vanité.

— Mon très cher, je compte sur toi pour la distribution des prix au Collège... Il faut que soient là les notoriétés du pays, tu figures en tête de la liste.

Quel honneur! Partagé entre son orgueil et l'humiliation paternelle, M. Barbanchon hésitait, se tâtait comme on dit. Ce fut Mme Barbanchon qui trancha la question.

— Nous irons à la distribution des prix, ce sera donner une fameuse leçon à Cyprien et tu ne peux vraiment pas te sacrifier à ce paresseux... le pays a les yeux sur toi, ne l'oublie pas.

C'est ainsi que le 12 juillet suivant, sous les halles magnifiquement décorées de drapeaux, de fleurs, de tapis et de tentures, sur l'estrade garnie de plantes vertes, M. Barbanchon se tenait plus solennel que jamais aux côtés de M. le maire, de M. le principal, de M. Legrès, le député, venu au pays spécialement, de tout le conseil municipal, et du baron des Halbrans, conseiller général.

Dans la salle, la foule était dense, on s'écrasait positivement. Enfin la musique municipale attaque le premier morceau que l'on écoute religieusement.

Sanglée dans une belle robe de soie violette, Mme Barbanchon étouffe positivement. Comme M. Barbanchon, elle est partagée entre deux sentiments également tyranniques. L'orgueil de contempler son mari trônant sur l'estrade en si bonne compagnie, et l'angoisse de ramener à la maison Cyprien non couronné, non récompensé d'un prix. Mme Barbanchon se sent malade, à peine écoute-t-elle le superbe discours qu'a longuement préparé le doyen des professeurs sur un sujet aussi neuf que bien approprié : « Rien ne sert de courir, il faut partir à point. »



Il fut un clown bien morose.

Irrespectueux, Cyprien, incapable en outre de rester tranquille pendant plus de dix minutes, donne des signes visibles d'impatience. Cette impatience se manifeste par des coups de poing lancés aux voisins, quelques coups de pied envoyés dans différentes directions, au désespoir du pion chargé de la surveillance des élèves.

— Barbanchon, tenez-vous tranquille.

— J'peux pas, m'sieu.

— Taisez-vous... On appelle les lauréats!

— C'est ma foi vrai...

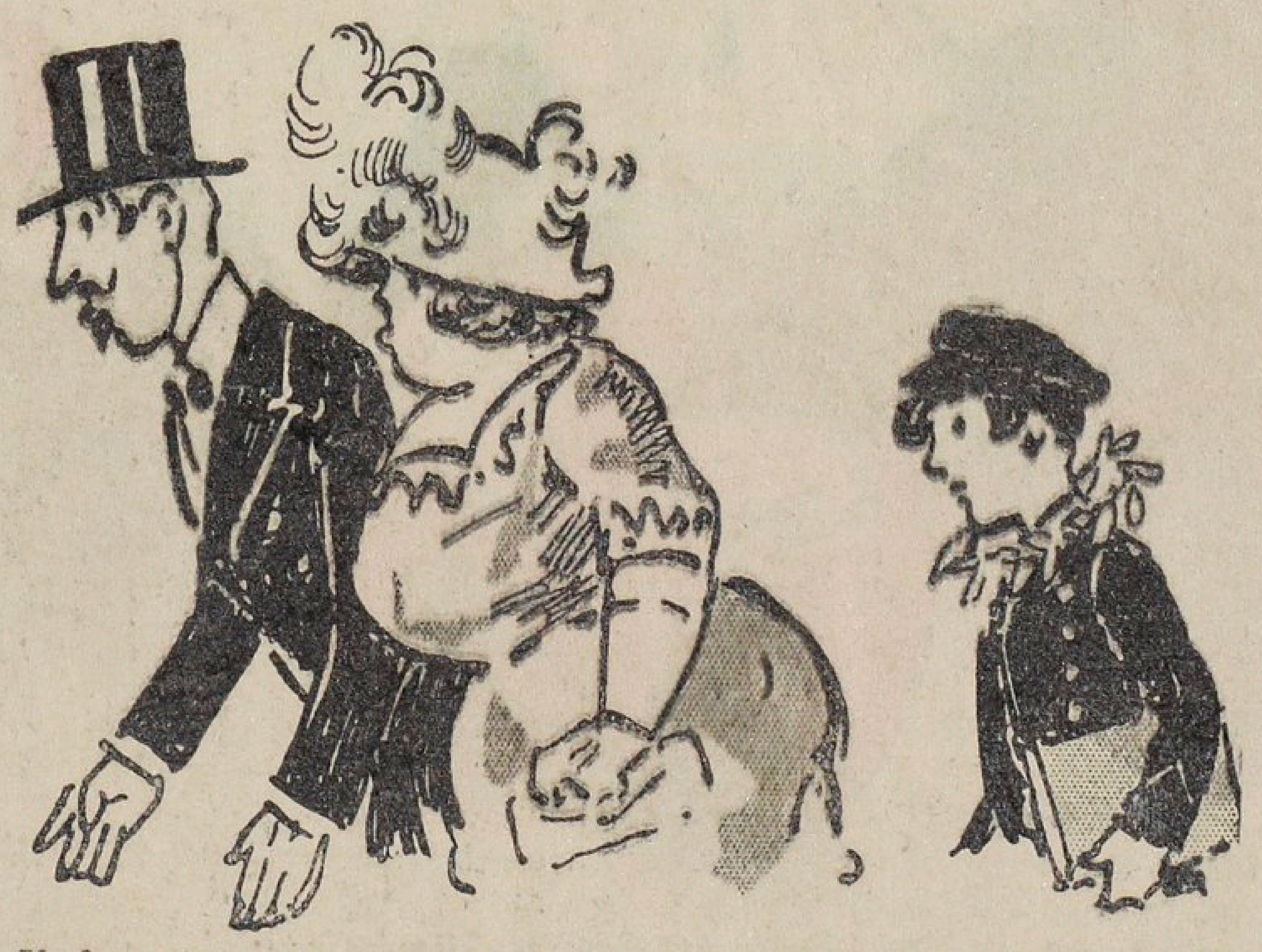
Et, à peu près calme cette fois, Cyprien écoutait de toutes ses oreilles la nomenclature des prix. Chaque fois que retentit un nouveau nom d'élève, M. Barbanchon sur l'estrade, Mme Barbanchon dans la foule des invités, baissaient le front, un peu plus déçus...

— Gymnastique, appelle enfin la voix grave du pion, premier prix, Cyprien Barbanchon.

Des applaudissements frénétiques accueillirent ces paroles. D'abord Cyprien était bien vu de tous ses camarades; ceux-ci le saluaient de bravos nourris et sincères, ensuite les invités applaudissaient à tous les premiers prix, on faisait fête à celui de gymnastique comme aux autres.

Dans sa robe de soie violette, Mme Barbanchon eut un petit frémissement d'orgueil et M. Barbanchon rougit de plaisir, M. le baron des Halbrans lui ayant glissé à l'oreille ces simples mots :

— Compliments, mon cher ami, votre fils promet... C'est moi qui le couronnerai.



Il fuyait, avec sa malheureuse femme, vers son domicile suivi de Cyprien.

Mais où l'enthousiasme devint de la stupeur, ce fut quand, bondissant de sa place en un saut merveilleusement calculé, notre jeune Cyprien se trouva en bas de l'estrade, jambes en l'air, tête en bas, le corps droit, se tenant fièrement sur les mains qui en l'occasion lui servirent de pieds, attendu que c'est ainsi qu'il gravit les marches et arriva jusqu'au baron, offrant à ses regards de myope deux pieds chaussés de vernis.

Quel scandale! N'y voyant guère plus qu'une taupe, le gentilhomme auquel on a remis une couronne et un livre, coiffe tranquillement des lauriers dorés la jambe droite de l'acrobate en herbe et tend le beau volume rouge, quand un « ah! » formidable le fait tressaillir, puis c'est un éclat de rire général. On applaudit, on trépigne. Les camarades de Cyprien, absolument transportés d'aise, lui font un succès.

— Vive Barbanchon! vive Barbanchon!

Mais quelqu'un troubla la fête; ce quelqu'un fut M. le principal qui, indigné et de ce manque de tenue, et de ce manque d'égards, saisit le jeune acrobate par le fond de sa culotte et le descend de l'estrade au moment précis où, ayant jugé l'aventure déplorable pour des gens aussi bien posés, Mme Barbanchon s'évanouissait à demi dans ses beaux atours.

Quant à M. Barbanchon, qui desséchait positivement de honte, il s'était élancé de l'estrade, et, ayant d'un bras ferme mis debout sa malheureuse femme, il fuyait, avec elle, vers son domicile suivi de Cyprien, ravi de sa journée, suivi lui-même par une bande de gamins qu'avaient émerveillés ses exploits.

Mais là, dans le calme du logis, après une copieuse correction, le jeune Cyprien dut comparaître devant le tribunal du solennel M. Barbanchon et savez-vous ce qui fut décidé ce même jour, afin qu'il fût mémorable à plusieurs titres... Voici :

Ah! le jeune Cyprien aimait à ce point la gymnastique, les exercices de foire, les tours de parade. Comment donc, rien de mieux, il s'agissait de donner un relief véritable à ses talents naissants; dès demain, Mme Barbanchon, habile à manier ciseaux et aiguille, lui confectionnerait un hilarant costume de clown, un pantalon à carreaux pour lequel elle ne marchanderait pas l'étoffe, un habit à queue s'il vous plaît, toujours dans de vastes proportions, enfin, un gilet blanc mis à la taille du bon M. Barbanchon. Cet accoutrement, qui aurait au moins l'avantage de ne pas gêner Cyprien dans ses mouvements, notre jeune ami le compléterait une cravate énorme, un tout petit chapeau qui, de ses cheveux, ne laisserait voir qu'une mèche, sur son front pâle, car, ainsi qu'il sied à un vrai clown, le visage de Cyprien serait passé au blanc et son nez seul enluminé de peinture rouge.

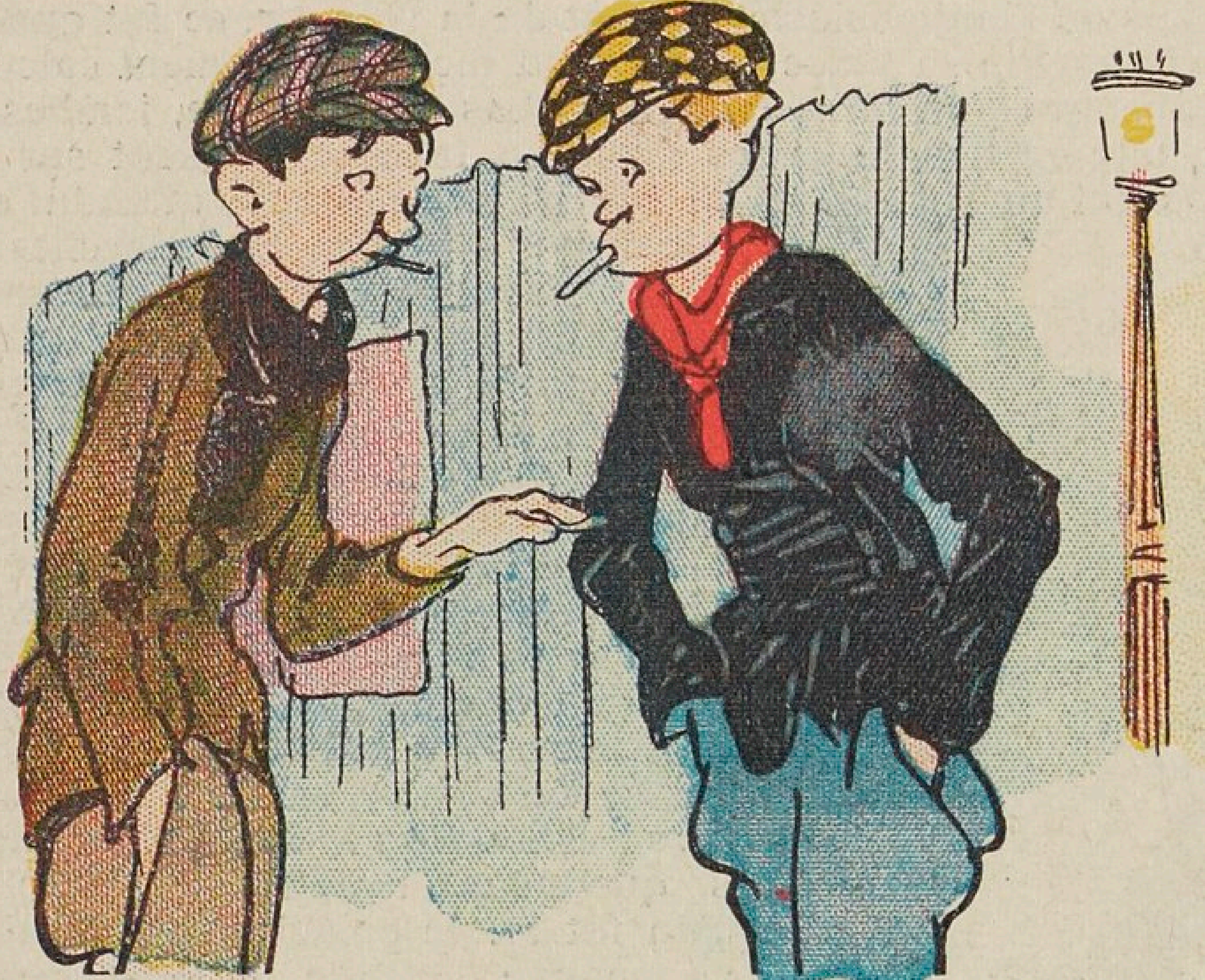
Au seuil de l'étude, Cyprien, pour lequel M. et Mme Barbanchon renonçaient stoïquement à tout déplacement cet été, demeurerait chaque jour, montant la garde, s'offrant à l'admiration de tous, portant sur la poitrine une pancarte ornée de ce simple nom : Auguste!

Après cela, M. et Mme Barbanchon espèrent que leur cher enfant leur sera reconnaissant de flatter ainsi ses goûts...

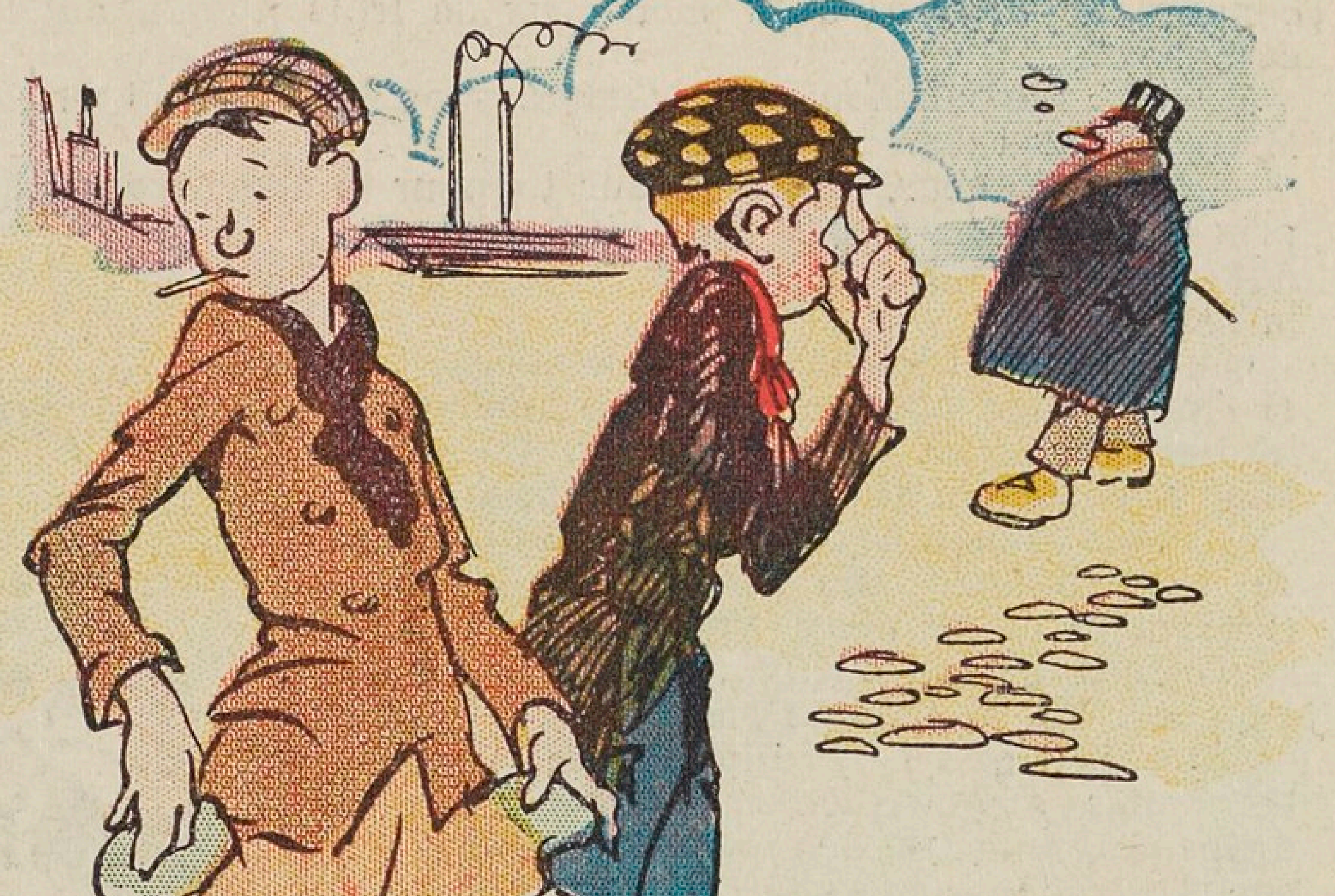
Eh bien! pas du tout. Condamné, Cyprien dut purger sa peine comme on dit, mais faut-il l'avouer, il fut un clown bien morose, et, dégoûté à jamais de la gymnastique, il travailla si sérieusement au collège l'année suivante qu'il remporta tous les prix, excepté, cependant, celui de gymnastique.

JACQUES ANGIOUX.

UN BON TOUR QUI FINIT MAL



Poulot et Turluret ont pu se procurer chacun une cigarette, mais, pour pouvoir la fumer, il faut des allumettes.



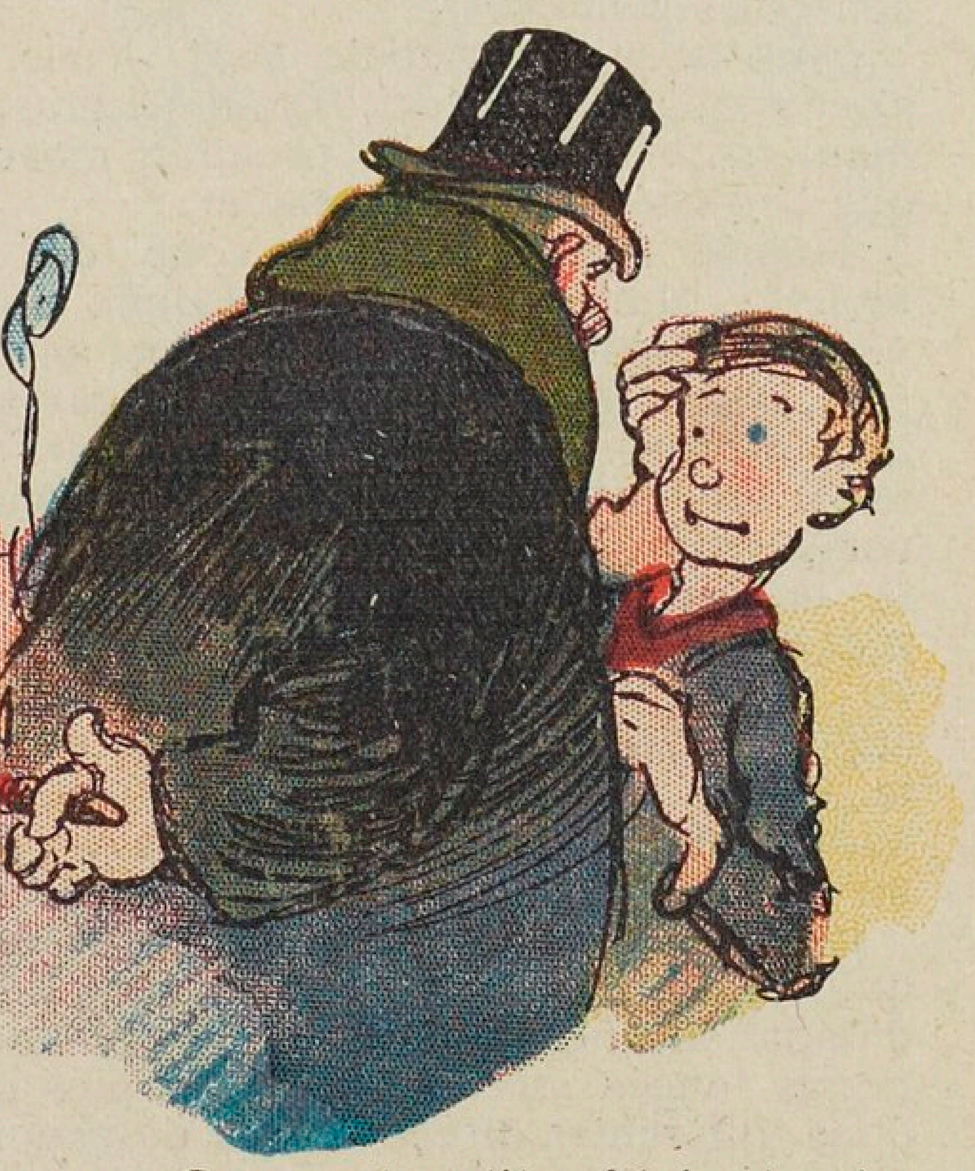
Or, ils n'en possèdent pas et Poulot a beau retourner ses poches, il ne trouve pas un sou. ¡Que faire? « Une idée, s'écrie Turluret...



...regarde ce vieux monsieur qui arrive, il n'a pas l'air d'y voir très clair, laisse-moi faire. »



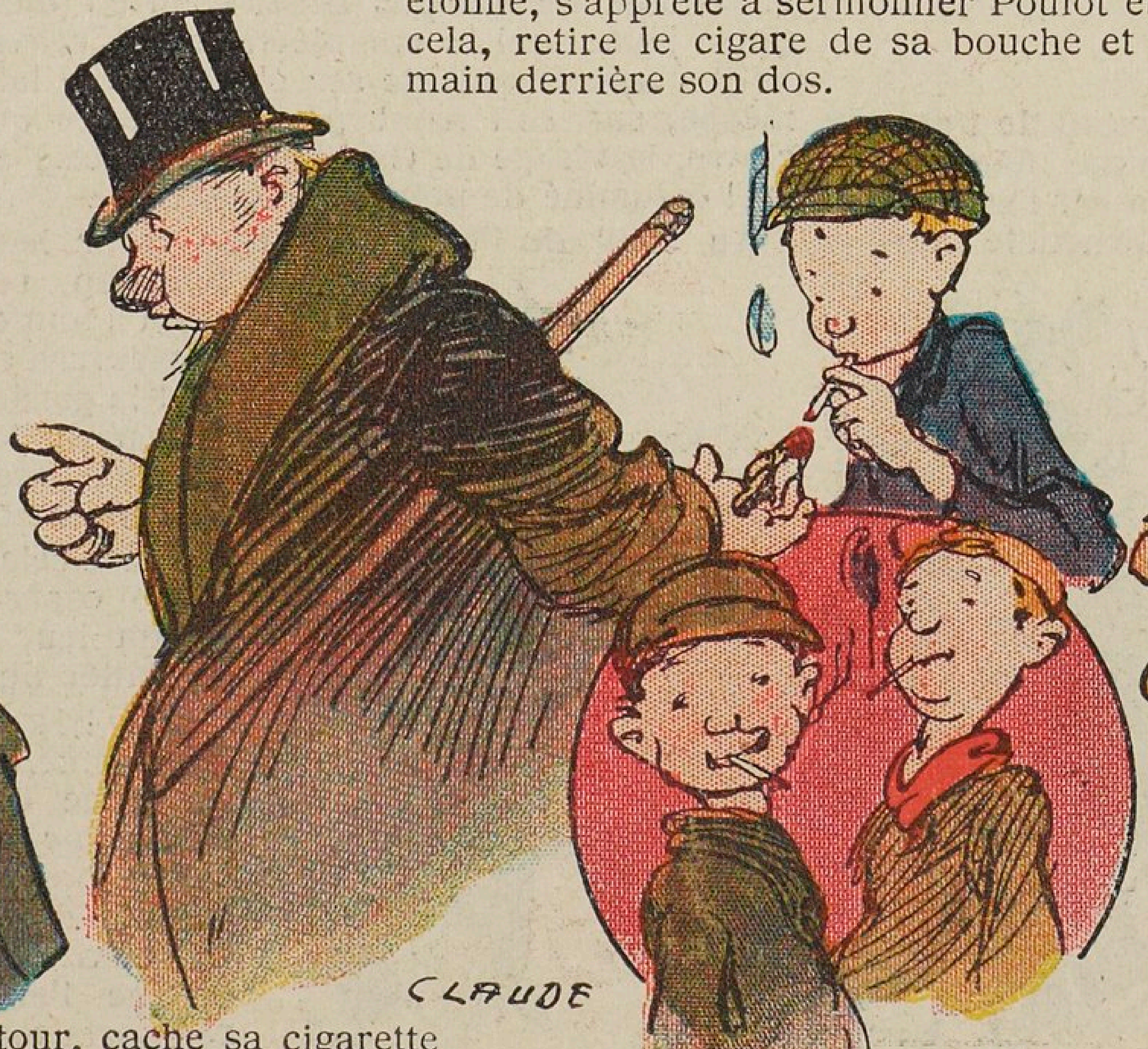
Poulot s'approche du vieux monsieur. « Du feu, m'sieu, siou plait ! » Le vieux monsieur, étonné, s'apprête à sermonner Poulot et, pour cela, retire le cigare de sa bouche et met la main derrière son dos.



« Comment, petit galopin, tu n'as pas honte à ton âge, te donner du feu, jamais ! » Pendant ce temps, Turluret allumait sa cigarette au cigare.



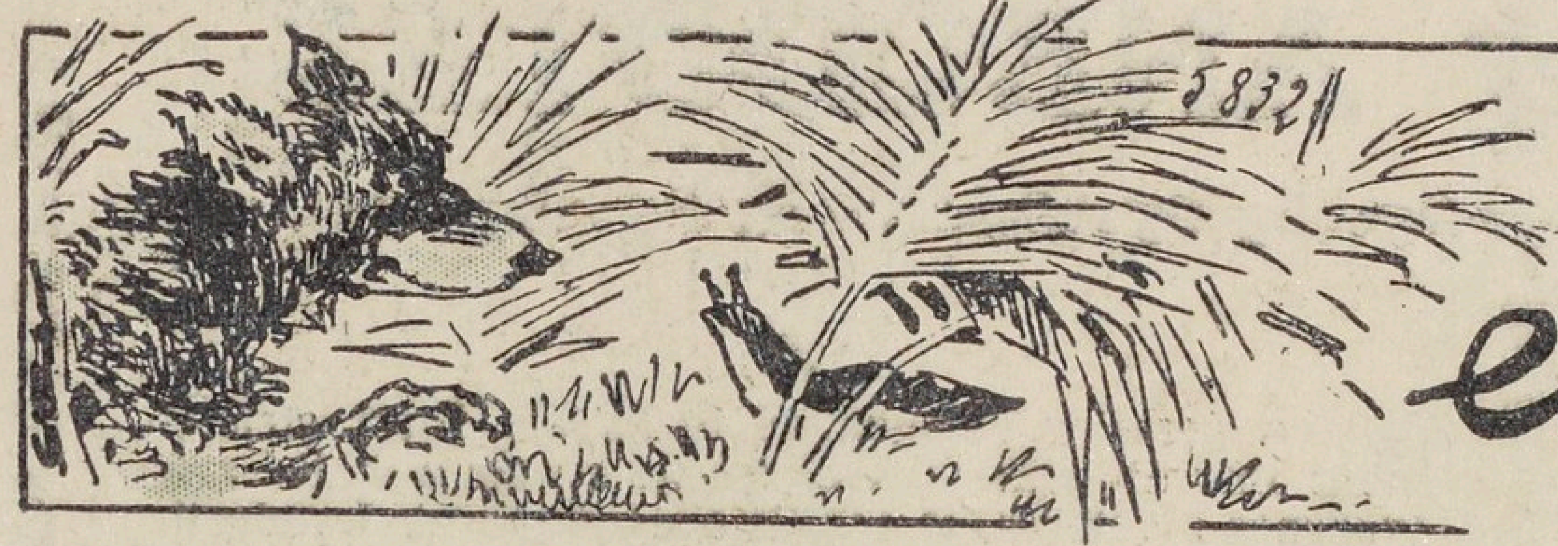
Turluret, à son tour, cache sa cigarette allumée et dit : « Et à moi, monsieur, m'en donneriez-vous ? — Pas plus à toi qu'à ton camarade ! » Pendant ce temps, Poulot a, lui aussi, allumé sa cigarette.



Et Poulot et Turluret, heureux de leur farce, fumèrent leur cigarette...



...mais pas jusqu'au bout, car, hélas ! c'était la première et, si leur tour fut bien joué, la cigarette leur joua un mauvais tour.

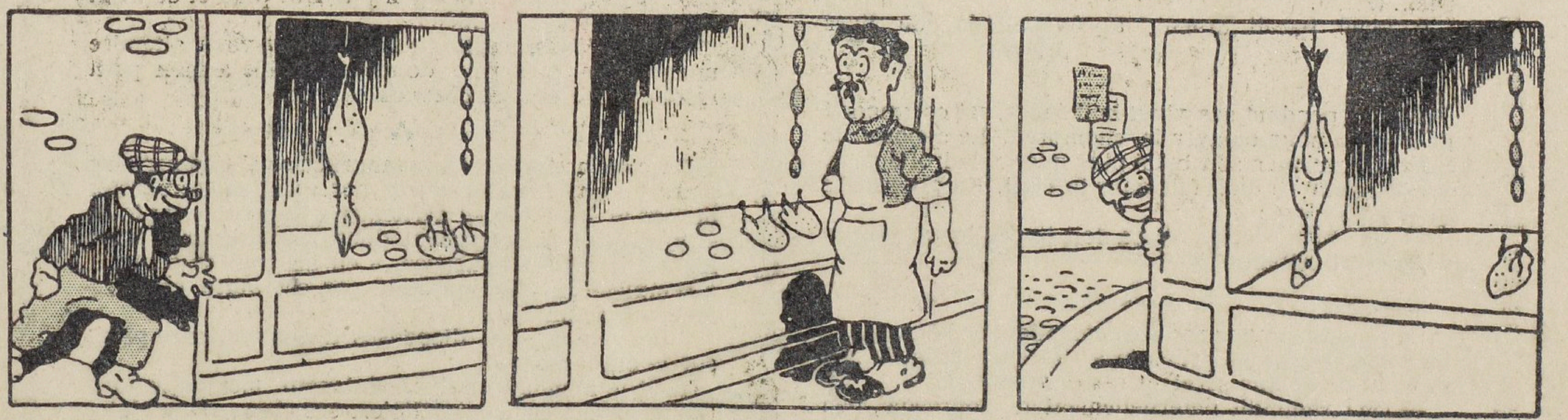


Le Renard et la limace

Mons Renard, l'œil ouvert comme poule qui pond,
Prenait un jour le frais dans un fourré profond,
Quand il vit devers lui venir une limace.
Elle avait beau marcher d'un pas peu diligent,
Elle en bavait d'une bave d'argent.
« Oh! oh! lui dit, en faisant la grimace
Et d'un ton goguenard,
Etant vif et net, Mons Renard :
Du train dont tu vas, ma chère,
Tu ne dois pas faire
Beaucoup de route en un jour.
— Des fois, répondit-elle. — Assurément tu cours
Plus vite que moi. — Peut-être.
— Comment peut-être? Le prétendrais-tu vraiment?
— Pourquoi non, mon maître?
Y vois-tu quelque empêchement?
— Je serais curieux de te mettre à l'épreuve.
— La chose n'a rien qui m'émeuve.
— Çà! tu ne manques pas de toupet, sur ma foi!
— Parions deux mesures
De mûres
Que j'arrive au bout du pont avant toi.
— Si j'étais moins correct, je dirais : tu m'épates;
Mais je tiens le pari. » La limace répond :
« Partons. — Soit. » Le renard fait feu des quatre [pattes;
Trip trop, trip trop, trip trop, il est au bout du [pont.
Aussitôt volte-face.
« Eh bien! lambine, lui dit-il,
N'en percevant plus trace.
Serais-tu donc restée en place? »
Pour le coup son esprit n'avait rien de subtil.
La limace
Qui sournoisement
S'était collée à sa queue,
Et sans se donner mouvement
Eût ainsi dévoré sa lieue,
Lui dit : « Retourne-toi, compère, et vois,
Je suis arrivée avant toi. »

JULES DORSAY.

LE CANARD ÉLECTRIQUE, ar LESCURE-CHARNEY.



Radinoir, jeune vaurien sans scrupule, ayant l'envie malhonnête d'un canard suspendu à l'étalage du sieur Plumard...

...marchand de volailles, s'en empare subrepticement, ce qui plonge l'infortuné commerçant dans un profond marasme. Mais il a juré...

...de pincer le filou et il remplace le canard volé par un autre plus dodu qui tente davantage encore le susdit Radinoir.



Usant du même procédé, il empoigne sournoisement le volatile par le cou, mais... mais, au même instant, il éprouve dans les bras...

...et dans tout le corps d'horribles picotements. Le sieur Plumard avait attaché un fil faisant communiquer le canard avec une pile électrique. Et un agent, survenant...

...à point, saisit Radinoir qui murmure : « C'est dégoûtant! Y en a t'y des sales inventions au jour d'aujour d'hui! »

AMUSETTES & ANECDOTES

Extrait d'un roman-feuilleton en cours de publication :

« Dans le grand magasin de la nature resplendissait le soleil, ce chef de rayons... »

*
* *

— Ce chien est à vous? dit un nouveau client au coiffeur en train de lui couper les cheveux.

— Oui, monsieur.

— Il a l'air bien intelligent, et avec quel intérêt il vous regarde tailler.

— Ah! ce n'est pas ça seulement, quelquefois les ciseaux glissent et il tombe un petit morceau d'oreille, il adore ça!

*
* *

Cet excellent Chapouet est en visite chez une de ses amies, la vicomtesse de Tac. Toujours prévenant, il s'informe :

— Le vicomte va bien... madame votre mère va bien? comment se porte madame votre tante? Est-ce que votre baby marche? demande-t-il.

— Oui, depuis quatre mois, répond la vicomtesse.

Alors Chapouet sur un ton triste :

— Ah saperlipopette! il doit être joliment fatigué!

*
* *

Où s'arrêtera l'aplomb des quémandeurs des billets de faveur?

Un directeur de théâtre a reçu dernièrement une demande de place ainsi libellée :

« Cher monsieur, si la mise à ma disposition d'une bonne loge pour ce soir « peut vous rendre service », veuillez faire remettre le billet chez mon concierge, rue... n°... ».

Il nous paraît urgent, après celle-là, de tirer l'échelle.

*
* *

Me X..., pendant ses vingt-huit jours, est commandé de corvée pour balayer la chambrée. Le caporal, le voyant promener son balai plus que maladroitement, lui demande ce qu'il fait dans le civil. En apprenant qu'il est avocat :

— Ah! bien, s'écrie-t-il, ça doit être joliment propre dans votre tribunal!

*
* *

En réponse à une annonce demandant un bon cocher, un jeune homme se présenta à l'adresse indiquée... Il s'enquit de ce que seraient ses occupations.

— Oh! répondit paternellement le bourgeois, peu de chose... peu de chose... Indépendamment des soins à donner aux trois voitures et aux quatre chevaux, vous aurez à cirer les chaussures et à nettoyer les couteaux... puis, quand nous aurons du monde, vous servirez à table... le soin du potager vous regardera... vous avez aussi à frotter les appartements... puis...

— Est-ce qu'il y a de la terre glaise dans votre potager, monsieur? interrompit le cocher.

— Non... Pourquoi?

— Parce que, s'il y en avait eu, j'aurais pu employer mes moments perdus à faire des briques!

*
* *

Calino chez un marchand de coffres-forts :

— Ce coffre est à l'épreuve des voleurs, aussi bien qu'à l'épreuve de l'incendie.

— Alors si le feu prenait chez moi?

— Vous n'auriez rien à craindre, tout le contenu du coffre resterait intact.

— Fort bien, réplique Calino joyeux, en cas d'incendie je me mettrai dedans.

*
* *

Dans certains villages de la Silésie, il est strictement interdit aux cabaretiers de servir à boire aux ivrognes invétérés, et une liste signée par le Landrath donne les noms des buveurs incorrigibles.

Récemment ce magistrat entra dans une auberge et demanda un verre de bière qui lui fut refusé. Il exigea des explications et le cabaretier de répondre :

— Voyez la liste, monsieur : « Défense de servir à boire aux personnes suivantes : Joseph Rupping, tailleur; Carl Stuffel, tonnelier; Emile Pichler, ouvrier forgeron ; Mme Paula Tunpel ; Fridolin Eflukel, domestique; — le Landrath royal. »

Le bon cabaretier prenait la signature pour le nom d'un des ivrognes désignés.

*
* *

Quand Fouquier-Tinville fut conduit à l'échafaud, des hommes du peuple le poursuivirent de leurs huées, en lui criant : « Tu n'as plus la parole », par allusion à ce qu'il répondait lui-même aux victimes qui essayaient de se justifier devant le tribunal révolutionnaire.

— Et toi, imbécile, répliquait Fouquier-Tinville avec cynisme, va chercher tes trois onces de pain à la section, moi du moins, je meurs le ventre plein.

*
* *

Une petite fille charmante — cinq ans environ — fait sa prière avant de se coucher. Son frère cadet — quatre ans — la voyant absorbée en profite pour la taquiner tant qu'il peut.

Pendant quelques minutes, la mignonne enfant essaie de ne pas se laisser distraire par les agaceries du petit mutin, mais, à la fin n'y tenant plus et ouvrant cette parenthèse justifiée :

— P'tit Jésus, implore-t-elle, voulez-vous attendre une minute que j'aie donné une gifle à mon petit frère qui me tire les cheveux?

*
* *

Un concierge soigneux ayant remarqué que certains jours de pluie les locataires passaient sans s'arrêter devant le traditionnel écriteau : « Essuyez vos pieds, s. v. p. » et s'engageaient dans l'escalier ciré avec leurs chaussures boueuses, a eu un trait de génie. Il a remplacé l'avis en question par cet autre éminemment suggestif.

« Les mufles sont dispensés d'essuyer leurs pieds sur le paillasson. »

Tout le monde s'arrête maintenant, même quand il fait beau, et c'est à qui nettoiera ses chaussures. Notre homme est dans la jubilation.

*
* *

On a souvent demandé d'où venait ce nom de pion donné aux surveillants de collège, mot admis par l'Académie dans son dictionnaire.

Pion est un mot du jeu d'échecs qui vient de l'espagnol peon, piéton dans le sens de fantassin.

On n'ignore pas que le jeu d'échecs nous a été transmis par les Arabes établis en Espagne. Or, il y a dans ce jeu essentiellement militaire les pièces et les pions. Les tours représentent l'artillerie ancienne, les cavaliers, la chevalerie bardée de fer et tombant à l'improviste sur l'ennemi, les fous sont les archers, enfin les pions représentent les serviteurs de l'armée, les valets qui n'allaient qu'à pied, qu'on méprisait et qui ne se battaient que timidement contraints et forcés.

Nos escholiers d'autrefois étaient grands joueurs d'échecs et l'on comprend aisément qu'ils aient donné le surnom de pion à ceux qui remplissaient les fonctions les plus infimes dans l'Université, taquinaient et harcelaient comme le font les pions aux échecs.

Le Gérant : JEAN LUGARO. Imprimerie de Montsouris, 7, rue Lemaignan, PARIS (14e). — P. ORSONI, directeur.



Nouvelle série N° 23. — BUREAUX : 5-7, RUE LEMAIGNAN, PARIS (XIVe)